CHEZ LES FRANCAIS DU CANADA

LIONNET

A Monsieur Arthur D[illegible]
Respectueux et reconnaissant
hommage
J. Lionnet

CHEZ LES

FRANÇAIS DU CANADA

DU MÊME AUTEUR

L'Évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains, *première série* (Perrin)

Un Évêque social : Ketteler, *ouvrage couronné par l'Académie française.* (Librairie des Saints-Pères.)

L'Évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains, *seconde série.* (Perrin.)

JEAN LIONNET

CHEZ LES
FRANÇAIS DU CANADA

LES ÉMIGRANTS — QUÉBEC
MONTRÉAL — OTTAWA — LE GRAND OUEST
VANCOUVER



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS.
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1908

Voyager vite et sans préparation dans un pays inconnu, c'est être certain de peu voir et de mal voir le peu qu'on voit.

Il faut recourir aux livres, non point pour s'y asservir, mais comme à des interlocuteurs que vous écouterez avec attention et dont vous contrôlerez les dires. Il faut recourir de même aux hommes qui sont allés avant vous dans la contrée que vous voulez visiter.

Fondateur et président de la Canadienne (1), m'occupant ainsi du Canada depuis plusieurs années, ayant lu les ou-

(1) Association qui a pour but de multiplier les relations de toutes sortes entre le Canada et la France Cette association, qui a son siège social à Paris, 26, rue de Grammont, publie une revue mensuelle.

vrages les plus sérieux sur les questions canadiennes, connaissant des Canadiens et des Français qui revenaient du Canada, j'ai cru que je pourrais y faire, sans trop de risques, ce que j'appellerais volontiers un voyage de vérification. Vérification de notions déjà précises, mais auxquelles manquait la confrontation directe avec la réalité.

En outre, je me suis borné prudemment. Sans m'interdire de regarder à droite et à gauche, je me suis occupé surtout de savoir ce qu'était, au Canada, la situation actuelle des Canadiens-Français et ce qu'y devenaient les Français de France. Quand j'intitule ce livre : *Chez les Français du Canada*, c'est de ces deux sortes de Français en même temps, les Canadiens et nous, que j'entends parler.

***

L'attention est attirée sur le Canada par la nouvelle convention commerciale franco-canadienne. Mais n'oublions pas non plus que, vers le Canada, se porte une émigration française régulière.

Ne nous en plaignons pas sous prétexte que, notre natalité diminuant, il ne faut pas émigrer. Il faut émigrer, au contraire, parce que notre natalité diminue. Les économistes ont démontré qu'une émigration normale — et la nôtre reste malheureusement bien au-dessous de la normale — a pour résultat de faire monter le taux de la natalité de manière à combler non seulement les vides, mais à accroître le chiffre de la population (1)

(1) Consultez à ce sujet la brochure de M. René Gon-

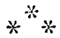
Ne disons pas non plus que le Canada, en attirant nos émigrants, fait concurrence à nos colonies. Nous n'avons pas d'autre colonie de peuplement que l'Algérie (1); et elle ne s'adresse pas, pour ainsi parler, à la même clientèle. Tout Français qui veut y obtenir une concession gratuite doit justifier d'un capital minimum de 5,000 francs. Tandis que, dans l'Ouest canadien, où la main-d'œuvre est rare et chère, notre cultivateur, même sans argent, peut toujours vivre de son travail en arrivant au printemps. Enfin, ce sont les Provençaux et les Languedociens qui semblent les colonisateurs naturels de l'Algérie, alors que le Canada réclame plutôt des Bretons, des Picards,

nard, professeur à la Faculté de droit de Lyon : ***Dépopulation et Législateurs*** (Paris, Larose et Forcel, 1903.)

(1) Voyez l'enquête de M. Robert DOUCET : ***Doit-on aller aux colonies?*** (Edition du Comité Dupleix, Paris, 1907.)

des Poitevins et des Angevins, des Jurassiens, des Savoisiens.

Puis nos cultivateurs réussissent généralement dans le Grand Ouest. Un roman plein de verve contre la colonisation au Canada : *la Pointe-aux-Rats* de M. Forestier, a paru dernièrement (1). Mais il n'y est question que de bourgeois : employés, commerçants, officiers, bacheliers. Ceux-là échouent, en effet, presque tous. Il n'en est point de même, je le répète, des cultivateurs, qui constituent aujourd'hui la majorité de nos émigrants.



Statistiques et livres mis à part, je me suis instruit d'une manière très simple : en causant. J'ai interrogé partout et sans

(1) Paris, Plon, 1907.

me lasser; j'ai classé les réponses; je les ai contrôlées les unes par les autres. Tout exemple que je cite est un exemple typique, presque une moyenne.

Chaque fois qu'on m'a recommandé de me défier de telle personne à cause de ses critiques partiales, je me suis hâté de la voir. J'ai donc entendu toutes les cloches; je crois avoir réussi mes enquêtes; et, même au cas où je me tromperais sur certains détails, j'espère bien ne pas donner une idée fausse des ensembles.

Si j'ai péché parfois, cela n'a pu être que par sympathie. Car la race canadienne-française — notre race en Amérique — m'inspire un intérêt passionné. Je ne m'en défends pas. Loin de combattre ce sentiment, je voudrais qu'il fût contagieux.

J. L.

CHEZ LES
FRANÇAIS DU CANADA

DU HAVRE A QUÉBEC
SUR UN BATEAU D'ÉMIGRANTS

21 mai 1906.

Le *Pomeranian* a quitté le quai de l'Allan Line : plus doucement qu'un bateau-mouche sur la Seine, il glisse à travers le port encombré du Havre, dans la nuit tombante. L'embarquement a été confus et long, comme tous les embarquements. Un prêtre d'impérieuse allure, tel un prêcheur de croisade, amenait des émigrants bretons. Il y avait déjà sur le navire beaucoup d'Anglais, à bord depuis Londres, qui regardaient sans la moindre sympathie les nouveaux arrivants.

Ceux-ci trimbalaient des caisses, des mallettes aux aspects hétéroclites, tantôt neuves, trop bon marché, pareilles à de fragiles boîtes, tantôt alourdies de ferrures et si vieilles qu'on pouvait les croire contemporaines de Jacques Cartier lui-même. Ils couraient à droite, à gauche, quelques-uns tellement effarés qu'ils ne trouvaient plus de paroles, jusqu'à ce qu'un garçon se fût emparé d'eux et, leur commandant militairement, les eût casés enfin.

Le *Pomeranian* avance avec lenteur. Sur le pont, où les passagers de seconde et de troisième (1) ne sont pas encore séparés, des groupes muets se resserrent, craintivement. Je remarque une vieille paysanne qui, sans doute, n'a jamais vu la mer : assise et adossée contre une manche d'aération, elle demeure recroquevillée, piteuse, paralysée par une sorte d'émoi physique.

Soudain, sur le quai tout proche, apparaissent des baraques de foire, des manèges de

(1) Cette ligne, créée tout récemment par la Compagnie Allan, n'a pas encore de premières.

chevaux de bois, des étalages, des tirs, éclairés d'une lumière violente. Le charivari des musiques, les claquements de fouet des carabines, les cris et les rires de la foule, avec cette clarté qui nous pique les yeux, nous arrivent comme à bout portant .

Le choc éveille les émigrants et les ranime. Les voilà qui veulent faire du bruit à leur tour : ils acclament la fête éclatante. Ensuite, quand nous quittons le port pour entrer dans les grandes ténèbres du large, ce besoin de tapage distrayant s'accroît et des chants commencent. Ceux des Anglais, durement joyeux comme des marches militaires ou lugubrement religieux comme des psaumes méthodistes, dominent tous les autres. Quand parfois ils se taisent, on entend les refrains dansants des Italiens, puis un frêle cantique à sainte Anne que quelques Bretonnes ont entonné dans leur langue. Des passagers de Londres les entourent, surpris et silencieux : ils semblent se demander ce que signifient ces mots inconnus, gémis sur un air si triste. Est-il vraiment triste? Non, peut-être; mais il paraît tel à cause des voix dolentes de ces

« terriennes » que le mystère du pays si lointain où elles vont trouble jusqu'au fond de leurs âmes sédentaires.

22 mai.

J'ai deux compagnons de cabine : l'un est un drogman syrien de Jérusalem, qui va voir son oncle à San-Francisco; l'autre, un tout jeune ébéniste piémontais, élevé à Paris, qui rejoint son frère à Winnipeg où celui-ci exerce le même métier et gagne cinq dollars par jour. Le Syrien, gros garçon aux grosses lèvres qui ressemble à un mulâtre, souffre du froid et du roulis : étendu sur sa couchette, il récite son chapelet en soupirant. Le Piémontais, au contraire, robuste et optimiste, a l'humeur épanouie de quelqu'un qui prend pour la première fois des vacances. Insensible aux mouvements du bateau, il mange prodigieusement.

Le matin, sur le pont, on se croirait aux Tuileries ou au Luxembourg, tant il y a d'enfants qui courent, sautent à la corde ou se balancent.

Un jeune Ecossais, qui aspire à chasser l'orignal dans les Laurentides, arpente le plancher à bâbord, ses jambes grêles déjà guêtrées. Pour se divertir, des adolescents grimpent à des cordages : ils redescendent les mains noires. Des Anglais et des Américains s'assemblent, causent bruyamment, s'asseyent et forment des cercles de pipes. Ils sont chez eux.

Quelques paysans français, venus des provinces du centre et qui n'avaient jamais vu l'Océan qu'en peinture, vaguent mélancoliquement, peu sûrs de leur équilibre, bien que l'eau verte se plisse à peine. Ils ont l'anxiété attentive d'un cavalier débutant. Ils sont très étonnés. Ils regardent l'horizon proche comme s'ils y découvraient quelque chose de difficile à comprendre. L'un d'eux, déçu, grommelle : « Ce n'est donc pas plus grand que ça, la mer ? »

Mais quelles sont ces côtes élevées, qui rappellent celles de Belle-Isle ? La Cornouailles, me dit-on, la Cornouailles du roi Marc, de Tristan et d'Yseult. Nous sommes

trop loin pour distinguer nettement. Y a-t-il des villes, des bois? La rive légendaire semble plutôt nue, — nue et désolée comme la Cythère de Baudelaire. O littérature! Je voudrais développer cette comparaison pour un voisin, accoudé sur le bordage, qui a l'air convenablement ému. Mais il penche la tête vers les flots et... je n'ose dire ce qu'il fait. Le roulis a beaucoup augmenté...

Vers la fin de l'après-midi, apparaissent les Sorlingues : des écueils déchiquetés et sombres, des écueils que des jets d'écume, sans cesse bondissants et brisés, entourent d'un grand feu d'artifice blanc.

Il n'est plus possible de rêver : la mer devient très houleuse, on titube, des vagues brusques vous aspergent... Fier de mes traversées précédentes, je veux tenir tête. Vanité punie! Ruisselant et démoralisé, je dois me réfugier bientôt dans ma cabine sans air.

23 mai.

Il pleut. Ce serait désagréable ailleurs; mais combien est-ce pire ici, où le mau-

vais temps vous impose un régime cellulaire!

On a réuni dans une petite salle à manger tous les passagers de langue française. Malheureusement, mon garçon de table ne parle pas cette langue. C'est lui qui, le premier soir, m'avait conduit à ma cabine; et il m'avait dit pendant le trajet : « Il fait beau. » Mais, ensuite, il m'avait avoué en anglais qu'il ne savait que cette phrase. Et je crains qu'il n'ait pas souvent l'occasion de s'en servir!

Il est Ecossais, ce garçon empressé qui devine presque tout ce qu'il ne comprend point. Ecossais aussi, comme les directeurs de la Compagnie Allan, sont les officiers du bord : le capitaine, un herculéen gaillard aux calmes yeux clairs; le commissaire, mince et souriant; le docteur, barbu, grisonnant, interminablement maigre; les seconds enfin, ronds, roulants et satisfaits, tels de bons ours à demi chauves.

Je la retrouve partout, cette race opiniâtre de Carnegie. Et je reste surpris devant ce fait, confirmé par tant de voyageurs, que l'Anglais qui réussit le mieux dans les pays

neufs est généralement un pionnier venu d'Ecosse. A quoi tient donc la supériorité des Ecossais? M. Demolins refuserait de nous le dire, parce qu'ils ne sont point Anglo-Saxons.

24 mai.

Mes voisins de table sont tous des aspirants colons. Voici un jeune Gascon de Bayonne, intelligent et courtois, qui va rejoindre ses cousins, propriétaires d'un ranch dans l'Alberta : il connaît assez bien le cheval; il connaît moins la mer, qui l'éprouve fort; et il n'apparaît qu'à de rares intervalles, pour prendre une tasse de thé.

Puis, c'est un étudiant toulousain, qui a renoncé à la licence ès sciences afin de chercher fortune dans le Grand-Ouest. Toujours en train, tantôt il s'égaye, tantôt il s'indigne, mais gaiement encore, à la vue des passagers anglais; car ces gens, qui ne sont pas du Midi, lui semblent très absurdes. Energique et sympathique garçon! Malgré les apparences, il ne dépense point toute son énergie

en plaisanteries; et je jurerais qu'il en donnera bientôt la preuve.

Mais je ne puis m'empêcher de songer avec inquiétude au sort d'un autre passager, jeune Bordelais très pâle, très maigre et dyspeptique. Ayant mal réussi dans le commerce des vins, il s'en va vers la Saskatchewan ou l'Alberta — il ne sait pas encore laquelle de ces deux provinces — pour faire de l'élevage. Il n'a aucunes relations dans le Grand-Ouest; et il n'entend rien à ce qu'il veut entreprendre.

Ne vaudrait-il pas mieux pour lui étudier l'importation de nos crus au Canada? Mais les objections ne l'émeuvent point. Il y répond avec douceur :

— Non, non. Je tiens à l'élevage. C'est mon idée.

En fait d'élevage, n'en restera-t-il pas à la vache enragée?...

25 mai.

Pas de mauvais temps, mais toujours de la houle. On en a vraiment assez de se mou-

voir en zigzag sur une grande balançoire, de baiser brusquement sa glace quand on fait sa toilette, de s'arroser de bouillon en mangeant sa soupe ! Et les marches d'escalier qui fuient sous les talons ! Et les passagers novices qui ne peuvent retrouver leur équilibre qu'en vous montant sur les pieds !

Et surtout ce mal dont on ne saurait décrire décemment les symptômes, ce mal aussi désagréable pour ceux qui ne l'ont pas que pour ceux qui l'ont !

Cependant il faut voir, insoucieux de la contagion que les plus fermes redoutent, bombant son torse énorme, épanouissant sa face sanguine, le plus joyeux, le plus cordial des prisonniers volontaires du *Pomeranian* : M. P...., chef de culture à Anticosti.

Il emmène un comptable, qui habitait précédemment le Vésinet, et vingt-cinq colons des deux sexes. De son rire abondant, il réconforte toute sa petite bande. Il nous dépeint la vaste île de M. Henri Menier : un Eden où des bébés phoques jouent sur le sable des plages, où des ours noirs, innocents comme au temps d'Adam, s'ébattent

sans faire de mal à personne. Le seul inconvénient de cet Eden, c'est que, pendant six mois, une ceinture de glace l'enserre et que toute communication avec le continent devient alors impossible. On reste là, en plein milieu du golfe Saint-Laurent, comme sur un long plat aux bords infranchissables. Et l'on subit un froid polaire, un froid à geler tout, sauf la bonne humeur du chef de culture qui n'a plus rien à cultiver.

26 mai.

Hier, l'après-midi a bien fini, avec une température plus douce et des flots calmés. Des cercles de chaises-hamacs s'étaient formés aussitôt. Corps étendus, jambes enfouies sous des couvertures, faces béates regardant vers le ciel ou louchant sur un interlocuteur qui survenait...

Quelques Français s'avisèrent d'enseigner à un chœur d'Anglais : *Viens Poupoule!* Et ceux-ci — oh! le revers imprévu de l' « entente cordiale »! — s'y prêtèrent avec une complaisance calamiteuse. Ils prononçaient :

Pâoupoule, et ils criaient si fort qu'on devait les entendre jusqu'au fond de la cale. La fuite devenait donc inutile. Seul, mon Toulousain exultait.

Il exulte encore davantage, ce matin. Il a découvert une vieille dame qui monte sur le pont avec un panier. Elle s'assied et tire de ce panier un chat blanc qu'elle pose à côté d'elle. Il a autour du cou une ficelle dont elle tient le bout à la main. Il se pelotonne et elle s'allonge. Puis tous deux, très graves, très « confortables », s'endorment.

Mais je vais explorer les troisièmes. Je veux — puisque c'est pour cela que j'ai choisi cette ligne de préférence à celle de Liverpool — connaître un peu ceux de mes compatriotes qui partent pour le Canada, un des rares pays vers lesquels se porte une émigration française régulière.

Ma première impression est vraiment satisfaisante.

La plupart de ces gens rejoignent des parents ou des amis établis là-bas : ils savent où ils vont et ce qu'ils feront.

Ce charpentier de Dijon et ce jeune vitrier de Lyon sont appelés à Winnipeg par des cousins très contents de leur sort qui leur promettent de l'ouvrage bien payé. Le mari de cette Basquaise, flanquée de quatre enfants joufflus, travaille au nouveau Transcontinental, dans la région de Battleford : il a réalisé déjà quelques économies et veut prendre un homestead (1). Ces trois autres Basques s'établiront dans la même région, sur son conseil.

Deux Bretons déambulent sans cesse, l'un haut sur pattes comme une cigogne, l'autre bas comme un canard. Le petit a un chapeau de velours noir et le gilet de Botrel; le grand, un pantalon étroit aux genoux, large aux chevilles. Ils ne disent jamais un mot. Mais le grand sourit d'un air supérieur, comme s'il possédait un secret qui lui permît de se moquer de tous ses compagnons.

Ces deux inséparables, avec une vingtaine

(1) Dans le Grand-Ouest, le Gouvernement donne encore aux colons des concessions de 64 hectares, moyennant le simple acquittement d'un droit de 10 piastres (50 francs)

de « pays », rallient une avant-garde campée depuis deux ans au bord d'un lac du Grand-Ouest. Ils ne quittent leur vieille Bretagne que pour en trouver une neuve.

27 mai.

C'est dimanche. Si quelque Français se permet de fredonner un peu haut sur le pont, les Anglais le regardent de travers : on ne doit chanter aujourd'hui que des hymnes.

Une jeune Nantaise, ignorant le règlement, entonne un air de *Lakmé*... Un Ecossais de dix-sept ans la courtisait ostensiblement depuis trois jours : comme il ne sait pas un mot de notre langue, il lui fallait bien s'exprimer par gestes, et cela scandalisait quelque peu ses compatriotes. Mais, en l'occasion, il reconquiert d'un seul coup leur estime. Toujours par gestes — et combien énergiques! — il impose silence à la papiste; puis, sans doute pour la purifier, il l'entraîne à l'office protestant.

Je continue mon enquête auprès des passagers de seconde comme auprès des émi-

grants de troisième. Ce bon vieux ménage lyonnais se propose d'habiter Winnipeg ou travaillent ses fils. Ces deux jeunes Savoyardes vont aider leur frère qui tient à Saint-Boniface une pension pour les ouvriers et que découragent les gages exigés par les servantes indigènes. Cette Bretonne rejoint son mari, employé d'une mission sur la rivière de la Paix, dans l'extrême nord de l'Alberta. Elle est venue chercher sa sœur en France; et, en janvier dernier, elle a subi, au petit lac des Esclaves, une température de cinquante-deux degrés centigrades au-dessous de zéro. Elle a dû s'arrêter un jour, ses guides ayant le nez et les oreilles gelés. Eh bien, cette région même est envahie! On y a déjà fait pousser du blé superbe; et l'on y annonce, pour le printemps, l'arrivée triomphale d'une petite armée de colons germaniques!

Ce jardinier d'Angoulême, au contraire, jouira du climat le plus doux du Canada. Son cousin, établi comme horticulteur à Vancouver, lui assure trois cents francs par mois, sans compter le logement et la nourriture. Heureux jardinier d'Angoulême! Sa femme,

couturière émérite, ne chômera pas non plus. Il rêve de promptes économies. La satisfaction étant chez lui favorable à la gymnastique, il s'enlève à la force des poignets; il « fait le soleil », sur le pont, autour de tout ce qu'il peut saisir; et l'on voit la semelle de ses souliers aussi souvent que sa tête.

Auprès de ces émigrants à la destination précise, je vois des indécis et des rêveurs... Le plus sympathique d'entre eux est un jeune homme de bonne famille — je dirais volontiers de trop bonne famille. Blond, joli, délicat, d'une urbanité si parfaite et d'une honnêteté si évidente qu'on en est charmé et touché, il part pour Winnipeg en sachant tout juste où cette ville se trouve et pour le Grand-Ouest en ignorant complètement quel pays c'est. Il me demandait hier si l'on ne pourrait pas cultiver des palmiers au Manitoba (1) — au Manitoba où le thermomètre descend parfois presque aussi bas qu'au petit lac des Esclaves!

(1) En réalité — je l'ai compris plus tard — il pensait à l'alfa, qu'il prenait pour un palmier!...

Que va devenir dans la Prairie cet adolescent presque sans argent, sans aucune connaissance pratique et incapable de travailler de ses bras ?

Et qu'y deviendra cet homme aux cheveux gris qui s'est embarqué en troisième avec sa femme et ses cinq enfants ? Comptable d'une société minière des Montagnes Rocheuses, il n'a pu, après avoir perdu sa place, en trouver une autre en France; et le voilà qui s'en retourne, emmenant cette fois sa famille. Ses durs yeux bleus, toujours mobiles, semblent quêter un gibier. Il est trépidant d'énergie, fiévreux d'illusions. Il ferait ceci, et cela encore, et cette autre chose surtout — s'il avait seulement un petit capital. Il m'explique une affaire qui rapportera cinquante-cinq pour cent, oui, cinquante-cinq, dès la seconde année. Mais il faudrait le petit capital...

— Non, merci : je voudrais au moins cinquante-six.

28 mai.

Il fait froid, il pleut, l'horizon se rap-

proche; nous sommes bientôt comme enfermés sous une étroite cloche de brume, et l'on croirait que nous ne bougeons pas.

Bon temps pour méditer, faute de mieux. Je médite donc sur les Anglais.

Entre eux et nous, il ne peut guère y avoir de rapports. La raison en est cruellement simple : pas un Anglais ne sait le français et pas un Français ne sait l'anglais, sauf un habitant de Saint-Pierre. Mais on s'observe, on se voit vivre. Et je dois reconnaître qu'une antipathie naturelle se manifeste aujourd'hui très nettement. Les compatriotes qui m'entourent, mon Toulousain plus que les autres, mais les autres avec une verve déjà fort aiguisée, critiquent sans cesse la cuisine anglaise, le service anglais, les manières anglaises, les chansons anglaises, tout ce qui est anglais. Du côté adverse, on devine une mésestime égale. Plus de raillerie chez nous, plus de mépris chez eux : je ne discerne que cette différence.

On n'est pas entre « intellectuels » ici! Un « intellectuel » qui choisirait partout son milieu pourrait faire le tour du monde

sans rencontrer d'étrangers. La haute culture internationalise, au moins à la surface. Mais elle n'est le propre que de quelques-uns, et qui n'ont pas l'importance qu'ils imaginent.

Moi, je l'avoue, je me solidarise instinctivement avec mes compagnons français; et j'ai besoin d'un effort pour admettre que ces Anglais sont de braves gens comme nous.

Ou plutôt ils ne le sont pas comme nous : ils ont d'autres qualités que nous apprécions mal; d'autres défauts, qui nous semblent odieux. Mais le pire de ces défauts, le seul inquiétant pour autrui, c'est que nos Anglais se croient des « surhommes ». Le peuple anglais est le plus grand peuple de la terre : le reste de l'humanité devrait avoir la loyauté de le reconnaître. Mélange de chauvinisme et d'éducation biblique, sans équivalent chez nous ! Prenez à part n'importe lequel de ces Français qui lancent contre les Anglais des quolibets parfois drôles; demandez-lui froidement, sérieusement, si la France est supérieure en tout à toutes les autres nations. Il hésitera (ou même il répondra que non). Aucun des Anglais n'hésiterait

une seconde à gratifier l'Angleterre de cette supériorité absolue. Aucun Allemand n'hésiterait davantage pour l'Allemagne.

Pendant que je songeais, l'horizon s'est rapproché de plus en plus. Nous voilà pris dans le brouillard ainsi qu'un morceau de bois dans la glace d'un étang : nous jurerions que nous sommes immobiles. Le monde extérieur a cessé d'exister. Toutes les deux minutes, la sirène jette son énorme et atroce cri. Jusqu'où va-t-il ? Peut-il vraiment percer cette bourre blanchâtre dans laquelle il semble que tout doive s'amortir comme des coups de bâton sur un oreiller ? Mais, soudain, un autre cri nous répond, étouffé, tel que sortant d'une gorge qui se serrerait, un cri venu d'on ne sait où, à travers l'indiscernable immensité marine, un cri lugubre et pourtant rassurant.

29 mai.

Ce matin, nous sommes au sud de Terre-Neuve. Nous avons aperçu à travers la pluie un grand cap embrumé. La mer s'anime un

peu : les oiseaux qui planent ou nagent sur ses vagues grises ne sont plus seulement les monotones goélands du large. Voici de tout petits volatiles, bruns et vifs : ils s'éparpillent comme des passereaux. Et ces bizarres canards, au bec de perroquet, qui plongent en culbutant, je les ai déjà vus à Riouzic, l'une des Sept-Iles. Ce sont ces macareux que les Bretons appellent *carculots* et qui viennent nicher là, dans des terriers, à l'époque de la ponte, jusqu'à ce que leurs canetons soient assez vigoureux pour partir avec eux vers le nord.

Nous approchons du continent. Et cette approche ne se manifeste pas uniquement par des variations de la faune : elle se révèle à nous, de façon moins agréable, par les formalités qu'on nous impose. Il faut être vacciné, nous affirme-t-on, pour débarquer au Canada. Nous nous soumettons avec quelque mauvaise humeur, dans la petite salle à manger où l'on n'y voit goutte, à l'examen du docteur qui exige des marques probantes avant de rengainer son bistouri. Examen rapide et indulgent ! L'un des passagers, après

avoir exhibé son bras gauche et reçu son certificat, se souvient qu'il avait été vacciné au bras droit.

Mais mon compagnon de cabine, le drogman syrien, a de plus difficiles devoirs à remplir : comme il va aux Etats-Unis, on lui présente un questionnaire imprimé. J'y copie ces demandes : « Etes-vous infirme ou contrefait ? Etes-vous polygame ? Etes-vous anarchiste ? » Le drogman ahuri reste la plume en suspens...

— Mettez oui partout ! lui suggère le jovial chef de culture d'Anticosti.

Le Syrien hésite encore une seconde. Mais il reprend possession de lui-même et il écrit non. Nous ne saurons point ce qui adviendrait à l'homme libre qui répondrait oui...

Ce soir, concert officiel, avec quête et vente des programmes au profit des orphelins des marins d'Ecosse. La fête est présidée par un pasteur qui s'est embarqué comme émigrant. Tous les passagers y assistent, même ceux de troisième. On s'entasse, assis sur tout ce qui présente quelque relief, dans la salle à man-

ger relativement vaste des Anglais. Ceux-ci ont, au coin de la bouche, leur indévissable pipe. Quelques-uns l'ont même allumée à l'une des bougies du piano. Des enfants en bas âge, qui rampent sous nos jambes, nous grattent les mollets. Un bébé de quelques mois dort sur les bras d'une mère mal peignée.

Les chansons anglaises sont le plus souvent sentimentales ou patriotiques, ou même les deux à la fois. Le pasteur en personne roucoule : *Good-by, little girl, good-by!* Et l'assistance reprend le refrain en chœur. C'est, sous le plafond bas, un terrifiant fracas de voix viriles.

Peu de morceaux remarquables. Des jeunes gens, qui ont l'air d'avoir mal au cœur, et des *misses* languides, aux faibles accents que le piano couvre, s'exhibent tout à tour, charmants d'ingénuité.

Cependant, un gaillard brutal, à mine d'aventurier, nous réveille avec des marches militaires, militairement scandées. Il tape le piano à grands coups, jurant aux fausses notes.

L'ordinaire accompagnateur, auquel il fait

des loisirs, est un gentleman prématurément chauve : profil romain affiné, mains et pieds de femme, élégance anormale ici. Pas un sourire sur ses lèvres minces, aucune expression dans ses yeux pâles. Il semble ne rien entendre, ne rien penser ou penser à quelque chose de très ancien. C'est, paraît-il, un cadet de grande famille anglaise, qui, ruiné, va essayer de se redorer au Canada; il voyage en troisième. Pourquoi donc a-t-il accepté cette fonction de pianiste, qu'il remplit correctement, mais avec la bonne grâce de la statue du Commandeur?

Dans ce concert, il y a, hélas! une partie française. Elle ne nous dédommage pas de l'anglaise, sur laquelle elle n'a d'autre avantage que d'être moins copieuse. L'aimable Saint-Pierrais, qui s'est occupé du programme, a pu écarter la *Matchiche;* mais ce qui reste manque encore de goût ou tout au moins de distinction. Heureusement les Anglais n'y comprennent rien; et les plus sérieux d'entre nous sourient sans remords, quand ils entendent le pasteur annoncer : *la Volse bloue* ou : *le Bol à l'Hôteul de Ville.*

On termine, vers minuit, par le *God save the King* et *la Marseillaise.* Les Anglais entonnent leur hymne national avec une religieuse conviction. Quelques Français à peine savent le leur et ceux qui le savent n'osent guère le chanter — parce qu'ils trouvent cela ridicule. Tous sont pourtant patriotes. Mais nous cachons comme des vices — beaucoup plus même que certains vices — nos sentiments vitaux. Anémiante erreur! Toutes les piétés ont besoin de rites : le geste fortifie la foi (1). Ce qui ne s'exprime jamais s'amoindrit.

Les Anglais ajoutent au *God save the King* le *Rule Britannia,* ce pœan de l'impérialisme. Qui ne l'a pas entendu peut prendre pour une innovation de quelque Chamberlain ce qui est la plus naturelle et la plus profonde aspiration du peuple britannique. Nous, Français, nous avons inconsciemment emmiellé d'évangile jusqu'à nos rêves collectivistes et internationalistes. Nos voisins,

(1) Dans ses *Vues d'Amérique*, Paul Adam a ingénieusement développé cette idée, d'après William James.

Allemands ou Anglais, semblent au contraire formés bien plus par l'Ancien Testament que par le Nouveau : ils s'arrogeraient volontiers les droits du vieil Israël sur les autres habitants de la terre.

30 mai.

Nous avons été réveillés plusieurs fois dans la nuit par la sirène : les poltrons rêvaient d'échouement ou d'abordage. Aujourd'hui, froid morose. Il neige et il pleut alternativement : à la fin de mai ! On ne sait où se mettre ni que faire. Je veux écrire : j'ai les doigts raides. Je remonte sur le pont : l'on entrevoit je ne sais quelle île ou quel écueil du côté du Canada; mais le roulis augmente; on patine, en frissonnant, sur les planches mouillées. Un Anglais, en costume de cycliste, sort, tombe assis, glisse jusqu'au bordage sans lâcher sa pipe. Il se relève et rentre aussitôt. Je le suis.

31 mai.

En montant sur le pont, ce matin, je vois,

très proche, une haute côte montagneuse que suit le bateau. Sur les cimes et le long des ravins qui descendent vers l'eau calme, resplendit une neige toute fraîche, insolemment blanche sous le ciel très bleu et sous le soleil du printemps. A l'arrière, les émigrants sont rangés comme devant l'objectif d'un photographe. Ils regardent la neige, les arbres sans feuilles, le paysage boréal : ils restent muets et consternés. Soudain, un Méridional s'écrie, roulant les *r* :

— Tonnerre! Si c'est comme ça, je m'en *rrretourrrne* !

Alors, lancée par un gamin de Bordeaux, une plaisanterie part, à laquelle d'autres ripostent. Seuls, les Bretons continuent à se taire. Ils ont échangé des coups de poing cette nuit avec des Anglais; ils se trouvent ce matin en face d'un hiver imprévu : la double hostilité des hommes et de la nature les rend soucieux.

Nous longeons toujours la côte de Gaspésie; plusieurs heures après, seulement, nous apercevons, sans en approcher, l'autre côte, celle du comté de Saguenay.

Inoubliable Gaspésie ! Il y a parfois des bois sur ses montagnes, bois de conifères ou d'arbres dépouillés, plus tristes encore ; il y a des villages sur la rive ; mais ni les bois, ni les villages ne semblent avoir d'importance dans ce paysage trop vaste, aux grandes lignes solennelles qui partent du fleuve, montent, montent sans cesse en ondulant pour aboutir à des cimes blanches. On dirait un symbole, un mystique symbole d'ascension vers la pureté ! Ah ! si Dulac avait vu la Gaspésie, en un jour pareil ! Comme ce paysagiste angélique, héritier en esprit de Fra Giovanni de Fiésole, l'aurait comprise et exprimée !

1er juin

Toute cette matinée, nous montons, à une vitesse uniforme, le Saint-Laurent pacifique. De l'hiver nous avons passé au printemps : sur les deux rives — l'une très proche, l'autre lointaine — les verdures neuves triomphent, presque aussi éclatantes que la neige d'hier. Une brise moite descend avec le courant. Un

nuage d'orage cache parfois le soleil. Des îles passent, boisées et vierges comme avant les hommes. Puis de grands pays cultivés s'étendent, des Normandies ou des Poitous élargis à l'infini. Nous sommes ainsi que Gulliver à Brobdingnac : c'est à travers une contrée faite pour des géants que le fleuve géant se déroule.

Des villages se succèdent, des villages aux maisons de bois, peintes de manière à imiter la pierre, les tuiles ou l'ardoise. Et l'on dirait qu'elles sortent toutes fraîches, toutes vernies, d'une boîte de jouets. Au pied des falaises, ou dominées par de lourdes ramures, ou debout devant des champs immenses, elles semblent légères, fantaisistes — joyeuses comme des cadeaux de Pâques après le carême de la traversée.

C'est maintenant un long stationnement devant un îlot morne, pour la visite de la Santé. Il y avait — nous n'en savions rien — de la rougeole à bord. Et voici que l'on descend dans le petit vapeur qui nous a accostés deux paquets de couvertures, qui sont deux petits garçons malades. Les mères suivent.

Je vois passer la dernière, une blonde défraîchie, mal nippée, à l'air hagard. Où allait-elle? Qui laisse-t-elle à bord? Combien de temps restera-t-elle dans cette prison sanitaire où peut-être son enfant va mourir?...

Mais nous avons dépassé l'île d'Orléans, puis les chutes de Montmorency : une énorme masse blanche qui croule là-bas du haut d'une falaise. On voit un cap hardi, frère de celui de la Hève et qu'une citadelle couronne. Québec! Québec, la capitale de cette nouvelle France, qui nous semble aujourd'hui être la vieille France, non point parce qu'elle est demeurée immobile, mais simplement parce qu'elle a évolué en paix dans le sens de ses traditions!

QUÉBEC

Nous avons comparu devant un agent d'immigration au verbe haut, qui nous interrogeait comme des accusés. Quelle était notre profession? Que venions-nous faire au Canada? De quelle somme d'argent chacun de nous était-il porteur?

Je suis libre maintenant : je puis ou plutôt je pourrais descendre. Mais la bagarre commence. On se heurte dans les escaliers et dans les étroits couloirs où des gens courent, où des valises passent comme des projectiles. Gare! Pardon! *Exkiouze!* Et les chocs sont si inévitables que c'est avant même de vous appliquer un colis sur la tête ou de vous écraser un pied qu'on affirme ainsi ses bonnes intentions...

Pourquoi tant de hâte? Le bateau restera à quai jusqu'à ce soir. Mais il y a toujours

des passagers qui savent donner à un débarquement l'apparence d'un naufrage.

On m'appelle. Je vois, devant le hangar des bagages, un homme de haute taille : c'est Georges Bellerive, avocat à Québec et secrétaire de la section locale de la Canadienne. Il monte à bord; j'extrais avec son aide ma malle de cabine qui gît sous un tas; et nous descendons ensuite la passerelle mouillée où les semelles glissent. Une tiède pluie d'orage ruisselle : je ne comprends plus que j'aie pu voir, hier, de la neige sur les côtes de Gaspésie. Passer de l'hiver à l'été en un jour, voilà une des premières surprises que me procure le Canada!

Le douanier qui examine mes bagages (si j'étais *colon*, ils entreraient en franchise) me parle de la France et de la politique avec une amusante familiarité. Il l'aime bien, la France — mais il n'aime pas M. Combes. Ah! non, il ne l'aime pas! Et il n'est pas le seul *icite!* Et il ne faudrait point que M. Combes vînt à Québec!

Tandis que je l'écoute, que j'écoute ensuite les hommes du port et le cocher qui me

conduit en ville, je me demande quel est leur accent... Je le reconnais pour un accent de chez nous, sans pouvoir cependant en préciser la provenance. Les mots sont fortement scandés; les syllabes semblent s'élargir; cette prononciation très ouverte transforme presque *ai* en *a* et ferait, pour un peu, rimer *lait* avec *chocolat*... Mais comment rendre tant de nuances? On devrait recourir à l'abbé Rousselot et à ses appareils.

Un Normand retrouve ici le parler picard; un Picard, le parler normand. D'autres prétendent avoir des réminiscences de la Bretagne, de l'Anjou, du Poitou, de la Saintonge... Sans doute ils ont tous raison. « M. l'abbé S.-A. Lortie, disait M. Adjutor Rivard, dans le *Bulletin du parler français* d'octobre 1906, a retracé l'origine de 4,894 émigrants venus au Canada de 1608 à 1700 (1). Ce relevé, le plus sûr et le plus considérable qui ait été fait, permet d'établir, par proportions, l'apport de chaque province.

(1) Voir *l'Origine et le parler des Canadiens-Français*, par MM l'abbé S.-A LORTIE et Adjutor RIVARD, Paris, Champion, 1903.

Or, sur ce nombre d'émigrants, nous voyons que 621 seulement, c'est-à-dire 12,69 pour 100, étaient des Français de l'Ile-de-France; 4,273 étaient originaires des autres provinces : c'étaient des Normands et des Percherons (1,196), des Poitevins (569), des Aunisiens (524), des Saintongeois (274), des Angevins, des Beaucerons, des Champenois, des Manceaux, des Picards, des Tourangeaux, etc. Dans les commencements de la colonie, dans le siècle des grandes émigrations, les provinciaux formaient donc la majorité de la population, et, dans cette majorité, les Normands comptaient pour les plus nombreux. »

On voit qu'il y a une part de vérité dans cette légende chère à tant d'écrivains, d'après laquelle le Canada français ne serait qu'une Normandie d'outre-mer.

En revanche, rien de plus faux — est-il besoin de le dire? — que celle, créée par ce spirituel polisson de La Hontan, qui donne pour aïeules aux Canadiens des sœurs retraitées de Manon Lescaut (1). Les Cana-

(1) Voyez, dans les *Mémoires et comptes rendus de la*

diens-Français ont leurs papiers de famille, comme des nobles : le dictionnaire généalogique de l'abbé Tanguay (1) n'est-il pas leur Gotha ?

Et il faut admirer, au contraire, l'exceptionnelle pureté de leurs origines. Si, par une sélection savante, l'homme a amélioré certaines races animales, il n'a jamais rien fait de tel pour la race humaine. Jamais — sauf peut-être au Canada. Choix presque toujours sévère au départ, renvoi en France des quelques mauvais sujets qui avaient échappé à ce premier contrôle (2), telle fut la règle appliquée aux émigrants, sous Louis XIV comme sous Louis XIII.. Une vie de travail, de lutte héroïque contre les Iroquois, au début; une religion, enfin, virile et charitable à

Société royale du Canada pour l'année 1894, l'étude de M. J.-Edmond Roy, intitulée : *le baron de Lahontan*

(1) *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes, depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours*, par l'abbé Cyprien Tanguay Montréal

(2) Si quelques fils de famille furent envoyés en pénitence au Canada, leur nombre fut très restreint, et ils s'y conduisirent bien en général. Cf. *les Fils de famille envoyés au Canada : Claude le Beau*, par J.-Edmond Roy. Ottawa.

la fois (1), grandirent encore, moralement, ces pères de la Nouvelle-France. Voilà pourquoi leurs descendants restèrent indomptables sous la domination étrangère : on peut vaincre une armée, on ne vainc pas un siècle et demi de vertus.

Et, puisque nous sommes en train de dénoncer les erreurs historiques, en voici une encore : tous les seigneurs, tous les membres des professions libérales, tous les grands commerçants auraient quitté le Canada au lendemain du traité de Paris, et seuls seraient restés — malgré eux — les pauvres

(1) « La charité des habitants à l'égard des sauvages est inépuisable... Mme Giffard vient de débarquer et vient d'accoucher. Son mari lui apporte un petit sauvage de six mois, qui est abandonné et qui est malade. Elle allaite ce pauvre orphelin, elle en prend soin, comme s'il était à elle. Il y a dans l'*Histoire philosophique des Indes*, de Guillaume RAYNAL, en tête du volume qui est consacré à la Pensylvanie, une gravure d'Eisen, où figurent deux quakers, dont l'un embrasse des Indiens, « tandis que l'autre brise des arcs et des flèches, symboles de guerre. » En tête d'une histoire du Canada, je voudrais qu'on nous représentât Mme Giffard donnant le sein au petit sauvage ». (Émile SALONE, *la Colonisation de la Nouvelle-France*. Paris, Guilmoto, 1906.) Cependant, les unions entre individus des deux races restèrent tout à fait exceptionnelles.

gens trop dépourvus de ressources ou trop peu sûrs d'en trouver ailleurs pour se détacher de leur glèbe. Cette erreur-là, nous serions d'ailleurs excusables de l'admettre, car des historiens canadiens, comme Garneau, l'ont accréditée. Mais un érudit patient, le juge Baby, l'a réfutée d'une façon catégorique en dressant des listes de noms. Il a montré que cent trente seigneurs, cent trente gentilshommes et bourgeois, vingt-cinq négociants marquants, vingt-cinq jurisconsultes et hommes de loi, vingt-cinq à trente médecins ou chirurgiens, et des notaires en nombre presque égal, restèrent au Canada, après l'émigration forcée des soldats et des fonctionnaires, dans les villes de Québec, de Montréal et de Trois-Rivières, qui avaient alors respectivement 6,700, 4,000 et 1,500 habitants. C'était suffisant pour qu'on n'eût pas le droit de dire avec Parkman : « Ils furent (les soldats et les fonctionnaires) volontairement suivis par les principaux membres de la noblesse canadienne et par beaucoup de négociants qui n'étaient point disposés à jurer obéissance au roi Georges. *Les paysans*

et les plus pauvres colons restèrent chez eux pour commencer une vie nouvelle sous un nouveau pavillon (1). »

***

La première question qu'on se pose, en arrivant à Québec, et qu'on n'ose d'abord poser qu'à soi-même, est inévitablement celle-ci : « Ces gens, qui parlent français, sont-ils des Français ? »

Si l'on n'a pas assez de perspicacité — ou de renseignements antérieurs, ce qui est plus sûr que la perspicacité — pour répondre aussitôt : « Non », l'on risque de se préparer des déceptions puériles qu'aigrira peut-être une sorte de ressentiment bien injustifié. Quand on s'est trompé, on le reproche si volontiers aux autres !

Non, les Canadiens-Français ne sont pas des Français : ils sont des Canadiens-Français.

(1) PARKMAN, *Montcalm and Wolfe*, vol. II, p. 385; cité en anglais par le juge Baby (*l'Exode des classes dirigeantes à la cession du Canada* Montréal, 1899).

Ils n'ont et ne peuvent avoir aucune idée de réunion avec la France. Ils ont obtenu toutes les libertés nécessaires, conquis, pour ainsi dire, leur statut personnel : nul autre régime ne pourrait leur garantir une plus stable indépendance, une plus large prospérité. Enfin, ils ont vécu, depuis 1763, dans un pays neuf, selon des traditions que nous avons en partie abandonnées : plus jeunes que nous, ils ressemblent pourtant plus que nous à nos aïeux. Ils ont ignoré nos révolutions, nos guerres récentes, la plupart de nos idées modernes. Ils sont eux-mêmes aujourd'hui. Et leur devoir, autant que leur droit, est de rester eux-mêmes. Ils demeurent Français, si vous voulez, mais à leur manière : s'ils le devenaient à la nôtre, ils cesseraient d'être un peuple.

Ces Canadiens-Français — et il faudrait souligner trois fois : *Canadiens* — aiment-ils la France? Oui, ils l'aiment dans le passé; ils aiment en elle le sang de leurs pères, la race qui les fait différents des Canadiens-Anglais. Mais, dans le présent... Il faut distinguer. Et, ne voulant pas trancher moi-

même de telles questions, je citerai deux auteurs d'esprit presque opposé. C'est d'abord M. André Siegfried qui déclare : « S'il est donc vrai, profondément vrai, de dire que les Canadiens aiment la France, il faut ajouter aussitôt que la plupart d'entre eux ne peuvent admirer sans réserve la France moderne. Elle ne réalise en rien leur idéal politique et religieux : c'est d'abord essentiellement une France révolutionnaire, et ce mot sonne mal, dans un pays où la jeunesse tout entière est élevée par une Eglise qui n'a jamais connu 1789; c'est ensuite une France partiellement, largement libre penseuse, et au Canada la libre pensée est l'objet d'une presque universelle réprobation; c'est enfin, aujourd'hui du moins, une France radicale, et les Canadiens sont très attachés aux principes de la conservation sociale (1). » C'est ensuite M. l'abbé Félix Klein qui précise ainsi la même pensée : « Ayons le courage de

(1) *Le Canada ; les deux races*, par André SIEGFRIED. Ouvrage intéressant, mais tendancieux au point de vue religieux, et trop pessimiste en ce qui concerne l'avenir de la race canadienne-française.

le dire comme nous l'avons vu de nos yeux et entendu de nos oreilles : les Canadiens s'étonnent, s'indignent, se détachent de nous... Plaise à Dieu que ces sentiments d'amertume disparaissent bientôt, eux et la cause d'où ils proviennent; mais, s'ils duraient de trop longues années, c'en serait fini de l'amour des Canadiens pour *le vieux pays* (1). »

On ne déteste pas la France, au Canada, en temps que France; mais on y déteste franchement la France politique, la France officielle. Et, pour vous donner une idée de la violence avec laquelle on arrive à en parler, quelques extraits d'un discours du juge Routhier, de Québec, suffiront certainement :

« Au nom de la liberté, on chasse l'Eglise, on veut la tuer. La France mourra, mais l'Eglise vivra et lui fera de royales funérailles.

« On vient d'enlever sur les pièces de monnaie française l'inscription : *Dieu protège la*

(1) *Au pays de la vie intense*, par l'abbé Félix KLEIN. Paris, Plon

France pour la remplacer par : *Liberté, Egalité, Fraternité*. C'est enlever à Dieu un lourd fardeau...

« Acceptons avec bienveillance dans notre pays les Français catholiques chassés par la persécution maçonnique. Si on les chasse, c'est qu'ils sont bons. Qu'ils soient les bienvenus! Mais les autres, traitons-les comme ils ont traité l'Eglise et le pape. Appliquons-leur l'antique loi romaine qui traitait les étrangers comme des ennemis (1). »

Cependant il est des Canadiens qui distinguent davantage et qui ne vouent pas à l'anathème tous les Français — sauf les émigrés. Voici, par exemple, M. l'abbé Camille Roy, professeur à l'Université Laval de Québec, qui écrit à propos du poète Chapman : « M. Chapman aime la France. Et il convient de l'en remercier à une heure où un trop grand nombre des nôtres ne savent plus apercevoir que le mal que fait à notre ancienne mère patrie l'intolérance d'une politique antireligieuse et antinationale, à une

(1) *La Presse* de Montréal, 5 février 1907.

heure où parmi nous des esprits, dont le regard ne porte pas au delà de l'heure présente, verraient sans peine se rompre toutes relations intellectuelles ou cordiales avec cette France qu'il faut toujours aimer pourtant, à laquelle il faudra toujours nous attacher par l'esprit et par le cœur si nous voulons rester sur ce continent les missionnaires de l'idéal traditionnel, si nous ne voulons pas nous laisser absorber tout à fait par les influences étrangères qui se substitueraient bien vite à l'influence française : influences nouvelles et trop exclusivement utilitaires qui déjà sont en train de déformer notre âme canadienne. C'est ignorer la France ou ne la connaître que par les dépêches des journaux, que de ne pas vouloir comprendre tout ce qu'il y a encore d'éminemment fécond et sain dans sa littérature, dans ses arts, et même dans sa foi religieuse. Et ce serait compromettre le développement de notre formation intellectuelle, pour laquelle nous sommes encore trop peu outillés, que de supprimer les contacts que notre esprit doit prendre avec l'esprit français. Et ce serait volontairement laisser en-

core se refroidir notre cœur, aujourd'hui si incliné vers l'égoïsme, que de ne vouloir pas le faire reposer souvent sur le cœur même de la vraie France (1). »

Réconfortantes pour nous sont de telles paroles — réconfortantes comme les vers de Chapman. Et il est bon, après ce discours du juge Routhier, de relire la pièce des *Aspirations* (2) intitulée : *France.*

. . . .

Que la *Marseillaise* ouvre à tous les vents son aile
Pour chômer aujourd'hui la fête universelle,
La fête de la France et de l'humanité !

. . . .

Elle a pour champ la terre et les cœurs pour domaine.

. . . .

... Superbement folle, elle fond les idées
Au creuset tournoyant des révolutions.

. . . .

C'est un chêne géant dont on coupe les branches,
Mais que l'on ne pourra jamais déraciner.

. . . .

Elle demeura grande après le grand désastre,
Et Sedan ne fait pas plus d'ombre sur son astre
Que l'aile du vautour sur l'orbe du soleil

(1) *M Chapmann : les Aspirations*, par l'abbé Camille Roy (*La Nouvelle-France*, mai 1906.)

(2) *Les Aspirations*, par W. Chapmann. Librairies-imprimeries réunies, Paris, 1904.

Cet ouvrage a été couronné par l'Académie française.

Mais si des Attilas, assoiffés de vengeance,
Allaient éteindre un jour le flambeau de la France,
L'humanité, soudain, marcherait à tâtons.
Que dis-je ? si jamais son soleil se dérobe,
Les feux qu'il a versés à tous les coins du globe
Éblouiront sans fin les générations.

De tels sentiments, exprimés dans cette langue parfaitement pure, doivent réjouir les Canadiens-Français tout les premiers, comme le signe éclatant d'une victoire de leur race et de leur « parler », puisque Chapman, Canadien-Français — et si Français ! — par sa mère, est pourtant le fils d'un Canadien-Anglais.

***

Maintenant, vous comprenez combien il est malaisé de définir les dispositions des Canadiens-Français à notre égard : mélange singulier d'amour et d'indignation, de sympathies héréditaires et de griefs récents ! D'ailleurs, cette indignation et l'amertume de ces griefs ne révéleraient-elles pas que cet amour et ces sympathies subsistent, au fond, même chez ceux qui semblent les renier ? Les

Canadiens-Français se mettraient-ils si fort en colère contre un peuple qui leur serait indifférent, étranger? Y eut-il à Québec des orateurs pour excommunier ainsi les Allemands, au temps du Kulturkampf?

Mais, dans l'accueil des Canadiens-Français, la vieille affection paraît seule, et si chaude qu'il faudrait bien de l'indifférence, bien du scepticisme pour n'en pas être ému. Le Français dont on sait qu'il est capable de comprendre, d'aimer le Canada, se voit fêté, amicalement choyé, ravi à toute préoccupation, dans un cercle changeant, mais cependant pareil toujours en ce sens qu'il ne cesse d'y voir les mêmes francs sourires, d'y entendre les mêmes cordiales paroles. Il connaît une hospitalité si accomplie qu'elle devient quelque chose de plus et de mieux que de l'hospitalité : au foyer canadien, il oublie qu'il est *reçu*, tellement on réussit à lui faire sentir qu'il est chez lui.

Et les plus sévères se dérident... Avouerai-je que je n'étais pas sans inquiétude en allant chez M. Thomas Chapais, ce Veuillot canadien?... J'ai trouvé un homme excellem-

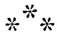
ment courtois, plein de conviction, mais sans parti pris — une intelligence ouverte et loyale. Et M. Omer Héroux, le rédacteur en chef de *la Vérité*, un journal hebdomadaire, très lu du clergé canadien et qui nous malmène assez souvent, M. Omer Héroux lui-même m'a serré sympathiquement la main sans avoir peur de gagner à mon contact quelque peste morale.

Les Canadiens-Français seraient-ils plus contents d'accueillir un croyant qui vient de France qu'ils ne seraient irrités d'en voir surgir quatre-vingt-dix-neuf mécréants? M'aurait-on réservé le veau de l'enfant prodigue?

Il était fort bien accommodé, alors, à certain déjeuner du club de la garnison, que m'offrait le bienveillant shérif Langelier, président de la section québecquoise de la Canadienne! Sur la table parée des couleurs de France, on ne buvait que des vins de France — et, pour leur faire mieux honneur, on n'avait point servi d'eau. Cependant, croyez bien que la gaieté ne devint point bruyante ni incorrecte : c'était l'épanouissement naturel des gens de bonne compagnie, plus sen-

sibles au charme de la cordialité qu'à l'excellence même du repas. Je me serais cru dans une de nos saines et hospitalières provinces, à Rouen sans doute ou peut-être au Mans.

Mais en sortant l'on voyait sur la place le monument élevé à la mémoire des soldats morts dans l'Afrique du sud : un guerrier au costume colonial, sous prétexte de brandir un drapeau, soulevait péniblement, avec un manche à balai, une espèce de lourd matelas. Et il fallait bien reconnaître, hélas ! que ce n'était point là l'œuvre d'un sculpteur normand ou manceau — ou canadien-français.



Quand on voyage, on doit manger avec attention : la cuisine d'un peuple n'est pas chose insignifiante. Et, si j'en juge par celle que me font déguster M. et Mme Bellerive, la cuisine canadienne a ses mérites originaux. Très complaisamment, mes hôtes me révèlent les mets particuliers à leur pays — ou qu'ils croient tels. Un de ces matins, ne m'a-t-on pas servi une tarte aux *bluets?* Et les *bluets*

sont tout simplement des myrtilles, ces myrtilles que je cueillais récemment encore sous les mélèzes des Alpes ou que je savourais en confiture, dans la petite auberge savoisienne du Prarion (1) ! Jusque sur mon assiette, je trouve donc des souvenirs imprévus de nos provinces françaises.

Cependant Georges Bellerive n'est pas content de moi : je ne lui semble pas assez enthousiaste de Québec. Que lui faut-il ? Veut-il que je crie ? Il sourit de mes protestations, mais elles ne le convainquent point. Afin de provoquer le choc nécessaire, il m'entraîne, malgré un vent menaçant pour nos chapeaux, vers la citadelle. Nous grimpons la pente gazonnée où les pissenlits fleurissent comme sur nos talus de France. Nous atteignons le sentier qui suit le fossé. Nous nous retournons.

Et, cette fois, l'exclamation, attendue par Bellerive, m'échappe...

Divisé d'un côté par l'île d'Orléans et tournant de l'autre, le Saint-Laurent, triple ainsi,

(1) Le nom même est parfaitement français : « Bluet du Canada, nom vulgaire d'une espèce du genre airelle », dit Littré

offre l'aspect de trois bras de mer (1). Au fond, la chaîne des Laurentides monte et descend, légère et indéfinie, dans des brumes d'été dont ses cimes émergent comme des îles d'un lac. Le Saint-Laurent, les montagnes, le ciel, tout est bleu, mais de bleus divers, qui se foncent ici, là-bas s'éclaircissent, qui enfin, vers l'horizon, symboles du rêve, se fondent en une nuance unique, fluide, quasi immatérielle — aussi vague que le rêve même. Et ils donnent à ce paysage démesuré d'Amérique une grâce comparable à celle de nos plus tendres contrées. La lumière qui l'éclaire ou, mieux, qui le pénètre, a la pureté et l'intensité de la lumière méridionale. Oui, ce soleil-là, je l'ai vu sur l'étang de Berre — ou, en Orient, sur la baie de Saint-Jean-d'Acre. Mais il caresse un monde jeune, aux contours moins durs, aux champs rieurs; un monde

(1) *Québec* est un mot sauvage qui signifie : *détroit, rétrécissement.* (Voyez le très curieux ouvrage de M Eugène ROUILLARD, *Noms géographiques de la province de Québec et des provinces maritimes, empruntées aux langues sauvages* Québec, 1906) Le Saint-Laurent, en effet, est beaucoup moins large qu'avant l'île d'Orléans. Mais quelle ampleur encore!

que l'on croirait sorti à peine de l'océan primitif et tout frais encore du dernier reflux.

Nous tournons maintenant autour de la citadelle et nous regardons du côté du sud. Avec leurs lignes hésitantes dans la vapeur du lointain, voici les Appalaches. Etendue qu'on ne peut plus mesurer du regard! Invraisemblables distances! Elles semblent, ces Appalaches, ainsi que le mont de Moab par delà le désert de Juda et la mer Morte, clore le seuil d'un nouvel univers... Univers desséché en Arabie Pétrée, où errent seuls des Bédouins féroces; univers tumultueusement vivant aux Etats-Unis!

L'air, comme enivré de ne rencontrer nul obstacle en ces espaces faits exprès pour qu'il s'y joue, nous assaille follement et nous repousse, nous renverse presque...

Et la ville?... Distrait par le panorama trop grand, je ne l'ai pas vue... Retournons vers elle.

Singulièrement mouvementée, elle monte par bonds vers la citadelle; elle s'étend, plus calme, sur une partie de ce vaste plateau si improprement appelé la *plaine* d'Abraham;

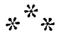
elle se repose enfin le long du fleuve. Par l'architecture, elle est européenne. Mais les murs en briques peintes des maisons et leurs toits en tôle peinte me montrent bien que je ne suis pas en France. Partout des tours ou des flèches jaillissent : les Québecquois, qui ont toujours des montagnes sous les yeux, ont voulu que leurs monuments s'élevassent comme elles vers le ciel. En cet élan unanime, le Parlement paraît même dépasser les églises !

Nous descendons jusqu'à la promenade, jusqu'à la large promenade où l'on marche sur des planches sonores. Le Château-Frontenac, luxueux hôtel du Pacifique Canadien qui se donne des airs de forteresse du moyen âge, dresse à l'un des bouts sa silhouette amusante. Un peu plus bas, c'est la statue de Champlain, faite en France par un sculpteur français. Même le socle est en pierre française. Mais, sous un nouveau climat, cette pierre s'altère... Bon sujet de méditation pour certains novateurs impatients ! Il y a bien des choses — et bien des idées — qui ne sont pas des articles d'exportation.

En flânant, on admire à loisir le fleuve et les Laurentides; on respire abondamment comme au bord de la mer et l'on éprouve la même sensation de vivifiant bien-être.

Il en est ainsi dans toute la ville haute. On s'y croirait en bateau — ou même en ballon. L'atmosphère n'est pas celle des cités ordinaires; il faut gagner le port pour se sentir rentré dans la vie commune, revenu à quelque Havre moins vaste, mais d'une semblable activité commerciale. Au pied de la citadelle et au niveau du Château-Frontenac, on plane.

On n'y conçoit qu'une existence de paix physique et intellectuelle, magnifiée par des pensées larges comme les horizons. Si Amérique signifie industries fiévreuses, génie des entreprises matérielles, monomanie du gain, combien peu américain est donc ce Québec supérieur! Ah! restons-y le plus longtemps possible : l'âme française formule ici le vœu de saint Pierre au Thabor.



N'allez pas supposer pourtant que les Canadiens-Français soient détachés de la terre :

ils la conquièrent au contraire pacifiquement, avec une ardeur qu'aucun autre peuple n'égale, par leur fécondité. Ils n'étaient que 69,000 en 1763; ils sont un million et demi aujourd'hui dans la province de Québec, presque un million aux Etats-Unis, et ils envahissent la province anglaise d'Ontario où l'augmentation de la population depuis une dizaine d'années leur est due à peu près entièrement (1).

Lisez ce livre d'or qui s'intitule : *Liste alphabétique des noms de 3,400 familles de douze enfants vivants reconnues officielle-*

(1) Cette exceptionnelle natalité est contrebalancée par une excessive mortalité infantile Plus d'un tiers des decès (381 sur 1,000) sont des décès d'enfants au-dessous de cinq ans (chiffre cité par M André Siegfried, pour la province de Québec en 1903). Cependant cette mortalité, jusqu'ici, n'a pas empêché la race canadienne-française de croître ; et, d'autre part, les principes de l'hygiène se popularisent au Canada comme ailleurs L'œuvre de la *Goutte de lait* a été fondée à Montréal. Les médecins font une propagande active Pourquoi ne serait-elle pas efficace ? Elle l'a bien été à Paris, ville particulièrement insalubre à cause de l'entassement des habitants. En comparant les chiffres d'aujourd'hui avec ceux d'il y a un quart de siècle, on peut dire que nous sommes parvenus, dans notre capitale, à sauver environ dix mille enfants par an !

ment depuis l'origine de la loi Mercier, en 1890, jusqu'à mars 1904 inclusivement. La loi Mercier accorde gratuitement cent acres de terre à tout père ou mère de famille ayant douze enfants vivants. La liste n'est donc pas complète, puisque beaucoup de Canadiens, habitant trop loin des territoires libres ou ne désirant pas, pour quelque autre raison, profiter de l'avantage offert, n'ont point adressé de demande. Mais, telle quelle, cette publication ne suffit-elle pas à vous édifier? Anémiques citadines, qu'épuise parfois une seule grossesse, plaindrez-vous ou admirerez-vous cette brave femme de Sainte-Famille-d'Amond qui a eu vingt-neuf enfants? Mais elle n'en a gardé que quatorze. Et je louerais davantage Mme Sylvain, née Marie-D. Rouillard, — on peut bien citer ce nom d'héroïne, — qui en a eu vingt-trois et n'en a perdu aucun. Ce miracle de maternité s'est accompli dans la Beauce, — pas dans notre Beauce, hélas! — à Sacré-Cœur-de-Jésus.

Les Canadiens-Français ne songent guère au « suicide cosmique ».

Ah! quels optimistes! Oui, chez eux tous,

l'optimisme rayonne. Les Québecquois peuvent avoir des chagrins; mais ils ignorent ce que nos imaginations et nos nerfs y ajoutent; les blessures que leur fait le malheur ne sont jamais empoisonnées.

Leur sourire exprime leur confiance naturelle dans la vie.

Quand vous voyez, par exemple, l'Hon. Adélard Turgeon, ministre des terres (1), cet athlète, grand chasseur d'orignaux, ne vous semble vraiment pas accablé, selon la formule convenue, par le poids des affaires. Même la politique ne l'assombrit point; et il me déclarait en riant qu'il donnerait bien cinq mille piastres à qui lui expliquerait quelle différence il y a entre les libéraux et les conservateurs (2). Ni l'Hon. Lomer Gouin, premier ministre, ni encore le distin-

(1) L'Hon A Turgeon est un des amis de la France, où il vient souvent Il est chevalier de la Légion d'honneur Orateur très apprécié, il s'est fait plusieurs fois applaudir par des auditoires français (Lisez le discours qu'il a prononcé à Honfleur, en 1898, dans l'intéressant volume de M Georges Bellerive · *Conférences et Discours de nos hommes publics en France* Québec. 1903)

(2) Cette plaisanterie, faite en présence de deux conservateurs, fut gaiement approuvée par eux

gué sir Louis Jetté, lieutenant-gouverneur de la province, n'ont la morgue triste des hauts fonctionnaires européens; partout, à la simplicité si gracieuse de l'accueil, se joint l'expression d'une satisfaction permanente. « Nous sommes bien comme nous sommes », me disait Mgr Mathieu, recteur de l'Université Laval. Et, en vérité, il parlait pour tous les Québecquois !



Cette Université Laval (1) est le cerveau de Québec.

Elle fonctionne sous la direction du clergé — du clergé qui a gardé là-bas toute l'influence sociale qu'il possédait dans l'ancienne France, mais qui ignore les défaillances morales et religieuses par lesquelles s'affaiblissait le nôtre à la veille de la Révolution. Il n'a ni Clermont-Tonnerre, ni Loménie de Brienne, ni Talleyrand.

(1) Fondée en 1852, par le Séminaire de Québec, à la demande des Pères du Premier Concile.

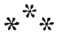
Satisfaite d'elle-même, sûre de son peuple, l'Eglise canadienne maintient énergiquement sa situation. Elle sait qu'elle l'a méritée. Un adversaire, M. André Siegfried, n'hésite pas à écrire : « Hâtons-nous du reste de reconnaître qu'elle tient, sur les bords du Saint-Laurent, une place à part, qu'elle a de tout temps été pour ses disciples une protectrice fidèle et puissante, que notre race et notre langue lui doivent peut-être leur survivance en Amérique... N'est-elle pas doublement chère aux Canadiens, qui voient en elle non seulement le représentant de leur foi, mais encore le défenseur attitré de leur race (1) ? »

Ailleurs, comme en France, en Italie ou en Espagne, ce qu'on prétend le plus souvent reprocher à l'Eglise, c'est son passé. Ici, au contraire, ce passé fait sa force.

Et l'avenir? Mais on y songe sans appréhension à Québec. Je vous ai répété le mot de Mgr Mathieu : or, ceux qui sont à ce point satisfaits du présent le croient capable de durer.

(1) *Le Canada*, par André SIEGFRIED, p 12.

Quoi qu'on en ait dit, d'ailleurs, l'esprit de la race vit dans cette Université Laval; il ne s'y use point en redites; il ne s'y fige point en formules. Causant avec l'ancien recteur, Mgr Laflamme, fervent géologue et botaniste, j'ai admiré chez lui l'intelligence la plus moderne. Ah! certes, il n'a pas peur de la France! Il sait qu'en aucun pays du monde la pensée religieuse n'est plus active. Il lit nos revues; il travaille avec nous. Très franchement il nous aime. Type parfait de cette élite canadienne-française qui partage toutes nos aspirations, en gardant toutes ses traditions!



Dans une autre chambre du même séminaire, je trouve M. l'abbé Lortie, un linguiste, archiviste de la Société du Parler français (1).

« La Société, lit-on dans les statuts, a pour objet la conservation et le perfectionnement

(1) Fondée le 18 février 1902

de la langue française, écrite et parlée, au Canada.

« Elle propose à ses membres :

« 1° L'étude de la langue française, et particulièrement du parler franco-canadien dans son histoire, son caractère, sa situation légale, ses conditions d'existence;

« 2° L'observation, le relèvement et la distribution topographique des faits qui caractérisent la phonétique, le vocabulaire, la sémantique, la morphologie et la syntaxe du parler populaire franco-canadien;

« 3° L'examen des dangers qui menacent la langue française au Canada, du rôle des écrivains dans le maintien de sa pureté et de son unité, du devoir de l'instituteur vis-à-vis des forces populaires du langage;

« 4° La recherche et la mise en pratique des méthodes les meilleures pour étendre et perfectionner la langue française au Canada, la défendre, l'enrichir et l'épurer;

« 5° Les œuvres propres à faire du parler français au Canada un langage qui réponde à la fois à l'évolution naturelle de l'idiome et aux enseignements de la tradition, aux

exigences de conditions sociales nouvelles et au génie de la langue;

« 6° Le développement d'une saine critique et d'une littérature nationale dans le Canada-français;

« 7° Des conférences et des réunions d'étude, où des questions touchant le but de la Société feront l'objet de mémoires, de rapports et de discussions;

« 8° La préparation et la publication d'ouvrages, d'études, et de bulletins, assortis à ces desseins. »

La Société a pour organe une revue mensuelle : le *Bulletin du parler français au Canada.*

Tout d'abord, ce *Bulletin* étudie et met en valeur ce qui constitue l'originalité du parler canadien, issu de nos parlers provinciaux. M. l'abbé Lortie justifiait ainsi cette première partie du programme, qui doit lui être particulièrement chère, dans son rapport du 12 décembre 1905 :

« Aujourd'hui, disait Littré, il n'est besoin que d'entendre parler sans prévention les personnes illettrées, surtout dans certaines

provinces (il aurait pu dire au Canada), pour reconnaître dans les mots, dans les locutions, dans la prononciation, des particularités tout aussi légitimes et souvent bien plus élégantes, énergiques et commodes que dans l'idiome officiel. »

« A la Société du Parler français, il ne nous convient pas de contredire Littré; nous croyons avec lui, et avec tous les philologues modernes, qu'il ne faut pas dédaigner les vieux mots. Au contraire, nous pensons faire œuvre patriotique en les recueillant, en faisant leur histoire, en les réhabilitant : c'est quelque chose du parler de nos pères. »

Eh ! mais, dira-t-on peut-être, s'agit-il donc d'élaborer un français différent du français de France ? Y aura-t-il deux langues, celle que l'on parlera à Paris -- et aussi à Bruxelles comme à Genève, où l'on n'a pas de telles prétentions séparatistes — et celle que l'on parlera à Québec ? Nos descendants devront-ils trouver, quand ils franchiront l'Atlantique, un français aussi inintelligible pour eux que du flamand ou du breton ?

Non : M. l'abbé Lortie et ses amis ne me-

nacent ni notre syntaxe ni notre vocabulaire. Ils entendent seulement garder d'anciens mots et d'anciennes locutions — qui viennent de France. Voulez-vous un exemple pris chez nous? Eh bien! dans l'œuvre si souvent fade de George Sand, qu'y a-t-il qui vaille ces *Romans champêtres* où le patois berrichon a laissé son arome? Ernest Gagnon écrivait : « Deux choses caractérisent la langue que nous parlons : les *archaïsmes*, que nous devons conserver comme de vieux joyaux de famille, et les *anglicismes*, dont nous devons nous débarrasser avec le plus d'application possible (1). »

Le *Bulletin* défend donc notre langue. Entourée là-bas, en quelque sorte, par l'idiome rival comme une île par la mer, et menacée par lui, il lui faut sans cesse expulser les mots anglais et les tournures anglaises qui l'envahissent.

Pas plus que les Canadiens, nous ne sommes d'ailleurs à l'abri. Autrefois, l'usage introduisait bien chez nous certains vocables

(1) Ernest GAGNON, *Choses d'autrefois*. Québec, 1905.

britanniques; mais ils étaient moins nombreux et nous les transformions vite : nous faisions *redingote* de *riding coat*, *boulingrin* de *bowling green* (1). Aujourd'hui, l'importation linguistique qui croît comme la commerciale, la fixité plus rigide de l'orthographe et même, dans une certaine mesure, la diffusion de l'anglais, rendent très difficile cette absorption salutaire. On francise tout au plus la prononciation. Sans s'écrire autrement, *revolver* se dit *révolvèr*, *sport* rime avec *port*. Mais l'inondation continue. Quel gros et cacophonique dictionnaire ne composerait-on pas avec ces mots étrangers, avec ces mots intrus qui détonnent à côté des nôtres!

Au Canada comme chez nous, le désavantage de la culture et la supériorité de l'ignorance apparaissent ici avec une évidence paradoxale. Tandis que nos *sportsmen* élégants

(1) Ou encore *bifteck* de *beef steak*, *rosbif* de *roast beef* De même, on aurait fait alors *stimeur* de *steamer*. Tandis que la véritable orthographe rend aujourd'hui ce mot, comme tant d'autres, indéchiffrable pour les ignorants Et il est vraiment inadmissible qu'on soit obligé de connaître la prononciation anglaise pour lire le français!

conservent pieusement l'intonation anglaise à *steeple chase* ou à *foot ball;* tandis que l'ouvrier parisien, ce demi-intellectuel, qui lit *meeting* dans son journal, le prononce horriblement : *métingue*, le paysan canadien en fait pittoresquement : *mitaine*. Ce sont toujours les gens du peuple qui — revanche imprévue — déforment les mots du vainqueur avec une ingéniosité charmante. Mais tous les Canadiens-Français instruits parlent très bien l'anglais : ils ne peuvent donc plus l'écorcher. Leur savoir même les désarme !

Ils n'ont d'autre ressource que d'arrêter au passage les vocables suspects. Mais ceux-ci affluent. Le jargon politique et judiciaire en charrie des centaines (1). Et le journalisme hâtif répand la contagion (2). Avec ces mots,

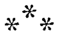
(1) Cf. *Du français dans nos lois*, par J.-E. PRINCE. (*Bulletin du parler français au Canada* de décembre 1906.)

(2) « Les incorrections, les fautes atroces souvent, qui pullulent dans notre presse, atteignent tous les milieux, contaminant, dans une mesure plus ou moins considérable, toutes les intelligences. La foule, en dépit des plus violentes critiques, éprouve devant l'imprimé un sentiment qui participe de la vénération ; l'élite elle-même se défend mal contre des assauts quotidiennement

les encadrant pour ainsi dire, surgissent menaçantes des tournures, des locutions : une syntaxe étrangère!

Le *Bulletin du parler français* résiste efficacement. Dans ses *Sarclures*, il dénonce le mal; dans ses *Anglicismes*, il donne le remède en opposant aux mots et aux phrases anglaises leur traduction française. Ces deux rubriques constituent l'arsenal nécessaire à tout défenseur de notre langue au Canada.

La *Société du parler français* est une petite académie essentiellement militante — un concile permanent qui poursuit sans cesse l'extermination de l'hérésie.



Quelles que soient les différences capitales qui séparent de nous les Canadiens-Français et quoique leur patriotisme ne se confonde

répétés » (Omer Héroux, *le Parler français et les journalistes* — *Bulletin du parler français* de janvier 1907.) D'autre part, les industries implantées par les Anglais ont importé leurs vocabulaires. Presque tous les langages techniques sont à surveiller.

aucunement avec le nôtre, c'est notre race qu'ils représentent en Amérique, notre tradition religieuse, morale et intellectuelle qu'ils perpétuent, notre langue qu'ils défendent. Voilà pourquoi, en tant que Français, nous devons les aimer, nous devons même les seconder dans la mesure du possible. A l'Institut canadien, — encore une société où se conserve et s'enrichit notre patrimoine littéraire — je le leur ai dit à eux-mêmes, et leurs applaudissements, que la forme de mon improvisation ne pouvait mériter, m'ont assez prouvé qu'ils me comprenaient.

Nous devons voir aussi sans regret nos émigrants — ceux du moins qui méritent d'y être bien accueillis — se diriger vers cette province de Québec, moins fascinante que le Grand-Ouest, mais plus hospitalière (1).

(1) Des cultivateurs expérimentés et ayant quelques capitaux, qui achèteraient des fermes ou feraient de la culture maraîchère près des villes, auraient plus de chances que d'autres de réussir Dans les régions nouvelles, comme celle du lac Saint-Jean, la grande difficulté, c'est le défrichement de la forêt. Nos colons sont rarement bûcherons Le ministre de la colonisation de Québec déclarait l'année dernière, en Belgique, qu'il

Cette province constitue une espèce d'étalon pour la représentation fédérale; car, d'après la Constitution de 1867, Québec a droit à un chiffre invariable de soixante-cinq députés à la Chambre des communes de la puissance. A chaque recensement, le nombre des représentants des autres provinces diminuera si la population de Québec a relativement augmenté, et augmentera dans le cas contraire. Le patriotisme nous inciterait donc plutôt à souhaiter le peuplement de la province de Québec que celui du Grand-Ouest (1).

D'elle, et d'elle presque seule, dépend l'avenir français en Amérique. Si notre idéal de pensée, d'art, de culture désintéressée doit resplendir sur le nouveau continent, si le *Gesta Dei per Francos* doit s'y accomplir, ce ne peut être que par elle.

cherchait les moyens d'établir les immigrants belges ou français sur des terres déjà défrichées. (Cf. *Patrie* de Montréal du 28 mai 1906.) Ce serait la solution du problème.

(1) Cependant nous serions coupables, et je le montrerai plus tard, de nous désintéresser de la minorité canadienne-française et française qui lutte pour la vie dans le Grand-Ouest.

MONTRÉAL

Vers 1635, vivait à La Flèche un petit fonctionnaire sans fortune, sans influence : Jérôme le Royer de la Dauversière, receveur des tailles (1). Cet homme de peu avait de grands rêves : il lisait les *Relations des jésuites* du Canada, il s'exaltait à contempler en esprit le pays qu'il fallait pacifiquement conquérir pour le Christ et pour la France; — car il était très pieux et très patriote. Il lisait tant et avec tant de passion qu'il se persuada que Dieu lui ordonnait d'établir dans l'île de Montréal un institut de religieuses hospitalières, centre d'une colonie. Oui, l'île de Montréal, encore presque déserte, cette île invraisemblablement lointaine, au

(1) Cf *la Colonisation de la nouvelle France*, par Émile Salone. Librairie orientale et américaine. Paris, 1906.

fin fond de la Nouvelle-France, voilà le territoire qu'occupe déjà, dans sa pensée, le pauvre illuminé de La Flèche! Mais il communique sa folie à un gentilhomme riche : M. de Fauchamp; il la communique aussi à son confesseur, le jésuite Chauveau. Celui-ci l'envoie à Paris.

Dans l'escalier du garde des sceaux, la Dauversière rencontre M. Olier, le futur fondateur de Saint-Sulpice. Ils s'entendent. Ils organisent ensemble la Société de Notre-Dame de Montréal. Société extraordinaire dont les membres s'interdisent tout bénéfice et ne veulent que « travailler purement à préparer la gloire de Dieu »!

Les six associés de 1640 obtiennent leur concession. Et ils trouvent l'homme qui dirigera leur entreprise : un jeune officier, Paul de Chomedey de Maisonneuve, qu'enthousiasma, comme la Dauversière, la lecture des *Relations des jésuites*.

Mais cette entreprise semble absurde à ceux qui n'ont pas la foi. Le gouverneur Montmagny engage Maisonneuve à s'établir plutôt dans l'île d'Orléans, en face de Qué-

bec. Maisonneuve refuse : il sait quelle est sa mission. Après l'hivernage, il part. Le 17 mai 1642, il fonde Villemarie, qui deviendra Montréal. Le P. Vimont y dit la première messe et prophétise : « ... Ce que vous voyez n'est qu'un grain de moutarde, mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de l'esprit de la foi et de la religion que sans doute il faut que le ciel ait de grands desseins, puisqu'il se sert de tels ouvriers; et je ne fais aucun doute que ce petit grain ne produise un grand arbre, ne fasse un jour des merveilles, ne soit multiplié et ne s'étende de toutes parts. »

Cependant rien n'est fait; les prévisions les plus pessimistes se réalisent. Les associés se ruinent; la colonie manque de mourir de misère; puis les Iroquois l'assaillent. La devise *Ense et aratro* devient, obligatoirement et cruellement, celle de Villemarie. Au travail, au repos, pendant le sommeil, partout et toujours, c'est l'alerte, la bataille, la mort possible ou, pire, la captivité avec ses supplices démoniaques. Durant des années et des années, il faut que Maisonneuve et ses compa-

gnons soient des héros quotidiennement. Facile, auprès de celui-là, le courage, même sublime, d'une heure ou d'un jour! Le sang, ici, se verse goutte à goutte; le martyre peut être aussi long que l'existence. Néanmoins les colons-apôtres ne cèdent pas. Elle ne cède pas non plus, la Société dont le modeste la Dauversière n'a pas voulu être directeur, mais qu'en réalité il dirige, sagement, pratiquement et avec la ténacité imperturbable d'un croyant. En 1659, il va encore à La Rochelle veiller au départ d'un convoi. Puis, quelques mois après, il meurt à La Flèche, presque ignoré, ce fondateur de ville, cet homme d'imagination géniale et de charité sainte qui, sans une pensée d'intérêt personnel, sans ressources, sans puissance humaine d'aucune sorte, a donné la vie par delà l'océan à une contrée immense qu'il n'a jamais vue!



Jérôme le Royer de la Dauversière reconnaîtrait-il, réalisé, son rêve? Maisonneuve retrouverait-il Villemarie?

Du haut d'une colline qui est un parc — le Mont-Royal — je contemple, ainsi que Rome du Pincio, Montréal.

La ville apparaît comme sur un plan étalé, plate et nette. On y voit autant d'arbres que de maisons, ce qui explique sa surprenante étendue. Les habitants ne s'y entassent pas dans des boîtes superposées, comme en certaines cités du vieux continent; la vie prend ici la place qu'il lui faut; parmi les demeures des hommes, l'assainissante nature perpétue ses bienfaits : du vêtement de verdure qui dut couvrir l'île aux temps primitifs, la trame au moins subsiste.

Là-bas, le Saint-Laurent tourne, le Saint-Laurent, route fermée l'hiver, mais qui, du printemps à l'automne, apporte au Canada l'Europe. Des montagnes, plus lointaines et moins élevées qu'à Québec, ornent l'horizon, telles qu'une réplique affaiblie, mais harmonieuse, de la grande splendeur des Laurentides.

Le long de ce balcon qui rappelle un peu la terrasse de Meudon, l'air est vif, la sensation d'altitude épanouit le cœur... Pour-

tant ce n'est point la paix québecquoise.

Par-dessus le Saint-Laurent, un immense pont de fer passe comme d'un bond : il atteste la hardiesse et la souveraineté de l'industrie moderne. La chaleur de ce bel après-midi de juin rabat sur les toits les lourdes fumées usinières. De tous côtés, dans l'atmosphère immobile, on les voit stagnantes.

Montréal travaille comme New-York; Montréal est une ville américaine, une ville d'affaires.

Quand on la visite, cette impression ne s'efface pas. On trouve bien des quartiers de plaisance, des villas autour desquelles s'étale le luxe abondant des verdures et des gazons entretenus à l'anglaise; on y découvre aussi de vrais coins de province, comme le square Saint-Louis; mais au port et dans le centre, sous les fils des tramways électriques, le caractère s'accuse, devient dominant. En ces rues larges, qui se coupent à angle droit, le commerce règne, et la finance. Cité de labeur matériel, d'activité pratique!

L'élément français n'a plus d'ailleurs à Montréal l'écrasante majorité de Québec. Sur

quatre cent mille habitants environ, cent mille sont des Canadiens-Anglais. Et ces Canadiens-Anglais, prétendent certains écrivains, l'emportent sans peine dans la lutte économique : leur incontestable suprématie prouve l'infériorité de l'autre race (1).

Mais comparez donc les situations, d'abord ! Les Canadiens-Français, livrés à eux-mêmes, ou pour parler plus exactement, abandonnés, n'ont reçu d'Europe ni aide ni capitaux; les Canadiens-Anglais, au contraire, ont toujours trouvé abondamment pour leurs entreprises l'argent anglais et américain. Si un coureur a cent mètres d'avance, au départ, sur son concurrent, n'est-il pas naturel qu'il tienne longtemps la tête (2) ?

(1) Cette opposition des deux races, familière à M André Siegfried et à tant d'autres, est-elle justifiée ? Les Irlandais et les Écossais réunis sont beaucoup plus nombreux que les Anglais. Sur la population totale du Canada, il n'y a guère qu'un cinquième de vrais Anglo-Saxons. Et, comme nous le verrons plus tard, l'élément celte, dominant chez les prétendus Anglo-Canadiens, constitue leur principale force.

(2) Puis il ne faut pas exagérer cette avance. Dans le bulletin spécial de la Chambre de commerce française de Montréal, publié en mai 1909, M. G. L. écrivait très

Cependant, les quelques grandes affaires canadiennes-françaises qui existent suffisent à démontrer la compétence de ceux qui les dirigent. La Banque nationale et la Banque d'Hochelaga sont-elles inférieures en quoi que ce soit aux banques anglaises? Le Crédit foncier franco-canadien, fondé avec des capitaux français et dont la direction générale est à Paris, mais qui fonctionne avec le concours des Canadiens de notre race, le Crédit foncier franco-canadien n'a-t-il pas une réputation de sagesse et de prospérité vraiment incomparable?

justement : « Ses gros capitaux, ses grandes entreprises, ses opulentes maisons placent l'Anglais dans un cadre par trop éblouissant, à notre avis, pour l'observateur superficiel et pour le simple passant. Banques, chemins de fer, transports maritimes et fluviaux, grandes industries et commerce de gros paraissent lui constituer une manière d'apanage, nous en convenons. Mais après?

« Après, franchissons cette façade mirobolante et contemplons ce qui se passe par derrière... *Ce sont des Français qui tiennent les principaux emplois.* »

Et, après avoir constaté la supériorité du Canadien-Français dans les professions libérales, le rédacteur du *Bulletin de la Chambre de commerce* nous montre qu'il l'emporte aussi en agriculture, qu'il est le colon par excellence, l'invincible conquérant du sol.

Mais, en fait d'affaires, y en a-t-il d'ailleurs de mieux conçues que les grands journaux canadiens-français? Ils sont trois à Montréal : un du matin, *le Canada;* et deux du soir, *la Presse* et *la Patrie.* Quand les camelots crient dans la rue ces deux derniers, on pourrait donc, en fermant les yeux, se croire à Paris. Il est vrai que *Messidor* manque et je crois qu'il manquera toujours.

Voyez *la Presse,* journal de faits-divers, de nouvelles et de publicité, journal populaire aussi comme notre *Petit Parisien :* pas un de ses entre-filets qui ne soit utile, qui n'ait un but précis, qui ne satisfasse un goût, un besoin ou quelque innocente faiblesse des lecteurs! Au point de vue pratique, c'est un chef-d'œuvre quotidien; et son tirage d'environ cent mille n'a rien qui surprenne (1).

Les journaux canadiens observent le repos

(1) Si l'on songe qu'il n'y a guère qu'un million et demi de Canadiens-Français au Canada, ce tirage est énorme. Un journal français, qui l'égalerait *proportionnellement*, tirerait à plus de deux millons et demi!

La Presse a pour directeur M. Dansereau, pour rédacteur en chef un Français : M. Helbronner. M. Thomas Coté vient d'en être nommé gérant général.

du dimanche et n'ont donc que six numéros par semaine (1); mais celui du samedi paraît avec un plus grand nombre de pages (trente-deux pour *la Presse* au lieu de quatorze ou seize), et la couverture en est illustrée en couleur, sans que le prix d'un *cent* ou un sou soit augmenté. De façon que le public dominical, s'il mange rassis son pain intellectuel, l'a du moins plus abondant et relevé de condiments spéciaux!

Enfin, ces grands journaux possèdent un mérite de plus en plus rare même en Amérique : jamais ils n'emploient pour s'attirer une clientèle l'appât de la grivoiserie.



L'infériorité pratique des Canadiens-Français, affirmée pourtant dans des livres fort sérieux d'apparence, ne saurait donc se démontrer. Et il serait d'ailleurs bien inexpli-

(1) Il y a des journaux hebdomadaires improprement appelés journaux du dimanche, qui sont imprimés le samedi, comme le *Nationaliste* ou *la Croix*. Ils mènent parfois des campagnes politiques très vives.

cable que ce fût en s'américanisant que ces Normands, ces Percherons ou ces Manceaux eussent perdu le sens des affaires!

Cependant, n'oublions pas, même au Nouveau Monde, que ce sens des affaires n'est pas le premier des dons. Les Carnegie et les Rockfeller ont fait preuve de qualités intellectuelles et d'une énergie nullement méprisables; mais, cela reconnu, ne les verrions-nous pas néanmoins disparaître, s'anéantir, en face d'un Hugo, d'un Delacroix, d'un Berlioz, d'un Pasteur? S'ils prennent quelque exceptionnelle dignité sociale, ces milliardaires, c'est dans la mesure où ils savent sacrifier leur argent aux réalités supérieures (1). Fondateurs de bibliothèques ou d'universités, ils méritent une estime à laquelle ne pourraient prétendre les ordinaires entasseurs de *bank-notes*. A mesure que le tas de leurs millions dépensés ainsi diminue, ils grandissent. Ils deviennent dignes d'en-

(1) Personne ne l'a plus franchement reconnu que Carnegie lui-même. — Cf. *l'A B C de l'argent* et *l'Empire des affaires* (traduction Maillet). Paris, Flammarion.

trer, comme membres bienfaiteurs, dans la société des hommes qui pensent.

Les Canadiens-Français sont assez français pour que de telles idées ne leur restent point étrangères. Alors donc que certains écrivains graves paraissent reprocher à nos cousins d'outre-mer une prétendue infériorité dans les affaires, les jeunes littérateurs les accusent au contraire de s'en soucier trop, et trop exclusivement.

M. Gonzalve Désaulniers, poète lui-même, déclarait récemment dans une conférence sur le poète Garneau, fils de l'historien : « J'avoue que ç'a été pour moi, depuis longtemps, un douloureux sujet d'étonnement que cette indifférence un peu dédaigneuse des gens de chez nous envers ceux qui se livrent aux travaux de l'esprit... Disons donc le mot : on a peur du livre chez nous. »

Et, après avoir rappelé que la France, comme Athènes, doit sa gloire surtout à ses écrivains et à ses artistes, M. Désaulniers concluait éloquemment : « Cette gloire de la France, ne devrions-nous pas avoir un peu l'orgueil de la partager en Amérique? En

ces temps de matérialisme outrancier, n'est-ce pas à nous, Français, issus de Français, d'entretenir le feu sacré de l'art dans cette seconde moitié du monde! Efforçons-nous donc, au contraire de M. Viviani, d'allumer dans notre ciel des lumières qui ne s'éteindront jamais. »

Et M. Louvigny de Montigny, un des plus doués parmi les « jeunes », disait mélancoliquement à Noël : « Aux étalages de nos libraires, vous avez dû remarquer, ô Françoise (1), combien la littérature étrangère nous apporte d'œuvres jolies au retour de la Noël, et combien surtout cette importation dénote de vitalité et de perfection! En comparaison de tout cela, notre littérature en capilotade ne vous a-t-elle pas fait pleurer? » Et il s'écriait : « D'où vient l'infériorité de notre littérature? — L'encouragement manque. »

Mêmes plaintes, chez les artistes qui peinent plus durement encore, car ils n'ont point le métier d'à côté du journalisme!

(1) Ces lignes étaient écrites dans le *Journal de Françoise*.

Quelque satisfaction leur sera bientôt accordée, puisque l'on crée une direction des Beaux-Arts à Ottawa. Il est question aussi à Québec de donner des encouragements particuliers — et pratiques — aux littérateurs canadiens-français (1).

En attendant, malgré la destinée marâtre, il y a des écrivains et il y a des artistes (2).

L'année dernière, à Montréal, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, qui est la fête nationale des Canadiens-Français, on inaugurait le monument de Crémazie, œuvre du sculpteur Hébert.

Crémazie fut un des tout premiers poètes canadiens-français. Malheureusement, ce poète était aussi libraire; et sans doute les mêmes grâces d'état ne peuvent servir pour les deux professions. La librairie périclita donc; la gêne vint, puis la ruine; et, avec la ruine,

(1) Cf. *la Presse* de Montréal du 10 avril 1907.

Plus d'une fois encore, je citerai des faits postérieurs à mon voyage. Je tiens plus à bien renseigner mes lecteurs qu'à respecter la chronologie.

(2) Voyez, pour la littérature, les *Études* et les *Nouvelles Etudes de Littérature canadienne-française* de M. Ch. AB DER HALDEN. Paris. De Rudeval.

l'affolement. Excusable par cet affolement qui annihilait son libre arbitre, le pauvre Crémazie perdit tout, sans excepter l'honneur. Il dut fuir. Il se réfugia en France, d'où il écrivit à sa famille, et aux rares amis demeurés fidèles, des lettres très simples, mais parfois d'une bien belle et bien noble tristesse. Il subit à Paris la captivité du siège, qu'il relata dans un journal pittoresque, véhément, naïf et très partial. Après plusieurs années d'exil et d'épreuves, il mourut au Havre, seul, sous un faux nom. Longtemps sa tombe resta ignorée (1).

Aujourd'hui, la réhabilitation est venue, et la gloire. Un comité s'est formé pour l'érection d'un monument; un poète, Fréchette, dont la *Légende d'un peuple* fut publiée à Paris avec une préface de Jules Claretie, a

(1) Elle a été retrouvée en 1900 par un Canadien : M. Philippe Mazurette. L'indication donnée par lui (derrière la chapelle, 41e division, lettre Z, nr 25) a été vérifiée l'année dernière par M l'abbé Chartier. (Cf. *la Verité* de Québec, 22 septembre 1906.)

Il serait à souhaiter que les amis du Canada fissent élever un monument, si modeste fût-il, sur cette tombe que plus rien ne désigne.

provoqué les souscriptions par de nombreuses conférences. Le sculpteur canadien-français Hébert a glorifié Crémazie comme il avait glorifié Maisonneuve (1).

Dans les discours prononcés et dans les vers déclamés à l'inauguration, en même temps que l'hommage à Crémazie, c'est, inséparable, l'hommage à la France!

On trouvera au pied de ce monument, dit le poète Fréchette, « la consécration formelle des traditions qui unissent pour toujours la France de l'Europe à la France d'Amérique. » Le shérif Langelier, de Québec, s'écrie : « Ah! comme il l'a profondément aimée, sa patrie, lui qui devait pourtant mourir, — *je ne dirai pas sous un ciel étranger puisqu'il est mort en France*, — mais enfin loin de son pays! »

« Nous l'aimons pour la France et pour le Canada », proclame le poète Charles Gill.

Ce même poète écrivit la préface des *Soirées du château de Ramezay* (2) où les mem-

(1) Le monument de Maisonneuve est le plus beau du Canada Le sculpteur Hébert, qui s'est formé à Paris, a orné le Parlement de Québec et celui d'Ottawa.

(2) Les écrivains qui formaient le groupe de l'*École*

bres de l'« Ecole littéraire » de Montréal publièrent, selon sa modeste expression, ce que chacun d'eux « avait écrit de moins mauvais ».

D'inégale valeur, ces morceaux n'en témoignent pas moins tous d'un effort consciencieux. Les deux nouvelles de Fréchette : *la Tête à Pitre* et *Coq Pomerleau*, la seconde surtout, se distinguent par un franc pittoresque; le parler populaire qu'elles nous révèlent a la saveur des framboises et des « cerises à grappes » de là-bas.

Les poètes abondent, comme en toutes les jeunes littératures.

L'un d'eux, Emile Nelligan, épris de Bau-

littéraire se réunissaient au château de Ramezay, ancienne résidence des gouverneurs convertie en musée des antiquités nationales. « Les canons qui grondèrent les réponses héroïques, disait Charles Gill, la cloche qui sonna l'adieu, sont là ; il semble qu'un mystérieux écho de leurs vibrations d'airain vient chanter à notre oreille, du fond du passé, pour nous apprendre à faire gronder la victoire et sonner les adieux dans les beaux vers... Monsieur de Montcalm ! tout n'était pas fini !... Monsieur de Lévis ! nous avons ramassé les tronçons de votre épée, et nous en avons fait des styles. Certes, en la brisant, vous ne croyiez pas que l'on apprendrait encore à écrire et à penser en français à Ville-Marie, en mil neuf cent ! »

delaire, de Verlaine, voire même de Rollinat, semblait un jeune barbare gauchement précieux; il errait dans la littérature comme au hasard; — mais bienheureux parfois était ce hasard-là! Puis, à dix-neuf ans, son intelligence, dont on pouvait tellement attendre, se rompit ainsi qu'une corde trop tendue. Et de son œuvre incomplète, embryonnaire, ce sonnet prophétique émerge, comme une statuette des ruines :

Ce fut un grand vaisseau taillé dans l'or massif.
Ses mâts touchaient l'azur sur des mers inconnues
La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues,
S'étalait à la proue, au soleil excessif.

Mais il vint une nuit frapper au grand écueil
Dans l'océan trompeur où chantait la Sirène,
Et le naufrage horrible inclina sa carène
Aux profondeurs du gouffre, immuable cercueil.

Ce fut un vaisseau d'or, dont les flancs diaphanes
Recélaient un trésor que les marins profanes,
Dégoût, Haine et Névrose, entre eux ont disputé.

Que reste-t-il de lui, dans la tempête brève?
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté?
Hélas! il a sombré dans l'abîme du rêve.

L' « Ecole littéraire » peut porter le deuil : elle a perdu une espérance.

Cependant, ces *Soirées du château de Ramezay* étaient dédiées « A LA FRANCE, A LA MÈRE PATRIE ». Chaque page en manifestait l'inspiration française.



Il faut comprendre ceci : à tout progrès littéraire, artistique, intellectuel, au Canada, correspond un épanouissement du sentiment français.

Entre les artistes et la France, en effet, les liens se resserrent autant, sinon davantage. Le sculpteur Hébert vient à Paris chaque année. Le peintre Suzor-Coté, qui expose en ce moment (1) au Salon des Artistes français une vaste toile où il a lyriquement représenté le débarquement de Jacques Cartier, a été élève de Bonnat, de Jules Lefebvre, de Tony Robert-Fleury et de Cormon. C'est dans un modeste atelier de l'impasse Ronsin que le jeune sculpteur Laliberté a modelé ces petits sauvages tirant de l'arc, qui lui valurent une

(1) Écrit en 1907.

mention honorable au même Salon et qui orneront bientôt une salle du Parlement d'Ottawa (1).

Mais les artistes canadiens-anglais eux-mêmes n'échappent pas à notre influence. Le paysagiste Morrice (2) habite Paris. Brymner, dont j'ai vu à Montréal un si curieux portrait de chef indien, d'une facture vigoureuse et dure, un peu analogue à celle d'Emile Bernard, ainsi que des paysages simples, bellement lumineux, de l'île d'Orléans et de Sainte-Agathe, Brymner a passé plusieurs années en France, dans les environs de Fontainebleau. Son ami Cullen, dont j'ai visité l'atelier et qui pourrait avoir à Paris les succès de Thaulow, a vécu aussi dans l'intimité de notre nature rurale et forestière.

Singulière vision, en sortant du Montréal utilitaire et affairé! Dans ce grand atelier de Cullen, haut perché et qui semble un gre-

(1) Voyez dans *la Revue hebdomadaire* du 11 mai 1907 les appréciations de M. Péladan sur ces deux artistes.

(2) Canadien-Anglais, dont la famille est d'origine écossaise.

nier, des toiles grimpent aux murs, d'autres s'entassent dans les coins. Le peintre lui-même en apporte, qu'il pose sur un chevalet, tour à tour. Et, en ce chaud jour d'été où le soleil se sent durement sous les toits, l'hiver canadien surgit. Le poids des neiges écrase les collines au bord du Saint-Laurent. Ici, d'un trou dans les glaces que forme un tourbillon, une sorte de vapeur de givre monte : on dirait un geyser froid, un volcan aux éruptions de grésil. Là, sur le névé que tachent une maisonnette et une mare verte, le soleil se couche, le couvrant d'une nappe rose.



Pour les littérateurs canadiens, cependant, il a longtemps existé un obstacle auquel ne se sont heurtés ni les peintres ni les sculpteurs.

Ce qui les paralysait, c'était notre concurrence.

Oh! une concurrence bien involontaire!...

Au Canada, les directeurs de théâtres ou de journaux et les éditeurs prenaient nos

œuvres, sans payer, et en vivaient. On jouait ainsi Sardou, Rostand, Henri Lavedan, Capus, Bisson, Feydeau, Renard; on éditait ou reproduisait René Bazin, Jean Rameau, Pierre Maël, Jules Mary, Pierre l'Ermite, Georges Ohnet. Parfois on changeait le titre ou l'on supprimait le nom de l'auteur. Trois journaux de la province de Québec publièrent à la fois *le Maître de forges* en l'intitulant, l'un : *Pour elle;* l'autre : *Cœur de femme;* le troisième : *Amours rouges.* Un éditeur, estimant sans doute que le simple nom de *Yan* rendait insuffisamment alléchant un roman de Jean Rameau, le rebaptisa : *Vaincu par l'amour.* Notre aimable confrère du *Mois,* M. Joseph Ageorges, eut la surprise de voir paraître dans une revue canadienne un de ses articles signé d'un nom inconnu. Il protesta — et reçut une lettre de sottises. Une aventure analogue advint à M. Bergerat. Certain théâtre de Montréal ayant représenté *Plus que reine*, il écrivit au directeur avec une aigreur assez naturelle. Celui-ci répondit qu'il n'y avait pas de droit d'auteur au Canada et que c'était lui qui poursuivrait

M. Bergerat, si M. Bergerat ne retirait pas les expressions injurieuses dont il s'était servi.

En novembre 1903, M. Louvigny de Montigny publia dans une feuille éphémère (1), sous le pseudonyme de Florandeau, un article où il signalait ces errements scandaleux en demandant qu'ils prissent fin. Ils en avaient assez, les jeunes littérateurs canadiens ! Pourquoi leurs théâtres, leurs maisons d'édition, leurs périodiques auraient-ils payé les produits indigènes, puisque nous leur fournissions, à satiété, de la marchandise gratuite ?

Je signalai l'article à M. Auguste Dorchain, alors questeur de la Société des gens de lettres, qui me fit convoquer par le Comité, ainsi que le directeur du journal. Mais l'un des conseils du Comité, Me Sauvel, un spécialiste du droit international, nous affirma que la Convention de Berne était applicable au Canada, et que, par conséquent, les auteurs français s'y trouvaient parfaitement

(1) *Le Canada*, de Paris.

protégés. Allons donc! Nos « gendelettres », pillés sans cesse, pillés toujours, auraient pu, depuis seize ans, ne plus l'être, pour peu qu'ils l'eussent voulu — et ils ne l'avaient pas voulu, ils ne s'étaient douté de rien, ils n'avaient rien fait! Personne n'y pouvait croire, ni en France, ni surtout au Canada. Ce fut alors une campagne de presse longue et confuse. Enfin l'Association des journalistes canadiens-français, disparue depuis, soumit le cas à un excellent avocat de Montréal : Me Geoffrion. Et Me Geoffrion conclut comme Me Sauvel. Et au ministère de l'agriculture — les œuvres littéraires, au Canada, doivent être déposées au ministère de l'agriculture pour l'enregistrement du droit des auteurs — on était exactement du même avis. Mais il s'agissait de trouver le héros qui intenterait le premier procès. Ce héros fut M. Jules Mary. La justice canadienne le reçut d'ailleurs aussi gracieusement que la Belle au bois dormant accueillit le prince Charmant; elle pouvait dire de même : « Vous vous êtes bien fait attendre! »

M. Jules Mary gagna en première ins-

tance et, au moins de juin 1906, en appel.

La Société des gens de lettres nomma un représentant à Montréal. Un à un, les grands journaux canadiens traitèrent. Ce fut *la Presse* qui donna l'exemple.



Tandis qu'il n'y a point, pour ainsi dire, de colonie française à Québec, on compte environ quatre mille Français à Montréal.

Pendant douze ans, nous y avons eu un consul général, M. Kleckskowski, en qui semblait se personnifier l'entente cordiale des deux peuples. Il avait pris le vrai moyen de réussir au Canada, qui est de l'aimer. Au lieu de s'irriter stérilement des divergences d'opinions, des différences de mœurs, il avait cherché les terrains communs et il les avait trouvés; il entretenait les affinités traditionnelles; il représentait vraiment la France

(1) M. Kleckskowski, en récompense de ses exceptionnels services, a été nommé ministre plénipotentiaire. Son successeur, très zélé et très actif, fut M. Dallemagne que vient de remplacer M de Loynes.

et non telle ou telle politique éphémère.

Que de points d'appui, d'ailleurs, à Montréal !

Grâce à feu l'abbé Colin, supérieur de Saint-Sulpice (1), secondé par un illustre ami parisien, Ferdinand Brunetière, une chaire de littérature française a été fondée à l'Université Laval de cette ville, chaire dont le titulaire est toujours un professeur français (2).

Et ceci, c'est dans le domaine intellectuel, où la sympathie presque unanime des « jeunes » pour la France suffirait à créer un milieu très favorable.

Mais, quant aux intérêts matériels, la situation semble aussi satisfaisante. Notre commerce a, maintenant, dépassé celui de l'Allemagne; nous venons donc en troisième rang, après les Etats-Unis et l'Angleterre (3).

(1) Cette congrégation de Saint-Sulpice, qui a rendu de si grands services au Canada, y est encore une force, et une force française.

(2) Les titulaires de cette chaire ont été jusqu'ici MM. de Labriolle, Laurentie, Léger et Arnould. M. Louis Gillet, gendre de M René Doumic, vient de leur succéder

(3) On le doit certainement en grande partie à

Et une chambre de commerce française existe depuis 1886 (1); elle publie un bulletin; elle renseigne avec empressement les négociants de France, elle guide de ses conseils ceux qui veulent atteindre le public canadien.

Enfin, au point de vue de la charité, et de la charité organisée sous sa forme la plus moderne, la plus pratique, l'Union nationale française paraît comparable aux meilleures œuvres de la mère patrie. Fondée aussi en 1886, elle a pris un développement nouveau sous la présidence de M. Jules Helbronner (2). Elle distribue des secours à domicile : aliments et remèdes; elle rapatrie les Français incapables de gagner leur vie au Canada; elle pourvoit à l'inhumation des indigents; mais, ce qui vaut encore mieux, elle a créé pour les vivants une maison de

M. Poindron, agent commercial du Canada en France. Parfaitement renseigné, très dévoué et très ingénieux, il a rendu presque autant de services aux négociants français qu'aux négociants canadiens

(1) *Board of Trade Building*, Chambre 230 — Le président de la chambre de commerce française est actuellement l'aimable M. Chouillou.

(2) M Jules Helbronner a reçu la croix de la Légion d'honneur sur la demande du consul général.

refuge et un bureau de placement. Bien des immigrants arrivent sans ressources, sans pouvoir même atteindre leur destination définitive : l'Union française les loge et les nourrit jusqu'à ce qu'ils aient trouvé ou qu'elle leur ait fourni les moyens de poursuivre. A ceux qui désirent travailler à Montréal même, elle procure, non sans peine, de l'ouvrage.

Naturellement les membres de l'Union française témoignent peu d'enthousiasme pour l'émigration dans l'Ouest, car ils ne voient guère que ceux qui en reviennent, c'est-à-dire ceux qui y ont échoué. Quant à la province de Québec, M. Helbronner et ses collègues ayant, comme lui, étudié la question, y voudraient des agriculteurs français qui, pourvus de capitaux importants, achèteraient des fermes ou, moins riches, entreprendraient près des villes la culture maraîchère (des primeurs surtout) avec leurs procédés perfectionnés.

Cependant il y a une immigration qui réussit on ne peut mieux en plein Montréal : celle des domestiques.

Pour elles le pays est de cocagne — et de misère pour leurs maîtres. Ceux-ci ne savent plus comment se faire servir, même pour douze, treize piastres (1) par mois ou davantage. Aussi combien les annonces qu'ils insèrent dans les journaux sont-elles alléchantes !

« Servante générale (2), demandée tout de suite. Pas de lavage. *Pas d'enfants.* »

Pas d'enfants ! Cette mention revient si souvent qu'on douterait de la fécondité canadienne si on ne la connaissait par ailleurs.

« On demande une servante pour aider au ménage dans une petite famille; pas de lavage *et un bon chez soi.* »

Et voici la note touchante :

« On demande une servante *qui sera traitée comme l'enfant de la maison.* »

Mais cette formule, quoique gracieuse, reste vague. D'autres, plus positifs, ont trouvé mieux :

« Servante générale demandée pour petite famille (toujours). *Aura trois soirs par se-*

(1) La piastre canadienne vaut cinq francs.

(2) Bonne à tout faire.

maine, plus dimanche après-midi et soir. »

Cela même ne satisfait pas toutes les exigences, qui croissent. Ainsi qu'à New-York, faudra-t-il que des familles de plus en plus nombreuses vivent dans des pensions?

En attendant, nos cuisinières et nos femmes de chambre peuvent trouver là-bas de bonnes places. « Pas d'objection, lisais-je dans une autre annonce, à une Française ou fille de couleur. » Rares sont les maîtres qui feraient « des objections » à une Française — et qui ne la préféreraient pas à une négresse.



Seuls peuvent s'acclimater au Canada les Français qui savent en comprendre et en respecter les usages, les habitudes, les façons de penser et de vivre.

Malheur à qui se choque des différences entre nos deux pays, je le répète, car elles sont nombreuses, et aussi importantes que nombreuses! Sur la question religieuse il y a même une sorte d'opposition. En France, le catholicisme n'est plus officiel; il avait, de

fait, cessé de l'être bien avant la rupture du Concordat; chez les Canadiens-Français, au contraire, il l'est, malgré l'absence de tout concordat.

Le clergé, ai-je déjà dit, a gardé toute son influence sociale. Et il en use. Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, surveille les acquisitions faites par la biliothèque municipale, frappe d'interdit les journaux qui lui semblent dangereux, assume en toute occasion le rôle de gardien des mœurs. Tels les évêques des premiers siècles, il se considère comme *defensor civitatis;* mais, la cité n'ayant pas besoin d'être protégée contre des périls extérieurs, c'est à l'intérieur qu'il la défend.

Il faut donner un exemple, pour bien montrer comment cette autorité s'exerce.

Récemment le théâtre des Nouveautés avait joué *la Rafale* de M. Bernstein. L'archevêque y vit une apologie du suicide. Il pria le directeur de suspendre les représentations; et, celui-ci s'y étant refusé, il ordonna aux fidèles de ne plus fréquenter cet établissement. Les fidèles obéirent et le directeur céda.

« Puisque maintenant vous reconnaissez

votre erreur, répondit Mgr Bruchési à la déclaration de soumission, et que vous me donnez l'assurance solennelle de vos bonnes dispositions pour l'avenir, je consens à lever l'interdit contenu dans ma lettre de dimanche dernier, à la condition que la mise à l'affiche de vos pièces soit approuvée par un comité de censure.

« Ce comité est demandé par beaucoup de citoyens; il sera une garantie et une protection pour l'art et le drame tels que nous les voulons dans notre société chrétienne; et j'espère qu'il sera établi pour tous les théâtres de Montréal. »

Le Théâtre des Nouveautés et le Théâtre National acceptèrent très volontiers : avec ce système, ils n'auraient plus à craindre de ne pas pouvoir jouer une pièce après l'avoir montée.

Cependant Mgr Bruchési ne se chargea pas lui-même de constituer le comité de censure : respectueux de l'autorité civile, il s'adressa au Conseil de Montréal qui nomma aussitôt une commission pour étudier la réalisation du projet.

L'archevêque avait reçu entre temps la lettre suivante :

« Toronto, 19 avril 1907.

« Mon cher archevêque,

« C'est avec plaisir que j'ai appris par les journaux de Montréal que vous avez réussi à établir une censure sur les pièces jouées dans les théâtres de cette ville. Il se fait actuellement un mouvement identique à Toronto, défendant aux enfants au-dessous de seize ans d'aller au théâtre.

« Un échevin m'a demandé de l'aider dans ce mouvement; c'est pourquoi je vous écris vous demandant de me renseigner sur les moyens que vous avez employés pour en arriver à cette fin.

« Permettez-moi de vous féliciter en même temps sur votre propagande de tempérance pour laquelle je vous souhaite tout le succès possible (1).

« Notre comité chargé d'étudier le pro-

(1) Mgr Bruchési mène une très active campagne antialcoolique.

blème des théâtres se réunit la semaine prochaine et je vous serais obligé de me répondre le plus tôt possible.

« *Signé :* S.-D. CHOWN,

« Secrétaire général de la section de tempérance et de réforme de la Congrégation méthodiste. »

On voit donc que, loin de déplaire aux protestants, cet *interventionnisme* leur paraît très légitime et très opportun. Il est, pour ainsi parler, dans les mœurs canadiennes-anglaises autant que dans les mœurs canadiennes-françaises.

La Presse du 3 avril 1907 disait à ce sujet : « *Il n'y a plus aucun rapport entre notre mentalité et la mentalité française*... Nous l'avons déjà dit, personne parmi nous ne se croit un grand caractère, ne s'attribue un tempérament supérieur à celui de son voisin et ne possède des nerfs montés sur un violon. Nous n'en avons pas le temps, occupés que nous sommes au travail de tous les jours. Les thèses sont des rêves : qu'en avons-nous besoin ? Nous allons à ces pièces pour l'amour du beau langage qu'elles contiennent; mais, au fond,

elles nous ennuient, puisqu'elles ne répondent à rien de ce que nous attendons d'une honnête récréation. On a beau dire que c'est de l'art et de la ciselure; c'est toujours, aussi, de la malpropreté... L'imagination de nos auteurs modernes est-elle si tarie qu'ils ne puissent trouver de situation amusante en dehors de l'adultère? Est-ce que cette sale pratique devient le pivot de la société? »

Et *la Presse* approuvait pleinement la création d'un comité de censure.

Je ne saurais parler, comme dirait un juriste, de la question d'espèces, car je ne connais pas la pièce de M. Bernstein. Quant au principe, je ferai seulement une remarque. L'autorité du clergé est exclusivement morale : il ne dispose d'aucune contrainte matérielle. Les citoyens de Montréal étaient libres d'aller au Théâtre des Nouveautés malgré l'interdiction de l'archevêque : ils n'y sont pas allés, parce qu'ils ne l'ont pas voulu. Et la direction du théâtre, en cédant après réflexion, n'a fait que se conformer à la volonté du public — comme font toutes les directions de théâtres du monde.

***

L'autorité de l'Eglise au Canada repose donc sur le consentement général.

Général, mais non unanime.

L'anticléricalisme existe à Montréal. Il y a même dans cette ville une loge maçonnique ! Et quelques journaux canadiens esquissent déjà des attaques sournoises contre le clergé, sinon contre la religion.

Quel sera l'avenir ? Certains prêtres ne l'envisagent pas avec cet optimisme que j'admirais à Québec. J'entends encore et je vois un curé de l'Ouest, fumant sa pipe devant son petit presbytère de planches, qui me disait que dans quinze ou vingt ans le Canada français en serait au même point que la France.

Le polémiste religeux J.-P. Tardivel, dans son étrange roman : *Pour la patrie*, prévoyait une lutte où les siens ne l'emporteraient qu'à une bien faible majorité, et grâce à un miracle (1).

(1) Voici comment Tardivel décrivait la situation mo-

Néanmoins, gardons-nous de prophétiser. Et surtout n'assimilons pas le Canada à la France !

Tout d'abord, les hommes d'affaires ont là-bas une influence beaucoup plus grande : ils forment une classe de gens pratiques, conservatrice par intérêt, qui s'opposera toujours aux conflits violents et perturbateurs. Ce n'est qu'une minorité, recrutée parmi les journalistes, les jeunes écrivains, les avocats, les médecins, qui a commencé, plus ou moins hardiment, la *guerilla* anticléricale : or, l'autorité de ces « intellectuels » paraît assez faible.

D'autre part, le mouvement ouvrier reste jusqu'à présent bien différent du nôtre. Le terrible député Verville siégerait, en France,

rale de Québec en 1945 : « La foi baisse. Tous le voient, tous l'admettent aujourd'hui. Il y a encore beaucoup de bon dans les campagnes, dans les masses profondes des populations rurales ; mais les gens de bien sont paralysés par l'apathie et la corruption des classes dirigeantes. Ne nous étonnons donc pas de retrouver dans notre pays, au milieu du vingtième siècle, toutes les misères que la France et les autres pays de l'Europe connaissaient déjà au siècle dernier. » *(Pour la Patrie, Roman du vingtième siècle.* Montréal, 1895.)

à côté de l'abbé Lemire. J'ai lu le programme d'un candidat du même bord, qui a d'ailleurs échoué : je n'y ai trouvé aucune trace de collectivisme, mais seulement du « réformisme ».

Les chefs ne songent point à se déclarer antireligieux; même s'ils l'étaient au fond, ils s'en tairaient, par crainte de s'aliéner les masses foncièrement catholiques (1). Si le clergé, comme on doit l'espérer, ne condamne pas les revendications légitimes, si surtout il sort de ses rangs quelque Manning ou quelque Ketteler, l'unité morale et la stabilité sociale, malgré certaines batailles presque inévitables (2), seront assurées au Canada pour longtemps encore.

(1) Je sais bien qu'on a processionné, un 1er mai, avec un drapeau rouge, dans les rues de Montréal, et qu'on a insulté en passant l'université catholique. Mais ces manifestants peu nombreux étaient pour la plupart des étrangers : Italiens, Russes, Allemands, Syriens, Israélites. — A ce propos, on peut remarquer que Montréal est très cosmopolite. J'y ai vu des affiches bilingues, en anglais et en hébreu, annonçant une conférence d'un agitateur israélite venu de Russie.

(2) Sur les questions d'enseignement, par exemple.

***

Mais Montréal n'a pas qu'une âme : il a un corps, et un vaste corps.

A ce point de vue extérieur et matériel, qu'est-ce qui le caractérise, qu'est-ce qui le distingue d'une cité française ?

Je me le demande, avant de partir, dans ma chambre dont la fenêtre s'ouvre sur un jardin et que verdit l'ombre des érables aux feuilles encore neuves.

Cette saine abondance des arbres en pleine ville constitue, je l'ai déjà dit, une première particularité; mais on pourrait la trouver dans nos provinces. Je crois plus distinctif l'usage constant, en la plupart des quartiers, du bois, concurremment ou non avec la brique, pour la construction des maisons. Cela leur donne je ne sais quoi de léger, de gai : un air de villégiature. Peu élevées, plusieurs, dans ma rue, ont des galeries, presque toutes un escalier extérieur. Elles semblent faites pour l'été, ces habitations d'un pays aux si rudes hivers !

Sur bien des points, le confort dépasse celui de Paris : partout, même en de très modestes demeures, on a des salles de bains et aussi des meubles spéciaux où, pendant la saison chaude qui commence, les aliments se gardent frais.

Tous les matins, on distribue la glace, comme le lait ou le pain. Le livreur passe, jette un ou plusieurs blocs sur chaque seuil; et les servantes viennent les cueillir avec de grandes pinces en fil de fer.

On flâne peu à travers les rues (et ceci n'est ni provincial, ni parisien). Les tramways — les *petits chars* — sont, à certaines heures, pris d'assaut. Très commodes et desservant tous les quartiers, ils rendent presque inutiles les voitures dont les cochers rapaces m'ont paru aussi redoutables que divertissants.

Mais, un charme spécial de Montréal, c'est la facilité qu'on y trouve à gagner la vraie campagne. Nos banlieues lépreuses, nos paysages de misère, qu'a si âprement exprimés Raffaëlli, on a le bonheur de les ignorer encore, là-bas.

Je m'en suis rendu compte le jour où

M. Dansereau, directeur de *la Presse*, m'a invité au Hunt Club, derrière le Mont-Royal. Après le repas à la fois cordial et luxueux, nous sommes allés sur le balcon. La plaine aux pommiers verdoyait, indéfiniment. Rien ne rappelait la ville. Pas une fumée industrielle ! Pas un bruit ! Aucun obstacle à la vue, à la large brise, à l'épanouissement de l'âme ! La paix du ciel rayonnait sur cette terre que la culture avait fécondée sans l'enlaidir. Là où les Iroquois s'embusquèrent, où le sang coula, régnait la bonne civilisation agricole : la nature amie de l'homme l'invitait tour à tour au travail heureux et au repos sans soucis.

Ici comme ailleurs, Maisonneuve n'aurait pas d'abord reconnu son île ; — mais, ensuite, avec quels cris d'action de grâces vers Dieu il l'aurait admirée !

OTTAWA

Les quatre races — Sir Wilfrid Laurier.
L'été d'Ontario.

« Guillaume fit publier son ban de guerre dans les contrées voisines; il offrit une forte solde et le pillage de l'Angleterre à tout homme robuste qui voudrait le servir de la lance, de l'épée ou de l'arbalète. Il en vint une multitude, par toutes les routes, de loin et de près, du Nord et du Midi. Il en vint du Maine et de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne, de la France et de la Flandre, de l'Aquitaine et de la Bourgogne, des Alpes et des bords du Rhin. Tous les aventuriers de profession, tous les enfants perdus de l'Europe occidentale accoururent à grandes journées; les uns étaient chevaliers et chefs de guerre, les autres simples piétons ou sergents d'armes, comme on s'exprimait alors;

les uns offraient de servir pour une solde en argent; les autres ne demandaient que le passage et tout le butin qu'ils pourraient faire (1). » Ainsi Augustin Thierry décrit la formation de l'armée d'invasion que commanda le duc Guillaume en 1066. Parmi ces recrues, auxiliaires des Normands, le plus grand nombre venait des provinces nommées les premières par l'historien : le Maine, l Anjou, le Poitou et la Bretagne. On est frappé de la similitude d'origine que l'on constate entre les conquérants de l'Angleterre et les pacifiques colonisateurs du Canada. Mais, tandis que ceux-ci eurent pour les indigènes une bonté toute chrétienne et ne combattirent jamais qu'afin de se défendre, ceux-là écrasèrent les vaincus avec une cruauté systématique, inlassable, bestialement féroce. Ils gouvernèrent comme des fauves, à coups de griffes et de dents. Pires même que les tigres, qui assouvissent simplement leur faim, ils semblèrent souvent torturer par plaisir. Pen-

(1) *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, par Augustin THIERRY.

dant des années, ces soixante mille envahisseurs, tenant sous eux deux millions d'hommes, en abusèrent et s'en jouèrent, les pressurèrent, les broyèrent sous leur mépris, sous leur haine, sous leurs vices, dans une sorte d'orgie de la tyrannie. Tous les soulèvements étaient vains; toutes les révoltes, brisées, rejetaient au plus profond de leur géhenne ceux qui les tentaient. Les Normands, plus intelligents, plus habiles, mieux armés surtout, paraissaient invincibles. Ils étaient, eux, des professionnels de la guerre. Et les pauvres terriens saxons retombaient toujours à leur servage de bétail martyrisé.

Cependant ils avaient parfois des revanches : quand les conquérants se battaient entre eux, les conquis prenaient parti ou, plutôt, on le leur faisait prendre; et, dans ces guerres civiles, ils pouvaient verser un peu du sang de leurs ennemis. Tout en combattant, ils se disaient qu'après la victoire, ils obtiendraient peut-être pour eux-mêmes, en guise de récompense, quelque adoucissement à leur sort. Espoirs sans cesse leurrés! Mais le jour vint d'une lutte plus importante :

celle qui devait aboutir à l'obtention de la Grande Charte. Elle commença d'une façon fort mesquine, par une sorte de querelle de gourmands autour d'un gâteau. A des favoris venus du continent, Angevins et Poitevins surtout, le roi Jean distribuait les charges et les terres. Les Normands s'inquiétaient. Conquérants, allaient-ils se laisser conquérir à leur tour? Ils s'insurgèrent contre la fantaisie royale. Partis en guerre pour la vulgaire défense d'une proie, ils élargirent leur action, s'élevèrent des intérêts aux principes, aboutirent, sans bien le savoir peut-être, à la création d'un ordre nouveau.

Les Saxons avaient suivi avec leur entrain habituel et sans doute avec des illusions grandissantes. Ils y gagnèrent peu de chose. Simon de Montfort, défenseur de la Grande Charte (1), fit convoquer les bourgeois à son parlement de 1265... Innovation mort-née! Les Saxons continuèrent à n'être rien. Plus d'un siècle après, en 1381, leur misère les

(1) Le fils du féroce vainqueur des Albigeois faillit être le libérateur des Saxons.

poussa encore à l'insurrection; mais la tentative de Wat Tyler fut aussi pitoyablement malheureuse, aussi barbarement réprimée que les précédentes.

Malgré tout, la pacification devait s'opérer, par une très lente, mais très complète fusion. Au seizième siècle, c'était fait. Dans la nation ainsi constituée, où les institutions portaient la marque de leur double origine (1), les conséquences de la Grande Charte se développèrent. Elle apparut vraiment comme une des plus fortes racines de la grandeur anglaise; et Boutmy a pu en dire : « Son importance tient moins à la valeur des clauses qu'elle renferme qu'à ce fait qu'elle a fourni un centre d'action au sentiment national, jusque-là épars et languissant, qu'elle a jeté un nom et une date à l'imagination populaire et qu'elle est devenue le symbole de cette lutte victorieuse dans laquelle une noblesse féodale, puissamment

(1) «... Le droit anglais est en réalité, comme la langue anglaise, le résultat d'une fusion entre le droit saxon et le droit normand. » (GLASSON, *Histoire du droit et des institutions de l'Angleterre.*)

groupée en un corps aristocratique, a fait voir, en plein moyen âge, une société politique consciente, défendant les libertés de tous par l'organisation de ses chefs naturels. Les dispositions de la Grande Charte sont aujourd'hui surannées; mais son esprit est toujours vivant. C'est lui qui pénètre encore et anime l'Angleterre contemporaine (1). »

Mais la conquête normande eut d'autres effets, et d'aussi grande importance. Dans la lourde pâte anglo-saxonne, elle introduisit un ferment neuf. Tenaces, travailleurs et vigoureux, mais plutôt sédentaires et médiocrement entreprenants, les sujets de Harold auraient formé sans doute une nation forte : rien ne semblait pourtant leur promettre une large expansion. Ils n'avaient pas le goût des lointaines aventures; ils n'étaient pas du tout marins de tempérament (2). Cependant

(1) Cité par Glasson.

(2) « . . On s'imagine volontiers, mais tout à fait à tort, que les Saxons, parce qu'ils ont émigré dans une île, parce qu'ils ont été le prototype des Anglais maîtres de la mer, devaient être des navigateurs.

« Le Saxon est essentiellement un paysan, non pas un

les Normands vinrent; les Normands, ces coureurs d'océan, ces paladins pratiques qui avaient déjà envahi l'Amérique par le nord, occupé l'Islande, soumis la Russie, qui étaient descendus au Sud jusqu'à la Sicile, qui devaient plus tard coloniser les Canaries, le Canada, le Brésil, la Guadeloupe, et pousser jusqu'aux îles de la Sonde. Quelques siècles après on vit l'ancien caractère de la nation anglaise foncièrement modifié. Elle brigua l'empire des mers. Elle se tailla des domaines dans le monde entier. Ce n'était plus l'épais Anglo-Saxon attaché à sa glèbe; ce n'était plus le Normand turbulent qui faisait de si brillantes conquêtes, mais savait rarement les garder. C'était un peuple hybride : hardi comme le Normand, persévérant et organisateur comme l'Anglo-Saxon. Et avec lui marchaient l'Ecossais, marin et cultivateur, l'ardent Irlandais (1). Par toutes ces

marin. » (Henri DE TOURVILLE, *Histoire de la formation particulariste*, p. 285.)

(1) Terre-Neuve fut colonisée par les Écossais et les Irlandais; les premiers établissements anglais au Canada furent dus à des Écossais.

forces combinées triomphait le Royaume-Uni, si bien nommé — faisceau de races, mélange cohérent, groupe merveilleusement puissant, grâce à la convergence des qualités diverses que possèdent ceux qui le composent.

L'Angleterre moderne serait bien aveugle si elle ne reconnaissait point ce que lui ont particulièrement apporté les Normands. A un Anglais, comme il s'en trouve parfois, qui semblerait se croire d'essence supérieure, un Canadien-Français, descendant des Normands, pourrait dire avec raison : « Ne le prenez pas de si haut. Nous vous avons donné la Grande Charte et nous vous avons appris la mer (1). Sans nous, vous ne seriez peut-être pas ici. »

(1) L'Hon A. Turgeon, ministre des terres de la province de Québec, rappelait, dans un discours prononcé à Honfleur en 1898, ces paroles d'un autre ministre, canadien-anglais, l'Hon. M. Duffy : « Nous ne pouvons oublier que l'Angleterre est issue d'un double sang : c'est l'alliance du Saxon et du Normand qui a formé la puissante nation anglaise. Nous vous devons plus que l'existence physique : ce sont vos pères qui ont acquis sur la féodalité toute-puissante les premiers germes de la liberté politique. » Cf. Georges BELLERIVE, *Conférences et discours de nos hommes publics en France*, Léger-Brousseau, Québec, 1902.

Et, s'il réfléchissait, le grand propriétaire, industriel ou financier anglo-saxon du Canada, de l'Australie ou du Cap conclurait qu'il doit très probablement sa prospérité aux bourreaux de ses ancêtres.



Néanmoins, cet Anglo-Saxon des colonies anglaises, il ne faut pas se le figurer, au Canada surtout, comme exerçant une domination sans partage. M. André Siegfried a intitulé son remarquable livre : *le Canada — les Deux races*. Titre périlleusement inexact! En réalité, le Canada se partage entre quatre grandes races. Si les Ecossais et les Irlandais se considèrent — ainsi que les Canadiens-Français eux-mêmes — comme de loyaux sujets du roi Edouard, s'ils forment politiquement une sorte de bloc avec les Anglais (1), ils savent et disent pourtant qu'ils

(1) Cependant les Irlandais, en grande majorité catholiques, reprendraient leur indépendance s'il y avait conflit religieux. Mais, pour tout le reste, la communauté de langue a été plus forte que la communauté de foi :

ne sont pas du même sang que ceux-ci; ils se soutiennent entre eux; ils gardent leurs fêtes spéciales : Saint-André ou Saint-Patrice. Ils n'ont ni le tempérament, ni par conséquent les qualités et les défauts des Anglais. Ils sont nettement distincts.

Or, quand on consulte les statistiques officielles du quatrième recensement du Canada (1901), on trouve les chiffres suivants :

Français : 1,649,371; Anglais : 1,260,990; Irlandais : 988,721; Ecossais : 800,154. Les Allemands (310,501) arrivent ensuite. Le reste des 5,300,000 habitants du Canada (1)

ils sont du côté des Anglais. Au nord des États-Unis, le clergé américain, qui est Irlandais, travaille avec un zèle despotique à l'anglicisation des Canadiens-Français, qui résistent énergiquement et réclament des curés de leur race dans les paroisses où ils sont en majorité. C'est un conflit d'une violence singulière Je me rappelle encore les âpres discours prononcés par les orateurs canadiens-français des États-Unis à un de leurs congrès (celui de Springfield).

Les Irlandais y étaient traités de « fils d'esclaves », qui avaient tellement perdu le sens de la liberté, qu'ils étaient devenus incapables de respecter celle d'autrui! Il faut reconnaître que certains évêques américains, qui passent en France pour de grands libéraux, se conduisent là-bas comme des fonctionnaires prussiens.

(1) Étant donnés l'importance de l'immigration et le

se répartit entre des groupes singulièrement divers, dont les plus forts sont les Indiens (93,460), les métis (34,481), les Hollandais (33,845) les Scandinaves (31,042) et les Russes (28,612) (1).

On voit donc que les Anglais sont en minorité parmi les Canadiens de langue anglaise : 1,260,000 seulement contre 1,788,000.

Mais ce qui frappe d'abord au Canada, c'est l'importance qu'y ont prise les Ecossais, bien qu'ils ne représentent pas même un sixième de la population totale.

Depuis la proclamation de la Constitution de 1867, sur six premiers ministres qui ont gouverné le Dominion, deux seulement ont été des Anglais : Abbott, qui n'a pas gardé deux ans le pouvoir, et Tupper, qui s'est borné à faire les élections de 1896 où il a été battu. Laurier est Français. Macdonald, Thomson et Mackensie Bowell étaient des

taux de la natalité, on pourrait dire aujourd'huit six millions

(1) Viennent enfin : 22,050 Chinois et Japonais, 18,178 Austro-Hongrois, 17,437 nègres, 16,131 Juifs, 10,834 Italiens, 3,865 Suisses et 2,994 Belges.

Ecossais. Au dehors, le Canada est représenté pratiquement, puisqu'il ne peut l'être diplomatiquement : à Paris, par le commissaire général du Canada en France, M. Hector Fabre, un très aimable et très fin Canadien-Français (1); à Londres, par le haut commissaire du Canada, lord Strathcona, un Ecossais.

Deux des principales compagnies de navigation sur quatre *(Allan* et *Donaldson)* sont écossaises; et c'est la première qui a organisé récemment le service direct entre le Canada et la France. Dans la finance, on peut dire que la suprématie appartient aux Ecossais. Dans l'industrie, dans le commerce, dans l'agriculture, leur supériorité s'affirme également. Ils sont, avec les Canadiens-Français et les Scandinaves, les meilleurs colons du Grand-Ouest.

Leur influence s'exerce aussi dans les sphères intellectuelles. La superbe université Mac-Gill, de Montréal, due à la générosité

(1) Il dirige le journal *Paris-Canada*, où il publie d'intéressants articles de politique générale.

d'un Ecossais, compte de nombreux Ecossais parmi ses professeurs et ses élèves. Terminant une étude sur la littérature anglo-canadienne, M. Henry-D. Davray écrivait : « On aura pu remarquer aussi que la plupart des écrivains que nous venons si sommairement d'énumérer sont plus ou moins directement d'origine écossaise ou irlandaise, et, bien que ces auteurs soient depuis longtemps britannisés, *il est certain que l'élément celtique domine dans le mouvement intellectuel canadien, et peut lui imposer un caractère particulier* (1). » Même caractère celtique dans les arts : Cullen et Morrice, les deux meilleurs paysagistes canadiens-anglais, sont l'un d'origine irlandaise, et l'autre d'origine écossaise.



En résumé, il n'y a pas une race anglaise au Canada, mais trois races de langue an-

(1) Henry D Davray, *la Littérature anglo-canadienne* (Paris, Sansot, 1907.)

glaise; et la plus forte en réalité est précisément la moins forte par le nombre : la race écossaise.

Ces questions de races, on est forcé de les envisager à Ottawa, capitale du Dominion, et dans cet Ontario où les descendants des loyalistes du dix-huitième siècle perpétuent ombrageusement la tradition britannique (1). N'auraient-ils pas voulu, à plusieurs reprises, écraser les Canadiens-Français (2)?

Mais ceux-ci ne fléchirent jamais : après un siècle de luttes, il fallut leur accorder la plus satisfaisante autonomie dans leur province de Québec. En cette province même,

(1) Après la proclamation de l'Indépendance américaine, les Anglais restés fidèles à leur patrie d'origine se réfugièrent au Canada. On évalua leur nombre à 25,000 environ.

(2) En 1837, exaspérés par la tyrannie anglaise, les Canadiens-Français se révoltèrent. Encouragée par les fanatiques de l'Ontario, la répression fut atroce. « Pour avoir la tranquillité, disait le *Herald*, il faut que nous fassions la solitude. Balayons les Canadiens de la surface de la terre! » (Cité par GAILLY DE TAURINES, *la Nation canadienne*, Paris, Plon, 1894)

Aujourd'hui, juste revanche, le gouvernement provincial de Québec offre aux enfants, comme récompense scolaire, les *Patriotes de 1837-1838*, du sénateur DAVID.

vers l'Est surtout, il y avait une petite minorité de langue anglaise. Elle n'a cessé de décroître. Dans son *Histoire de la formation particulariste* (1), Henri de Tourville raconte et explique la victoire progressive des Saxons agriculteurs sur les Angles. Au Canada, les cultivateurs canadiens-français vainquirent de la même façon les descendants des Saxons et les Ecossais, leurs alliés. « Cette conquête pacifique, dit fort bien M. André Siegfried, s'opère silencieusement et régulièrement. Lorsqu'ils atteignent l'âge d'homme, les jeunes gens des campagnes québecquoises ne peuvent tous, faute de place, demeurer au village où ils sont nés. Beaucoup d'entre eux vont donc planter leur tente un peu plus loin. Secondés par leur père, souvent soutenus moralement et matériellement par leur curé, ils achètent ou louent une ferme, se marient et à leur tour fondent un foyer. Petit à petit, presque sans qu'on s'en aperçoive, les familles françaises s'établissent dans des comtés qui, il y a cin-

(1) Paris, Firmin-Didot.

quante ans, n'en contenaient pas une seule. Un beau matin, on constate qu'elles sont la majorité et le tour est joué! Devant cette invasion, les Anglais débordés, ou bien s'en vont ailleurs, ou bien se laissent englober et parfois même, chose incroyable, assimiler. On voit ainsi, dans la province de Québec, des Anglais, des Irlandais, des Ecossais surtout, devenir, en deux générations, d'excellents Canadiens. Ils s'appellent *Fraser*, *Barrie*, *Macleod*, mais ils parlent notre langue avec un solide accent normand, d'où le souvenir même de la prononciation britannique a disparu (1)! »

Et les Canadiens-Français ne s'en tiennent pas à la province de Québec. Sans parler de leurs postes avancés du Grand-Ouest, ils envahissent les cantons limitrophes de l'Ontario; ils ont la majorité dans Prescott; ils vont l'avoir dans Russell. Et ils gagnent également vers le nord. Henri de Tourville, après avoir dit que la race saxonne, en Angleterre, au sixième siècle, avait annihilé ou

(1) *Le Canada*, p. 299.

transformé peu à peu toutes les autres — ce qui est sans doute vrai — et qu'au dix-huitième siècle elle avait, dans l'Amérique du Nord, « tout absorbé, tout assimilé, tout ramené vers son type, » — ce qui est faux — se demande « comment elle l'avait pu faire ». — « En colonisant le sol mieux que les autres (1) », répond-il d'abord. C'est justement le cas des Canadiens-Français, les maîtres-défricheurs et les maîtres-colons d'Amérique : aussi, jusque dans la province d'Ontario, chez leurs pseudo-vainqueurs, conquièrent-ils tranquillement le district de colonisation de Nipissing. Au recensement de 1901, contre 4,419 Anglais seulement, 7,173 Irlandais et 4,104 Ecossais, on comptait déjà 15,384 Français.

Dans la ville même d'Ottawa, les Canadiens-Français étaient, en 1901, 19,027 contre 17,484 Irlandais, 11,623 Anglais, 6,841 Ecossais; et, grâce à l'appoint des Irlandais, la majorité, dans la capitale du Dominion, appartenait aux catholiques !

(1) *Histoire de la formation particulariste*, p. 274-275.

On y entend maintenant parler notre langue presque autant qu'à Montréal. J'ai pu y faire sur l'œuvre de René Bazin (1) une conférence en français devant un public aussi nombreux, aussi sympathique que celui que j'aurais trouvé à Québec même. Le poète Chapman, qui avait bien voulu me présenter à mes auditeurs, montra avec autant de justesse que d'éloquence l'importance qu'avaient prise au Canada les Canadiens-Français, ces prétendus vaincus, si bien que c'est l'un d'eux, Laurier, qui le gouverne aujourd'hui.



L'avenue Laurier est ombragée d'érables; les villas de style anglais y semblent posées sur des tapis ras de gazon très vert; et, dans une de ces villas, assez grande, mais aussi sobrement élégante que les autres, demeure sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Dominion.

(1) Il est curieux de voir combien est proche des Canadiens, par l'inspiration et par le style même, le romancier angevin, d'esprit catholique et traditionnel, qui écrivit les *Noëllet, En province* et *la Terre qui meurt*.

C'est par un de ces dimanches recueillis d'Ottawa que je suis reçu chez lui.

L'accueil si simple de lady Laurier accentue encore l'impression qu'on éprouve d'être dans la plus calme, la plus cordiale aussi de nos provinces, en quelque demeure où le secret de la vieille hospitalité s'est conservé. Lady Laurier, de bonté si connue et si active, lady Laurier, la patronne des artistes, qui me parle aussitôt du peintre Suzor-Coté et du sculpteur Laliberté, ses protégés, a dans son regard resté si jeune une sérénité épanouie qu'on peut supposer être celle de la victoire. N'est-ce pas elle qui, par ses soins, est parvenue à conserver toujours Laurier à son pays malgré une santé si délicate qu'on le crut perdu avant même qu'il débutât dans la politique? Le Canada doit peut-être sa prospérité actuelle à la tendre vigilance d'une femme.

Mais sir Wilfrid, tout souriant, entre dans le salon. Ce qui surprend d'abord chez ce représentant d'un peuple jeune — et d'un peuple américain — c'est la distinction, je dirais presque la majesté. La stature, les

traits hardiment irréguliers, le front haut et large, le regard des grands yeux méditatifs, la voix grave, le sourire bienveillant, tout est noble en lui. Mais cette noblesse n'a rien de dédaigneux ni d'affecté (1); elle n'exclut pas la volonté de plaire : Laurier tient même, visiblement, à ce que le plus modeste des visiteurs soit content du Canada et de son premier ministre.

Ah! comme il aime ce Canada! Avec quelle complaisance il en décrit le grandiose avenir! Du nouveau chemin de fer transcontinental, qui va traverser le Dominion au nord du Canadien Pacifique, il dit avec une modestie superbe :

— Ce n'est qu'un commencement. »

Et il s'explique :

(1) Et elle s'allie avec une simplicité, une bonhomie toutes démocratiques. Pendant le repas, la conversation se fit variée, familière On prodigua les anecdotes plaisantes, les traits de mœurs. Gaieté canadienne, malicieuse comme la gaieté normande Mais quelle sensibilité aussi, et plus neuve que la nôtre! Sir Wilfrid nous conta qu'à leur dernier voyage en France, lady Laurier avait beaucoup pleuré à une représentation des *Deux gosses*; lady Laurier riposta qu'il avait tout autant pleuré lui-même, et il l'avoua en riant.

— Il nous faudra au moins six autres lignes. Nous mettrons en communication avec Vancouver les territoires de la baie d'Hudson. Nous exploiterons même ces régions-là. Autrefois on croyait que l'or ne se trouvait qu'aux pays du soleil. Maintenant, comme au Yukon, nous le découvrons sous la glace. Et voici qu'on le signale des Rocheuses à la baie d'Hudson, ainsi que d'autres minerais précieux. »

Et il me décrit les immenses terres qui vont être cultivées dans les provinces que traversera le nouveau Transcontinental, les immenses terres qui fourniront le blé, non seulement à l'Europe, mais encore à l'Asie, car le blé vaincra le riz.

— Nous avons fait une exposition à Tokio, l'année dernière. La principale attraction était une boulangerie qui distribuait du pain gratuitement. Les Japonais se méfiaient d'abord, puis ils prenaient, ils mangeaient et ils en redemandaient. Nous avons maintenant un agent commercial au Japon et le pays nous est ouvert. »

La Chine, après le Japon, se civilise à l'eu-

ropéenne : elle mangera du pain. Oui, mais, pour commencer, elle se prépare à la guerre... (1).

— Eh bien, déclare sereinement sir Wilfrid, nous nous partagerons la besogne : vous lui vendrez des canons et nous lui vendrons notre blé. »

Mais contre qui ces canons serviront-ils? Peut-on s'en désintéresser en Amérique? N'y a-t-il pas déjà eu un conflit entre la Chine et les Etats-Unis?

Sir Wilfrid ne s'en inquiète guère. Il me répond :

— Cela regarde notre voisin, le président Roosevelt. »

Et il ajoute :

— D'ailleurs, en se civilisant, la Chine viendra à la démocratie. »

Il prononce ce mot gravement, religieusement.

Nous ne sommes pas aux Etats-Unis, sans doute; mais, malgré les apparences, nous

(1) Cf. *la Chine novatrice et guerrière*, par le capitaine D'OLLONES, Paris, 1906.

sommes moins encore en Angleterre; — et nous ne sommes pas du tout en France! Sir Wilfrid a de la démocratie une conception plus américaine qu'européenne : il ne la considère pas comme une conquête, toujours menacée, comme une citadelle, toujours à défendre, où un parti se retranche; il y voit la charte essentielle des nations civilisées, le milieu naturel et nécessaire où toutes les institutions doivent se développer, où toutes les religions, toutes les associations, toutes les familles peuvent vivre à leur guise. En France, hélas! chaque fois qu'on prononce ce mot de démocratie, il semble qu'on le lance contre quelqu'un. Dans la bouche de sir Wilfrid, au contraire, il devient synonyme de paix, entre les hommes et entre les nations. C'est pour le service bien entendu de la très pratique démocratie canadienne que les libéraux et les conservateurs savent désarmer parfois. Elle les domine. On ne la discute jamais. On y est, comme dans l'atmosphère, et l'on ne peut pas plus songer à s'en passer qu'on ne pourrait se dire qu'on va cesser de respirer.

Sir Wilfrid voit donc, dans l'avenir, la démocratie conquérir et pacifier l'univers. Il est optimiste. Il l'est toujours. Et je croirais même volontiers que c'est un principe de sa politique.

Optimiste, conciliant, temporisateur : on définirait l'homme public par ces trois épithètes. Devant une difficulté, il ne se raidit point; jamais non plus il ne la juge insoluble; il s'applique à la résoudre par le bon sens, par le raisonnement tranquille; si elle subsiste, il attend avec confiance. Il a une ténacité sereine et douce, mais forte autant que douce.

De ces qualités, portées à un degré supérieur, magnifiées en quelque sorte, est fait son prestige personnel, si grand.

Représentant des Anglais comme des Français, des protestants comme des catholiques, il veut être avant tout Canadien : sa politique n'est donc ni anglaise, ni française; elle est canadienne. Il désirerait que toutes les races du Canada s'unissent dans le travail pour la prospérité du pays. Oui, l'union des races, comme en Suisse : voilà son rêve!

Il le réalise — ou semble le réaliser. Ou plutôt il le réalise parce qu'il est sir Wilfrid Laurier; parce que, Français, il chérit sincèrement le parlementarisme anglais, les institutions anglaises; parce que les siens l'aiment et le soutiennent, parce que les autres l'entourent de respect toujours et souvent de sympathie. Mais, après lui?... « La période d'accalmie que nous traversons, dit son biographe et ami, le sénateur David, ne doit pas nous empêcher de voir les dangers, les éléments de conflit que renferme la Confédération (1). »

Souhaitons au Canada, pour de longues années encore, la trêve de Laurier!

Beaucoup plus que Godoï, il mériterait d'être appelé le prince de la Paix.



C'est en 1841, au village de Saint-Lin, dans les environs de Montréal, que naquit Wilfrid Laurier, fils de l'arpenteur Carolus

(1) *Laurier et son temps*, par L.-O. DAVID, Montréal, 1905.

Laurier. Il était parent par sa mère, Marcelle Martineau, du poète Fréchette. Il fit ses études au collège français de l'Assomption, puis son droit à l'université anglaise MacGill, préludant ainsi, dans les années mêmes de sa formation, à son rôle de conciliateur...

Avocat, il s'établit bientôt à Arthabaska, où il devint en même temps directeur d'une petite feuille locale : *le Défricheur*. Mais, à cette époque-là, les libéraux ne s'étaient pas fait encore accepter par le clergé : Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières, condamna *le Défricheur*, qui perdit ses abonnés et succomba (1). Découragé et malade, Laurier semblait voué au même sort que *le Défricheur*... Mais il était déjà ce persévérant qui eut toujours plus de patience que l'adversité. Il se reposa, il guérit et il refit son existence.

(1) Laurier est et surtout a été combattu très violemment. Les premières notions que j'aie eues du Canada me furent données en 1893, sur le paquebot qui nous emmenait en Terre Sainte, par un orateur populaire, enragé conservateur, qui s'appelait Thibault. Pour lui, Laurier, alors *leader* de l'opposition libérale, était le dernier des traîtres, et il le confondait avec les Anglais dans une même haine.

« Pendant sa cléricature à Montréal, nous dit le sénateur David, il avait fait la connaissance d'une belle et bonne jeune fille, qui, pour l'attendre, avait refusé un mariage avantageux. Ayant appris, un jour, combien elle lui était restée fidèle et dévouée, il se rendit à Montréal, l'épousa le lendemain, repartit immédiatement pour Arthabaska, et vint quelques semaines après chercher son épouse (1). »

Il réussit comme avocat; et il eut alors, dans cette petite ville à laquelle il reste fidèle, où il passe encore toutes ses vacances, une courte période de bonheur modeste et de repos moral.

Mais, dès 1871, les électeurs de Drummond-Arthabaska l'envoyèrent à la Chambre provinciale de Québec. Il n'attendit pas le succès : son premier discours fut son premier triomphe. Il y exhortait virilement les hommes de sa race : « Je suis jaloux, s'écriait-il, en tant que Canadien-Français, de nous voir éternellement devancés par nos

(1) *Laurier et son temps.*

compatriotes d'origine britannique. Nous sommes obligés d'avouer que, jusqu'ici, nous avons été laissés en arrière (1). Nous pouvons l'avouer, et l'avouer sans honte, parce que le fait s'explique par des raisons politiques qui n'accusent chez nous aucune infériorité... Mais les temps sont changés et le moment est venu d'entrer en lice avec eux. »

Dès 1873, il entra au Parlement fédéral; et il y débuta en Canadien-Français, par la défense de l'élection du métis Riel. En 1877, il définit à Québec, dans un célèbre discours-programme, le parti libéral canadien, analogue au parti libéral anglais, et qu'il eut grand soin de distinguer de notre radicalisme.

Il devint bientôt ministre de l'accise dans le ministère Mackensie. Il devait, d'après la constitution, se faire réélire : il echoua dans Drummond-Arthabaska; et il fallut que M. Thibaudeau, député de la division Est de Québec, démissionnât en sa faveur. Les

(1) Dans l'industrie et dans le commerce. Nous avons expliqué pourquoi dans le précédent chapitre.

élections de 1878, où les libéraux furent vaincus, ne purent lui enlever ce siège qu'il garda désormais.

Dans l'opposition, il défendit encore éloquemment les métis du Nord-Ouest, qui, las d'exposer en vain leurs légitimes griefs, se révoltaient de nouveau. Le Parlement ne l'écouta point. Riel, vaincu à Batoche, se rendit et fut déloyalement exécuté à Regina (1). Pour protester contre cette pendaison, qui fut heureusement le dernier crime anglais au Canada, Laurier prononça un discours à la fois éloquent jusqu'au lyrisme et précis comme un réquisitoire dans la discussion des faits. « Ce qui est détestable, ne craignit-il pas de déclarer, ce n'est pas tant la rébellion que le despotisme qui engendre

(1) Riel, qui aurait pu s'échapper, s'était rendu après un message du général Middleton qui lui écrivait : « Je suis prêt à vous recevoir, vous et votre conseil, et à vous protéger jusqu'à ce qus votre affaire ait été décidée par le gouvernement canadien. »

Un Français qui a visité le Grand-Ouest en 1885, le baron Hulot, aujourd'hui secrétaire général de la Société de géographie, a donné d'intéressants détails sur cette rébellion (Cf. *De l'Atlantique au Pacifique*, Paris, Plon)

la rébellion. » Et il disait encore de ce gouvernement qu'il combattait : « S'il avait pris les mêmes peines pour faire le bien qu'il en a pris pour faire le mal, il n'aurait jamais eu besoin de prouver à ce peuple que la loi ne saurait être violée impunément, parce que jamais la loi n'aurait été violée (1). » Ce discours fut prononcé en anglais : Laurier manie les deux langues avec la même maîtrise.

En 1887, lorsque M. Blake, le *leader* irlandais du parti libéral, donna sa démission, il désigna Laurier comme son successeur, et celui-ci fut accepté. Il prit donc part désormais à tous les grands débats en qualité de chef de l'opposition, sans oublier pour cela les intérêts essentiels des Canadiens-Français. A M. Mac Carthy, qui demandait que l'usage de la langue française fût aboli dans toutes les provinces anglaises, il répondit noblement : « L'honorable député est fier de sa race et il a le droit d'en être fier, mais il

(1) Nous citons d'après la traduction du sénateur DAVID dans *Laurier et son temps*.

ne s'ensuit pas que nous devions être tous Canadiens-Anglais, que nous devions tous nous fondre dans l'élément anglo-saxon. Certes, personne ne respecte ou n'admire plus que moi la race anglo-saxonne; je n'ai jamais dissimulé mes sentiments à cet égard; mais nous, d'origine française, nous nous tenons pour satisfaits de ce que nous sommes et ne demandons rien de plus. Je revendique une chose pour la race à laquelle j'appartiens : c'est que, si elle n'est peut-être pas douée des mêmes qualités que la race anglo-saxonne, elle en possède de tout aussi grandes; c'est qu'elle est douée de qualités souveraines à certains égards; c'est qu'il n'y a pas aujourd'hui sous le soleil de race plus morale, plus honnête, je dirai même plus intellectuelle. »

Le parti libéral, vainqueur en 1896, porta Laurier au pouvoir. A cause de la question des écoles du Manitoba, il avait eté combattu passionnément par le clergé catholique. La paix ne se rétablissait pas. Le nouveau premier ministre, dénoncé à Rome, obtint de Léon XIII l'envoi d'un délégué apostolique; et ce délégué, Mgr Merry del Val, donna

satisfaction aux libéraux dans la mesure du possible.

Mais Laurier connut encore des heures difficiles. Ne dut-il pas autoriser un millier de volontaires à partir pour le Transvaal aux frais du gouvernement? Il le fit sans doute pour calmer les Canadiens-Anglais, que mettait en fureur l'attitude des Canadiens-Français, presque tous favorables aux Boers (1).

Bien entendu, on fut enchanté à Londres; au Jubilé de la reine Victoria, on y accueillit Laurier en ami, et en ami influent; la souveraine le fit commandeur de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges.

On le croyait vraiment gagné à l'impérialisme. Brève illusion! A la conférence intercoloniale de 1902, il refusait, au nom du Canada, de contribuer à la défense militaire

(1) Peut-être aussi considérait-il les *uitlanders* comme les représentants de la civilisation . En tout cas, les Canadiens-Français, s'ils ne l'approuvèrent pas, ne le désavouèrent pas non plus, pensant bien qu'il avait cédé à la nécessité. Un député indépendant, M Bourassa, qui l'avait violemment blâmé, lui disait un jour : « Et pourtant nos compatriotes français pensent comme moi! » Laurier lui répondit : « Oui, mon cher ami, ils pensent peut-être comme vous, mais ils votent pour moi. »

de l'empire britannique autrement que pour sauvegarder le Canada lui-même. « Les ministres canadiens, disait le *memorandum* officiel, désirent faire remarquer que leur opposition ne vient pas de raisons financières. Mais ils ont la conviction que le projet en question marquerait un dangereux éloignement des principes du *self government* colonial. Le Canada apprécie trop hautement pour y renoncer la part d'indépendance locale qui lui a été octroyée par les autorités impériales et qui a produit des résultats si utiles et si bienfaisants, soit au point de vue matériel, soit au point de vue du rapprochement de la colonie et de la mère patrie (1). » Et, en 1904, à Montréal, au congrès des chambres de commerce britanniques, sir Wilfrid répondait sans ambages et sans ménagements à un hôte pourtant illustre : « Dans certaines remarques faites par le duc de Devonshire, il est une phrase qu'il est de mon devoir de contredire. Il a dit : « Quels que « soient les avantages immédiats qui seront

(1) Cité par André SIEGFRIED, *le Canada*.

« gagnés par les colonies, il est hors de doute « qu'elles seront appelées à abandonner « cette complète liberté d'action dans leur « législation fiscale, commerciale et indus- « trielle, à laquelle elles semblent attacher « tant d'importance. » J'en suis fâché, mais, quant à moi, je ne puis souscrire à cette doctrine. Si les avantages que nous pouvons attendre de la mère patrie doivent être payés du prix de l'abandon de l'un quelconque de nos droits politiques, je dirai seulement : « N'allons pas plus loin, nous « sommes arrivés au point où nos routes se « séparent (1). »

A la conférence internationale de cette année, l'attitude de sir Wilfrid demeura aussi nette.

Telle a été jusqu'ici la carrière du grand homme politique qui veut l'union des races dans son pays, pour que celui-ci grandisse pacifiquement en face de l'étranger, en face de l'Angleterre même, et qui a pu dire à Londres, résumant ainsi son œuvre sans in-

(1) Cité par André SIEGFRIED.

digner ni surprendre aucun de ses auditeurs, que le *Canada est une nation.*



Quand on voit le Parlement d'Ottawa, d'un bon gothique anglais, on peut se croire dans le Royaume-Uni : ce n'est plus l'Europe française, comme à Québec, mais c'est encore l'Europe. L'impression ne change pas dans ce quartier de plaisance où demeure Laurier : toujours des villas anglaises, sur de belles avenues que l'ombre des érables rend fraîches. Les rues commerçantes évoquent un peu plus l'Amérique; les banlieues construites hâtivement, car la population augmente vite, la rappellent encore davantage. N'importe! Cette noble ville d'Ottawa gardera toujours son cachet et son charme particuliers. Le Parlement d'abord, où l'on respire à l'intérieur l'ordre et la simplicité provinciale (et où l'on entend parler le français presque autant que l'anglais) (1), lui appartient et la caractérise.

(1) Comme beaucoup de fonctionnaires du Parlement,

Mais, en outre, avec une coquetterie patriotique, son gouvernement s'ingénie à l'embellir, y multipliant les parcs et les promenades. Les commencements sont parfois presque comiques, comme au bord de la rivière Rideau ou le long du canal : ornements en espérance d'allées cruellement ensoleillées, se dressent des arbres variés à souhait, mais pas plus hauts que des cannes.

Dans quelques années, pourtant, ces bouts de pépinières ressembleront sans doute aux ombreux méandres du Drive Way !

Là, près d'un étang, en compagnie du poète Chapman, j'ai bien senti un soir l'étrangeté de ce climat canadien qui, boréal l'hiver, devient en été presque tropical. La chaleur avait cette lourdeur de perpétuel orage, d'orage qui n'éclate pas, mais menace toujours, que j'avais connue naguère à Colon. Elle dégageait le même moite apaisement, vous invitait à la langueur, au demi-sommeil, au repos voluptueux et anéantis-

M. Decelles, le distingué bibliothécaire, si accueillant pour nos compatriotes, est un Canadien-Français.

sant des fumeurs d'opium. L'eau immobile, gouachée de reflets, le ciel pâle encore de jour malgré le scintillement des premières étoiles, la grande herse des arbres, derrière l'étang, semblaient aussi être rêvés dans un nirvâna et ne point vivre.

Je fermai les yeux. Cette atmosphère tiède et humide comme une haleine était vraiment identique à celle de l'isthme panamien... Soudain des beuglements rythmés retentirent. Je sursautai.

— Qu'est-ce donc? demandai-je à Chapman.

—Un *wawaron* (1), me répondit-il.

J'avais reconnu la grenouille-bœuf qui, par les nuits pluvieuses, m'empêchait de dormir dans un *rancho* ouvert à tous les vents du rio Miguel de la Borda!

Cet été plus chaud que le nôtre rend pressant le besoin de respirer un air qu'une eau proche a rafraîchi. Et l'on fuit hors de la ville. Me voici cette fois au bord de l'Ou-

(1) Prononcez *ouaouaron*.

taouais, sous de hauts sapins plus sombres encore dans le jour qui s'éteint. Au sentier d'ombre, les détails du sol s'effacent. Mais, de l'autre côté de l'Outaouais où la Gatineau se jette, le soleil, en un triomphe, agonise, le soleil intensément éclatant, sans nuances orangées, d'un rouge pur, d'un rouge de coquelicot. Et les deux rivières, planes comme des glaces, ont ce rose brillant qu'on trouve au creux de certains coquillages. Rose et rouge, et d'autant plus rouge et rose vu entre les derniers troncs du bois noir, ce couchant différent des nôtres me paraît d'une beauté presque insupportable; il me déchire comme le cri affolant d'un violon sous l'archet d'un artiste passionné.

Un autre soir, nous allons à Britannia, où un tramway nous mène, si rapide que nous avons froid dans le courant d'air qu'il fait. Une espèce de longue estrade s'avance au-dessus d'un lac formé par l'Outaouais élargie. Nous tournons le dos à la singulière station de bains, si neuve que les chemins à peine tracés y semblent encore tout ruraux, mais qu'inonde déjà la lumière électrique.

Sur cette vaste jetée de planches, il y a place pour un kiosque à musique et pour un club de *canoë*. Là, pendant des heures de jour et de nuit, on peut vivre comme sur un bateau à l'ancre. De jeunes Anglais, en blanc, mollets et bras nus, filent dans de minces pirogues en pagayant comme des Indiens.

Une buée pure nous enveloppe. Nous ne voyons presque plus rien maintenant que de l'eau et du ciel crépusculaires, car les rives sont aussi minces que des lignes d'horizon.

Dans la grande chaleur endormante, la pensée devient unie et calme comme cette eau et ce ciel.

WINNIPEG ET SAINT-BONIFACE

En escaladant le haut marchepied du train qui, dans quarante-cinq heures, me déposera à Winnipeg, il me semble quitter l'Europe une seconde fois : à Ottawa, comme à Montréal, comme à Québec, je m'étais acclimaté en quelques jours; je me croyais dans une province éloignée sans doute et très particulière, mais en France tout de même. Il n'y avait pas beaucoup plus d'Anglais qu'à Boulogne ou qu'à Dinard... Maintenant, je pars vraiment pour *l'étranger*.

J'examine le large wagon, la maison roulante où je vais vivre deux jours avec quelques compagnons inconnus. Elle me paraît très suffisamment confortable. Le couloir est au milieu : en le suivant, on peut passer de wagon en wagon, de classe en classe, de *sleeping cars* en *tourist cars*, en *first class*,

puis en *colonist*, et visiter ainsi tout le train.

Mais où couchera-t-on? Le wagon est divisé en petites banquettes à double place, qui se font face deux par deux. Nulle part on ne découvre les lits où nous reposerons ce soir. Les amis qui m'ont conduit à la gare, égayés, m'expliquent le mystère. Là-haut, ces parois en bois verni, renflées comme des carènes, dissimulent des coffres qu'on ouvre pour la nuit. Le couvercle rabattu forme une couchette; en bas, les petites banquettes qu'on tire et joint en constituent une autre; puis la literie, extraite de cette armoire originale, et des rideaux de lustrine verte, complètent l'installation. On se déshabille derrière ces rideaux, dans le wagon transformé en dortoir.

M. Jules Huret proteste contre cette communauté américaine (1) à laquelle il préfère notre système. J'avoue que cela m'est égal, pourvu que je dorme bien. Mais il est amusant que ce soit nous, les *communautaires*,

(1) Les wagons canadiens sont du même type que ceux des États-Unis.

qui ayons le compartiment particulier, et eux, les *particularistes,* qui usent du wagon commun! Or, ce petit détail matériel et insignifiant en apparence s'accorde avec le reste : les *particularistes* américains sont beaucoup moins *individualistes* que nous, ils ne conçoivent la vie qu'en associations; et Paul Adam les définit plus exactement quand il les appelle des *solidaires*... (1).

Je ne suis pas en humeur de philosopher longtemps à propos de couchage : ce qui me préoccupe, c'est que je risque fort de m'ennuyer pendant cet emprisonnement de quarante-cinq heures, si je ne trouve personne avec qui causer.

Voici justement, circulant du fumoir à leurs places, deux hommes vêtus de noir, au visage rasé, qui parlent français. Ce sont sans doute des prêtres canadiens : souvent les ecclésiastiques du pays quittent leur soutane pour voyager. Dès la première occasion et sous le premier prétexte venu, j'engage la conversation avec eux : ils s'y prêtent volon-

(1) *Vues d'Amérique.*

tiers. Nous avons, bien entendu, des relations communes : en parcourant le monde, on se convainc vite qu'il est très petit, qu'on s'y rencontre partout comme sur le boulevard, et qu'il n'était pas au fond si ridicule, ce paysan qui disait à un voyageur venant d'Amérique : « J'ai un cousin là-bas. Ne pourriez-vous pas m'en donner des nouvelles ? »

Ces deux prêtres sont des oblats, membres de la puissante congrégation française qui gouverne, au point de vue religieux, tout l'ouest canadien, puisque les évêques de Prince Albert (Saskatchewan), de Saint-Albert (Alberta) et de New-Westminster (Colombie anglaise) lui appartiennent, aussi bien que l'archevêque de Saint-Boniface (Manitoba). L'un de mes interlocuteurs, le P. Vachon, a visité la France, est allé à Paris, s'y est entretenu avec un de mes collègues de la *Canadienne*, a étudié en province la question de l'émigration et s'est convaincu qu'en Bretagne, par exemple, il serait facile de recruter de bons colons, si toutefois on procédait lentement, prudemment, sans charla-

tanisme. Il est maintenant curé de Saskatoon, une petite *mushroom city* (1) de la Saskatchewan. Son compagnon, le P. Thérien, rejoint sa paroisse d'Edmonton.

Tous deux ont l'esprit clair et solide, une cordiale bonhomie. Le P. Vachon, grand et un peu grisonnant, qu'une certaine majesté naturelle et une ressemblance approximative ont fait surnommer Laurier par ses confrères, me plaît particulièrement à cause de sa largeur d'idées, de son expérience et de ses vues générales. Il s'est occupé de colonisation. Il s'est même spécialement consacré à cette œuvre excellente qui consiste à rapatrier, pour fortifier les paroisses de l'ouest, les Canadiens établis aux Etats-Unis.

Sûr de supporter allégrement mes deux jours de cachot mobile, j'observe le pays. Nous traversons d'abord une partie de l'Ontario prospère et belle, qui rappelle étonnamment certaines provinces de France : un peu la Normandie, un peu la Bresse; plus

(1) Saskatoon avait 113 habitants en 1901, 3,011 en 1906 · c'est donc un joli exemple de *mushroom city* (ville-champignon), comme disent les Américains.

encore la Savoie — moins les montagnes. Oui, on se croirait dans les vallées savoisiennes, un de ces jours trop fréquents, où les nuées cachent les cimes; et les maisons de bois, pareilles à nos chalets alpestres, parfont l'illusion.

Quoique la plupart des arbres n'appartiennent pas aux mêmes espèces, ils appartiennent aux mêmes genres, ils ont des lignes et des teintes presque identiques. C'est plutôt aux fleurs que la différence se marque. Si j'ai vu dans les Pyrénées des iris analogues à ceux-ci, ces lis sauvages, d'un rouge orangé, ne poussent pas dans nos prairies.

Des heures se passent, calmes et chaudes. Nous sommes maintenant dans des bois de conifères. Rivières et petits lacs, défrichements rares, maisonnettes perdues — et le rêve s'ébauche, puis se précise, des premiers âges de la terre, alors que l'homme commençait à la conquérir, durement, sur la forêt primitive. Comme Ottawa et ses parcs sont déjà loin, en ce Canada immense, changeant, multiple, où l'on peut s'imaginer qu'à l'instar

de l'explorateur de Wells (1), on voyage à travers le temps aussi bien que dans l'espace!

A une quelconque et minuscule station où le train s'arrête, un homme rustiquement hâlé fume sa pipe devant la porte d'une cabane. Il étend son bras, en un geste de simple affection, sur les épaules d'une jeune femme au corsage rose, aux yeux noirs, qui sourit. Ils nous regardent; ils paraissent se dire : « Nous sommes joliment mieux que ces gens-là! » De grands arbres sombres s'élèvent, enserrant une clairière, bien étroite encore, de terre cultivée; un ruisselet égrène tout un chapelet de petites chutes brillantes; et sous le soleil déclinant, les époux juvéniles, si ostensiblement heureux dans leur naissante colonie, semblent un Adam et une Eve modernes qui auraient trouvé le moyen de défier le Serpent. Quand nous partons, ils tournent à peine la tête, d'un air de bienveillance amusée.

Et la forêt continue, la forêt peu impo-

(1) *The Time Machine*, traduit par M. Henry-D. DAVRAY sous le titre de *la Machine à explorer le temps.*

sante à cause des incendies. Le bois encore jeune est presque toujours dominé par des mâts noirs, vestiges du bois antérieur, qui fut brûlé.

D'autres petites stations se succèdent. Parfois des enfants aux jambes nues peintes en brun par l'été — j'en remarque qui ont la face bistrée sous des tignasses jaunes — courent le long de la voie avec des cris d'oiseaux sauvages.

Le jour, très lentement, meurt. Crépuscule morne dans la morne sylve. Puis une nuit très épaisse, sans étoiles.

A un arrêt, d'une maisonnette proche et que pourtant on discerne mal, car elle se cache sous les arbres, une voix frêle s'élève, qui chante... Oui, qui chante en français! Alentour, c'est la solitude absolue, et le noir. La voix chante toujours. Nous nous taisons, nous écoutons avec une attention émue pour saisir les paroles. Quelques-unes finissent par se dégager, par nous entrer tout entières dans l'oreille :

— Qu'avez-vous donc, la belle,
Qu'a-vous à tant pleurer?

C'est *Isabeau s'y promène*, une vieille chanson qui vient de France, comme presque toutes les chansons canadiennes (1).

Le galant s'est noyé
Sur le bord de l'île,
Le galant s'est noyé
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau ..

Les derniers vers se perdent dans la grande forêt impénétrable au regard, comme un peu d'eau répandue sur la terre.

Cette romance mélancolique et très douce est pourtant comparable à un hymne de victoire. La petite voix à peine distincte au fond de la nuit signifie que la race canadienne-française est là, qu'elle conquiert paisiblement le Nipissing.

(1) Cf le très sérieux ouvrage de M. Ernest GAGNON, *Chansons populaires du Canada*, imprimerie Darveau, Québec. — Il est curieux de comparer le texte et la musique d'*Isabeau s'y promène*, publiés par M. GAGNON, avec *Il était une barque*, recueilli par M. WECKERLIN (*Chansons de France pour les petits Français*). Ce sont deux versions d'une même chanson; mais je croirais volontiers que la première — la canadienne — est l'original

***

Le nègre prépare lentement les couchettes. Il y a peu de voyageurs et celles d'en bas seront donc seules occupées. Prenant mon billet à l'avance, j'en ai retenu une à Ottawa, dès avant-hier. Je voudrais bien y être : il est tard, j'ai grand sommeil; je trouve vraiment ce moricaud trop semblable à certain aï que j'ai vu languir durant une traversée et qui ne remuait une patte après l'autre que moyennant un repos de plusieurs minutes. Enfin, c'est prêt ! Mes compagnons s'introduisent chacun dans sa boîte; les rideaux s'agitent pendant qu'on se déshabille. En voilà qui se gonflent, qui houlent désespérément; mais il en sort par en bas une paire de souliers, et la tempête aussitôt s'apaise.

Dans ce lit improvisé, plus large en somme et meilleur que ceux du paquebot, je m'endors vite après m'être dévêtu sans trop de contorsions.

Le lendemain, nous nous éveillons dans un pays désolé. La forêt, la forêt toujours, mais

une forêt malingre, à cause des incendies encore ou de l'aridité du sol. Des conifères, *épinettes* ou sapins, escaladent les coteaux bas, se pressent dans les vallées, descendent sans desserrer leurs rangs jusqu'au bord des rivières et des lacs, ferment partout l'horizon proche. Sombres sous le ciel sombre, monotones exaspérément avec quelque chose d'étriqué, ils découragent le regard. Forêt vierge, dit-on. Virginité peu attrayante! Rien ne ressemble moins à l'inhospitalière, mais superbe sylve de l'Amérique tropicale. Il n'y a de grand ici que la tristesse.

Une des rares traces de civilisation ou du moins d'exploitation que l'on constate, c'est parfois, descendant dans un courant rapide, des troncs si rapprochés qu'ils forment de véritables radeaux sur lesquels un homme leste circulerait. On dirait une seconde rivière, à certains endroits : une rivière de bois au milieu de la rivière d'eau!

Plus tard nous longeons le lac Supérieur sous une pluie flagellante. Et, en ce jour de surprises, une plus extraordinaire que les précédentes me déconcerte... Il y a trois mois,

je suivais, dans un express aussi et par un temps pareil, les côtes de l'Esterel... Je croirais que j'y suis encore. Mêmes caps âprement découpés ! Mêmes pins ! Mêmes rocs ! En voyant la « Côte d'Azur » à travers ces grilles d'averses, si rébarbative, si septentrionale d'apparence, je m'étais dit : « Quel paysage scandinave ! » Et ce paysage-là, je le retrouve identique. Je ne connaissais la Suède que par ses peintres ; j'ignorais encore le Canada. Cette ressemblance imprévue, illogique, qui doit tenir toute aux nuages qui enlevaient à l'Esterel son aspect coutumier, me fait réfléchir autant qu'elle m'étonne : elle m'apprendrait, si je ne le savais déjà, combien l'erreur est facile dans ces voyages hâtifs où l'on est à la merci des mystifications du hasard.

Nous passons aux grands ports du Canada sur le lac Supérieur : Port-Arthur, desservi par le C. N. R. (Canadian Northern Railway), et Fort William, par le C. P. R. (Canadian Pacific Railway). Les noms des stations, lus sur l'indicateur, me divertissent. Certains se révèlent évidemment sauvages :

Kakabeka, Kaministikwia... Quelques-uns sont français — et exquis — comme Beauséjour et Bonheur. Oh! vivre à Bonheur!... Mais on trouve, après Bonheur, Déception...

Ce qui me surprend le plus, c'est Murillo. Comment s'égara donc sous ce climat et dans ce pays farouche — où d'ailleurs il n'y a pas un Espagnol — cet Andalous qui, homme chaste, fut un peintre si sensuel, et mit en ses tableaux religieux toute la volupté de la lumière ibérique, ce facile improvisateur, frère des rossignols, qui faisait avec ses couleurs des trilles éclatants?

Murillo!... Murillo sur le chemin de Winnipeg!...



Ce n'est guère une ville pittoresque, en effet, ce Winnipeg dont le nom signifie « eau sale » (1)! Point de passé : en 1870, lors de l'admission de la province de Manitoba dans la Confédération, Winnipeg (Fort Garry) n'avait qu'une centaine d'habitants.

(1) Cf. *Noms géographiques* d'Eugène ROUILLARD.

Aucun vestige d'art (1) : on n'y a pas plus le sens du beau que chez les Esquimaux.

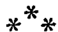
La rue principale (Main street) a quarante-cinq mètres de largeur; mais les lourds « blocks » qui la bordent, ses boutiques aux étalages sans goût et ses tramways à trolley forment un ensemble de la plus américaine laideur. Les nombreuses voies — car la ville couvre un très vaste espace — plantées de petits arbres et bordées de maisonnettes qu'entoure un gazon jaunissant, manquent de charme autant que d'originalité. Rectilignes, toutes semblables, on les concevrait numérotées comme les avenues des Etats-Unis. Ce qu'on en peut pourtant dire de favorable, c'est que les habitations, peu élevées, bien dégagées et bien aérées, méritent l'approbation des hygiénistes.

Pour admirer Winnipeg, il faut se placer à un autre point de vue que le point de vue esthétique : celui de son développement et de sa prospérité matérielle; 100 habitants

(1) A moins qu'on ne considère comme artistique certaine statue juchée sur une colonne, devant l'hôtel de ville !

en 1870; 42,340 en 1901; 90,153 (1) en 1906; la gloire de cette ville se résume tout entière dans la comparaison de ces trois chiffres.

Sa croissance fut toujours rapide; mais, ces dernières années, elle s'est accélérée vertigineusement. En 1882, un krach énorme s'était produit, causé par les spéculateurs qui avaient escompté l'avenir à un demi-siècle de distance. On peut dire qu'ils en souffrirent presque seuls : si la hausse des terres ne reprit que beaucoup plus tard, cela n'empêcha pas Winnipeg de grandir. Maintenant sa richesse est acquise, certaine : Chicago du Canada, la nomme-t-on sans sourire. Sa situation au centre du Dominion lui assure une suprématie commerciale qui autorise ses présomptueuses espérances.



Les Canadiens-Français sont peu nombreux à Winnipeg, sans doute parce qu'ils se sont groupés de l'autre côté de la rivière, à

(1) Les citoyens de Winnipeg ont protesté contre ce chiffre, qu'ils prétendaient inférieur à la réalité. Un recensement municipal avait donné plus de cent mille...

Saint-Boniface (1) où ils ont la majorité. Néanmoins, dans la capitale du Manitoba comme partout ailleurs, leurs contingents augmentent; et le besoin leur est venu d'avoir une paroisse autre que l'église irlandaise. Je vais visiter cette paroisse où je trouve le curé fort occupé par l'aménagement de son presbytère. Il est d'ailleurs aussi satisfait qu'affairé, comme tout bon Canadien qui s'installe : la prise de possession est l'acte le plus agréable aux hommes de cette race de pionniers.

Ce qui le tracasse, c'est que ses ouailles, réparties dans tout Winnipeg, manquent vraiment de facilités pour venir à la messe, car les tramways ne marchent pas le dimanche. Mais on doit procéder à un *referendum* sur cette question et le curé espère bien que, malgré les méthodistes, on acquerra la possibilité de circuler autrement que sur ses jambes à travers une ville où les distances sont considérables (2).

(1) Deux mille dix-neuf habitants en 1901 ; 5,119 en 1906.

(2) Le résultat du *referendum* fut en effet celui qu'escomptait le curé canadien.

Je pars pour Saint-Boniface dans une voiture aux roues hautes, que les ravines de la chaussée, près de la rivière, font bondir comme une sauterelle. Nous franchissons cette « eau sale » qui a servi à baptiser la capitale du Manitoba et nous nous arrêtons à l'archevêché, en face de la cathédrale. « Notre vieille cathédrale, » me disait le curé de Winnipeg. En effet, elle a une quarantaine d'années... Une telle vétusté devenait sans doute inadmissible, car l'on construit une cathédrale neuve.

Courtoisement, Mgr Langevin m'invite à déjeuner. Il appartient à la congrégation des oblats et réalise un type caractéristique d'évêque canadien. Petit, mais très robuste, ses mouvements vifs jusqu'à la brusquerie, son regard impérieux, quelque chose dans l'allure d'aussi militaire que sacerdotal, le révèlent fait pour le commandement, pour la lutte aussi. Nul n'a plus rudement combattu les libéraux aux élections de 1896. Orateur vigoureux, il traite des questions religieuses, bien entendu, mais non moins souvent ni moins volontiers, des questions mixtes. Il y

apporte toujours une redoutable ardeur. Si on voulait le comparer à un évêque français, on songerait tout naturellement à Mgr Turinaz...

D'une activité de conquérant, Mgr Langevin parcourt sans cesse son diocèse, encourage, blâme, organise. On le voit partout — même en Europe, car il traverse l'océan aussi facilement que la rivière Rouge. Il est accueillant et très simple. Il a gardé le mépris des missionnaires pour les fatigues et l'inconfort. Les repas, à l'archevêché, sont sans luxe, sans faste, sans étiquette mondaine : de vraies agapes apostoliques, un menu monastique, un monastique réfertoire. J'ai aimé ce noble ascétisme plus rare peut-être dans le nouveau monde que dans l'ancien (1).

L'archevêque de Saint-Boniface a un grand mérite : dans la Babel manitobaine, il soutient sa race; il chérit ses Canadiens-Français et, sans négliger les autres catholiques, il choie ceux-là, dans lesquels il voit

(1) Cf. *Au pays de la vie intense*, par l'abbé Félix KLEIN. Paris, Plon. — Voyez, page 100, les bonnes raisons données en faveur du confort ecclésiastique

avec raison la grande force chrétienne de l'avenir — pourvu qu'ils gardent, autour de leur clergé, leur cohésion. Le petit journal qui se publie à l'archevêché même, les *Cloches de Saint-Boniface*, est animé de ce patriotisme clairvoyant.

Cependant, si l'on ne tenait compte que du nombre, la cause catholique, dans le Nord-Ouest, ne se confondrait plus avec la cause canadienne-française (1). Au Manitoba, le recensement de 1901 ne donnait que 16,000 Canadiens-Français (2) sur 35,000 catholiques; et, dans les territoires qui forment, depuis 1905, les deux nouvelles provinces de Saskatchewan et d'Alberta, 7,000 Canadiens-Français seulement sur 30,000 catholiques. Il faut ajouter que le recrutement de ces Canadiens-Français est difficile. Le prédécesseur même de Mgr Langevin, Mgr Taché, fut peu favorable à leur établissement dans

(1) En 1870, quand le Manitoba entra dans la Confédération, la population de race française y était sensiblement égale en nombre à la population de langue anglaise.

(2) Je dois dire que ce chiffre a été contesté par les intéressés.

le Nord-Ouest (1); et le clergé de la province de Québec, aujourd'hui encore, ne semble guère disposé à donner ses fidèles pour la colonisation du Manitoba, de la Saskatchewan ou de l'Alberta.



Comme je veux savoir ce que deviennent ici les ouvriers français, je profite de mes relations du *Poméranian*. Les hauts salaires (on se souvient que le frère du jeune ébéniste que j'avais pour compagnon de cabine gagne à Winnipeg cinq dollars par jour, ce qui est d'ailleurs un maximum), les hauts salaires, dis-je, sont-ils vraiment absorbés, ainsi qu'on le prétend, par les dépenses nécessaires de

(1) « Si les Canadiens-Français nous arrivent, disait-il, nous les recevrons; mais n'allons pas prêcher dans la province de Québec l'émigration au Manitoba Ce serait nous charger d'une trop grande responsabilité. » — (*La Vérité* de Québec) Cité par l'Hon M. Lemieux à la Chambre des communes le 9 avril 1907.

N'exagérons rien cependant. Mgr Taché était plus prudent que mal disposé et il faut tenir compte de sa protestation motivée contre ceux qui dénaturaient sa pensée. (Cf. *Le Nord-Ouest*, 2e édit., append.)

l'existence? Le frère des deux Savoyardes qui étaient à bord, et qu'elles rejoignaient, tient à Saint-Boniface une pension pour les ouvriers. J'y vais dîner : je connaîtrai les prix et je m'instruirai à la meilleure des sources en causant avec mes voisins.

Je suis cordialement accueilli. Les deux braves filles, déjà installées et très au courant, semblent satisfaites. Elles ne regrettent point le bateau, en tout cas! La mer a laissé de nauséeux souvenirs à ces montagnardes.

Leur frère, un grand blond, robuste, les yeux clairs, me plaît par sa franchise et son sain courage. Il est venu il y a deux ans avec un groupe nombreux de ses compatriotes que dirigeait un prêtre qui a fondé Notre-Dame de Savoie dans l'Alberta. Certains se sont arrêtés en route. D'autres ont quitté la colonie nouvelle, n'ayant pas du tout la vocation. Il a été des premiers. Il s'est tiré d'affaire; il a épousé une Bretonne placide comme lui; et il rêve maintenant d'aller dans l'Ouest, à Edmonton peut-être, pour gagner davantage.

Un seul repas coûte 25 cents (1 fr. 25);

mais la pension entière, logement compris, ne revient qu'à 4 piastres par semaine (20 francs). Comme il n'y a pas de salaires inférieurs à une piastre et demie par jour (1), ce n'est pas ruineux.

Maintenant, je m'attaque au dîner, qui est très passable. Plat de viande, plat de légumes et dessert. On boit du thé ou du café, comme dans un restaurant antialcoolique. Cuisine française, bien entendu. Allons! s'il ne s'agissait que de manger, je pourrais être ouvrier à Saint-Boniface.

Mes compagnons de table, et d'autres travailleurs, après le repas, répondent volontiers à mes questions.

Toutes ces réponses concordent sur la plupart des points.

Certains Français se découragent aussitôt : ils sont trop dépaysés; les moindres difficultés les affolent; ils s'en vont, dès qu'ils le peuvent et comme ils peuvent. De même, ceux qui trouvent l'hiver trop dur. Les per-

(1) N'oubliez pas cependant qu'il ne faut point compter le dimanche, à cause du repos dominical.

sévérants, qui se refusent à suivre cet exemple de désertion, quoique peu enthousiastes parfois, n'ont généralement pas à se plaindre. Les bons abatteurs de besogne arrivent à deux dollars et demi, voire même à trois.

On travaille assez grossièrement : des « malins », par exemple, s'improviseront peintres en bâtiments sans que leur inexpérience scandalise... Faire vite importe plus que bien faire.

Cependant les meilleurs métiers sont accaparés par des unions ouvrières, qui rappellent à certains égards nos corporations d'autrefois. Si elles ne jouissent pas d'un monopole légal, elles ont conquis un monopole de fait : leurs membres seuls peuvent trouver de l'ouvrage et l'on ne devient membre qu'après avoir passé un examen professionnel (1).

Sur la difficulté de ces examens, comme sur le plus ou moins de bienveillance des

(1) Comme aux États-Unis, il n'y aura bientôt plus d'individus, mais seulement des *associés ;* plus de liberté du travail au sens français, mais des droits définis, hiérarchisés et garantis par de nombreux règlements.

examinateurs pour les Français, les avis se partagent.

Mais, en tout cas, l'ouvrier français qui tire le meilleur parti des avantages du pays, c'est celui qui, membre d'une union, bon travailleur, touchant un salaire élevé, a la rare énergie de ne pas le dépenser aussitôt à l'américaine, et qui économise au contraire comme ses compatriotes restés chez eux. Il a vite fait de s'amasser un pécule!... Seulement il arrive parfois qu'il retourne en France pour en jouir (1).



Ce Saint-Boniface attire irrésistiblement les Français qui arrivent. Ils y peuvent parler leur langue; ils ne s'y sentent plus comme de pauvres chiens perdus. Le danger est qu'ils s'y acoquinent, qu'ils s'y contentent

(1) Ou encore pour y exercer un métier moins dur, pour y tenir une petite boutique... Mon jeune ébéniste piémontais me disait que son frère, dans quelques années, reviendrait dans son pays et y achèterait une auberge avec ses économies.

d'une paye médiocre et surtout qu'ils n'y apprennent pas l'anglais, qui leur serait si utile.

Je rencontre, au tournant d'une rue, celui de mes compagnons du *Pomeranian* qui voulait acclimater l'alfa au Manitoba. Il m'apprend qu'un ancien officier, qui était avec nous à bord et qui a acheté de vastes terres près du lac Dauphin, l'a pris comme « chef de culture »!... Je sursaute. Puis je félicite, non sans une involontaire ironie, mon gentil interlocuteur. Mais il n'est pas content!... En effet, il n'a que le logement et la nourriture. Singulièrement ambitieux, il voudrait gagner quelque chose. Il rêve d'entrer dans une banque, à Winnipeg, ou de tenir un *store* (magasin). Que connaît-il du commerce? Rien, absolument rien — si ce n'est qu'il a peut-être joué au marchand avec de petits amis, quand il avait cinq ou six ans. Fort de cette expérience qu'on peut bien qualifier d'exceptionnelle et sans savoir d'ailleurs un mot d'anglais, il n'hésiterait pas une seconde à se lancer dans les affaires. Et il a dix mille francs, dix mille francs tout juste, viatique

donné en tremblant par sa famille! (1). Je l'encourage véhémentement à les garder et à retourner auprès de son providentiel patron. Mais je ne le convaincs guère...

En attendant, il m'a rendu le service de m'indiquer son hôtel, où j'emménage aussitôt. Comment, encore une fois, pouvait-on dire que la vie est si chère? Cet hôtel modeste me semble fort habitable, malgré la cuisine un peu trop... locale. Il a une salle de bains propre. Et combien coûte-t-il? Une piastre par jour (5 francs). Or, c'est un prix qu'aucun supplément ne majore, les pourboires étant inconnus dans l'Ouest.

Le patron canadien, maigre, solennel, avec une longue barbe noire qui grisonne à peine malgré son âge, a un type de Charentais. Il porte un délicieux nom de comédie : Mondor.

(1) A un jeune sous-officier de cavalerie qui voulait créer un *ranch* dans l'Alberta et qui avait cent mille francs, un homme très compétent déclarait : « Déposez-les au Crédit lyonnais, puis partez; engagez-vous comme *cow-boy;* et dans deux ans, si vous n'êtes pas découragé, vous serez sans doute capable de bien employer votre argent. Mais ne dites jamais que vous l'avez avant d'en faire usage. »

Je suis heureux d'avoir retrouvé mon jeune semeur d'alfa : son ton de bonne compagnie prend un charme particulier dans cette rude cité de ramasseurs d'argent. Il m'offre pour ce soir une distraction inattendue : invité à la distribution des prix du collège des jésuites, il me propose de l'y accompagner. Malgré mes quarante-cinq heures de chemin de fer qui me rendent peu attrayante la perspctive de me coucher aux environs de minuit, je cède à la curiosité et j'accepte.

Nous voici en France. Cette distribution des prix est en réalité une sorte de concert panaché de récitations; et, quoique les pièces anglaises alternent avec les françaises, le caractère de notre pays domine tellement qu'on peut se croire dans un établissement religieux de nos provinces. Les élèves, d'ailleurs, se tirent aussi bien que chez nous de leurs petits exercices. Nous entendons tour à tour *le Gourmand*, de Louis Ratisbonne; *Aide-toi, le ciel t'aidera*, de Maurice Bouchor, et *le Clocher de Tréguier*, de Théodore Botrel. Mais, si je lis l'anglais, je le comprends trop mal pour apprécier *A visit from Saint-*

Nicholas, de Clement-C. Moore, ou *The spanish Warrior*, de Mrs Hemans, malgré la fougue plus celtique qu'anglo-saxonne des jeunes déclamateurs. Le morceau final, avant le *Gode save the king (Dieu sauve le roi*, dit le programme), s'intitule : *Course en automobile (galop)*; et, sur la petite feuille qu'on nous a distribuée, j'en savoure le commentaire : *C'est le matin. — L'horloge sonne sept heures. — Les autos arrivent. — On part. — En avant! — Une meute de chiens vient à la traverse. — Une collision. — On fait halte pour les réparations. — La forge du village. — Retour à la maison. — Finale.* La musique est chargée de figurer tout cela. Pauvre musique!...

Dans ce collège de Saint-Boniface, l'enseignement est bilingue; mais il en résulte, paraît-il, que tous les Canadiens-Français savent parfaitement l'anglais à la fin de leurs études, tandis que les Anglo-Canadiens savent fort mal le français. Ces derniers y mettent sans doute un peu de mauvaise volonté.

La distribution des prix en elle-même n'a

rien de très original; je remarque seulement que le gouverneur du Canada et le lieutenant-gouverneur du Manitoba offrent chacun une médaille. Les jésuites jouissent donc, non seulement de la liberté, mais de la bienveillance officielle.

Mgr Langevin, qui préside sans pompe, improvise en français une courte allocution qu'il répète en anglais; puis, glissant dans la nuit noire sur les trottoirs de bois humides, passerelles parmi des fondrières, nous regagnons l'hôtel Mondor.



La circulation, à Winnipeg, devient difficile pendant la pluie et longtemps après. La fameuse « terre noire » du Manitoba, si fertile, a bien ses défauts : à peine mouillée, elle forme une colle grasse. On y enfonce, on s'y fixe, on n'en sort plus. Et quand on croit lui avoir échappé, quand on aborde les planches de salut des trottoirs, elle vous y poursuit, car elle a oint vos semelles et ces planches elles-mêmes! Désespérément, on

patine... Et si jamais on tombait... Horrible pensée! Autant choir dans du cambouis...

La situation s'aggrave de l'indifférence publique à l'égard des chaussées. Les trottoirs-passerelles semblent bien suffisants. Si on est obligé de les quitter, tant pis! A Saint-Boniface, c'est grandiose et primitif, certains jours : les vastes tourbières en formation de la période quaternaire se peuvent imaginer d'après ces rues!

Les tramways ont leurs rails. Quant aux voitures, elles passent toujours. Elles en supportent bien d'autres dans la Prairie aux routes fantaisistes! Elles paraissent faites pour plonger et pour bondir autant que pour rouler. Le voyageur, simple *diabolo*, doit s'exercer à ne retomber jamais qu'à sa place.

Mieux vaut encore aller à pied : c'est moins fatigant. Pendant mon double séjour (1), je ne cesse de déambuler à Saint-Boniface et à Winnipeg, avec aisance par les temps secs, avec prudence et méthode par les temps

(1) Avant et après un voyage à Vancouver et à Edmonton.

humides. Je me suis d'ailleurs muni de caoutchoucs — de *claques,* comme disent les Canadiens — que la fange ennemie, qui les étreint, s'efforce en vain de m'arracher.

Je revois plusieurs des émigrants du *Pomeranian.* D'abord mon jeune compagnon de cabine. Il vit avec son frère, qui lui a procuré aussitôt du travail; et, à dix-sept ans, il gagne ses trois piastres par jour! Il a gardé son air tranquille. Il a trouvé exactement ce qu'il attendait; il remplira son programme sans découragement et sans gaieté folle, pénétré d'une satisfaction tout intérieure. Il est bien intéressant, cet adolescent réfléchi et sage.

Quel contraste avec le petit charpentier de Dijon qui a le même âge à peu près, mais qui, lui, est vraiment de son âge! Exubérant, joyeux, il me conte ses débuts. Il a d'abord été peintre. Maintenant il exerce son métier et il gagne deux piastres et demie. Il s'amuse de tout; les outils du pays lui semblent très cocasses; il les emploie volontiers, mais en restant convaincus que les gens qui les ont inventés n'étaient pas sérieux. Il promène

partout un petit dictionnaire de poche pour apprendre l'anglais : une drôle de langue, qui ne se prononce jamais comme elle s'écrit! Il jure qu'il commence à la savoir. Il est tout entrain, confiance et blague. Gavroche au Manitoba!...

Je vois aussi le vieux ménage de Lyon qui a quitté la France pour rejoindre ses deux fils. Ces honnêtes petits rentiers sont installés dans une maisonnette de Saint-Boniface en attendant qu'ils s'en soient fait construire une sur la commune voisine de Northwood. Les jeunes gens me semblent très américanisés. Ils vivent largement et changent allégrement de profession chaque fois que l'occasion s'en présente. Bons violonistes, ils feront partie d'un orchestre en octobre et toucheront deux piastres par soirée. Les parents et eux-mêmes envisagent avec une pleine satisfaction cet avenir si proche. Ceux-là entendent sans protester ceux-ci déclarer qu'ils ne pourraient plus vivre en France : leurs dix-huit ou vingt mois de Manitoba les ont trop dégoûtés des besognes ponctuelles et mal rétribuées. Ils parlent anglais couram-

ment; ils affirment leurs préférences pour les Anglo-Canadiens ; ils prétendent que si Saint-Boniface ne rivalise pas avec Winnipeg, c'est la faute de l'archevêché qui a refusé de vendre des terrains où le C. P. R. voulait établir une gare; ils déclarent que Saint-Boniface, réuni à Winnipeg ou à Northwood, échappera enfin à ces Canadiens-Français rétrogrades, et que cela vaudra mieux. J'ai là un exemple des fâcheuses dissensions qui séparent souvent ceux dont la communauté de langue et d'origine devrait faire des alliés.

Je me rassérène en causant avec un autre Lyonnais qui s'accorde très bien, au contraire, avec les Canadiens-Français. Ancien boucher, il s'est placé chez un boucher de Saint-Boniface, tandis que sa femme s'engageait comme servante dans une pension de Winnipeg. Malgré leurs larges gains, mon brave homme en a assez de vivre ainsi séparé de sa femme et de ses enfants. Associé avec un ex-professeur de Mongré, il va s'établir à Saint-Pierre. Dans la même maison, il y aura une boucherie dont il se chargera, une pension que

tiendra sa femme, et un magasin dont s'occupera le professeur (1).

***

Je suis invité à déjeuner, avec mon jeune semeur d'alfa, par un Français, *real estate man* de profession — ce qui veut dire qu'il achète et vend des terres ou encore prête sur gages fonciers. Gentilhomme provincial, il s'est radicalement démocratisé et américanisé durant ses douze ou treize ans de Manitoba. Il est positif, actif, tranchant, obstiné; il ne connaît désormais que l'argent et les plus prompts moyens d'en acquérir. Nul Yankee ne le vaincrait dans la lutte modernement sauvage des affaires. Colon d'abord, il sut ne rien perdre : rare prouesse, puisqu'il ignorait tout du métier! Puis il s'est lancé dans son commerce actuel, où il prospère. Il nous dit que les deux premières années sont toujours du temps gâché : on tâtonne; on se fait

(1) J'ai appris depuis que cette association originale prospérait.

« rouler »; on s'instruit enfin, si on en est capable; après quoi l'on devient apte aux combats spéciaux du négoce et de la spéculation.

Avec une opportune brutalité, le *real estate man* décourage mon naïf candidat à la vie pratique. Inutile d'essayer de se placer sans anglais : aucune banque ne prendrait un employé qui resterait muet devant les clients. Quant à tenir un magasin... A qui achèterait-il en gros? A qui vendrait-il au détail? Et la comptabilité?... Qu'il retourne bien vite à sa ferme, puisqu'il a eu l'invraisemblable chance de s'y caser!...

Et la douche opère. Heureusement déçu, le « chef de culture » se décide à regagner les terres de son patron. Dans quelque temps — je le conjure de ne pas s'y risquer trop tôt — il en achètera pour son compte avec ses dix mille francs. C'est non sans une certaine émotion que je me sépare de lui, car je l'estime. Avec son nom et sa tournure, il pouvait si bien, en France, faire un fructueux mariage, au lieu de venir honnêtement chercher fortune en Amérique!...

Invité ensuite par un aimable Français, M. G..., pourvoyeur du C. P. R., au Manitoba club, je me rends compte de ce qui constitue une raffinée élégance pour les Manitobains, car ce club, en effet, est le plus cher du Grand-Ouest. Au point de vue du confort, rien à dire. La cuisine même — soignée par un cuisinier français — me paraît irréprochable. Mais, ce qui est curieux, ce qui caractérise bien le pays, c'est l'absence totale de toute espèce de coquetterie, de grâce ou de goût. Au vaste salon comme au vaste fumoir, on se croirait dans une luxueuse salle de gare. La propreté des locaux et la cherté des objets suffisent ici à satisfaire les exigences des riches. Jamais on n'y a connu un besoin esthétique.

Le lendemain, d'ailleurs, je déjeune non moins bien, pour une demi-piastre, chez un Français établi depuis l'année dernière. Cet immigrant, qui était charcutier, a installé une charcuterie, et, presque aussitôt, un restaurant que tient sa femme. Ils font déjà de jolis bénéfices. Et ils ne savent pas un mot d'anglais!... Mais quand on donne à man-

ger, que c'est bon et pas cher, qu'on s'adresse donc intelligemment à l'estomac, ce dieu international et jamais sourd, on est compris sans peine. La bonne cuisine vaut l'*esperanto*.

Je rencontre là un autre compatriote dont le cas me paraît assez intéressant. Après avoir changé plusieurs fois de métier, il vit d'une fabrique de chocolat. Il n'a ni réussi, ni subi d'échec irréparable. J'ai dit qu'il vit : il serait plus exact de dire qu'il vivote; et son entreprise actuelle ressemblera aux précédentes, faute de capitaux. Montée très petitement, elle ne peut donner que de minces résultats. Honnête et sérieux, mais n'ayant pas cette large hardiesse doublée d'esprit très pratique qu'on découvre à l'origine des grands succès, il persévère sans récompense. Prudent et un peu « illusionniste » à la fois, sa prudence le préserve des périls où le jetteraient ses illusions : seulement, si sa voiture a un frein, elle n'a pas de cheval... Il reste sur place, ou presque. Il est de ceux qui se sont trompés en venant ici. Il aurait bien rempli des fonctions administratives en

France; il mènerait maintenant une existence plus sûre, plus aisée même, dans quelque bonne ville provinciale, parmi des gens sans fièvre et sans astuce.

Avant mon départ, M. G... me conduit chez un boulanger français qui est aujourd'hui l'un des gros commerçants de Winnipeg. Arrivé au Canada, il y a neuf ans, il a d'abord voulu prendre un *homestead* aux environs de Prince-Albert; mais, découragé par le manque d'eau potable, il est revenu à la ville où il a tenu pendant trois ans une pension sans gagner beaucoup d'argent. Il l'a vendue, puis est parti pour Winnipeg avec son petit pécule : six mille francs à peine; et là, encouragé par M. G..., il a simplement, reprenant son ancien métier, ouvert une boulangerie française. Au début, ses confrères se moquaient de lui et de sa marchandise fantaisiste; mais ils eurent vite fini de rire. Si les habitants de l'Ouest dévorent du carton-pâte, c'est seulement, paraît-il, parce qu'on ne leur offre que cela. Ils prirent goût à cette friandise inconnue : le vrai pain. Maintenant notre compatriote, copropriétaire

du « block » où il habite et vêtu comme un *gentleman*, reçoit ses visiteurs dans un coquet salon orné des aquarelles et meublé du piano de mesdemoiselles ses filles.



Je suis à mon dernier jour de Winnipeg. Je quitterai sans regrets le Chicago manitobain — n'ayant guère apprécié que Saint-Boniface, asile français. J'y songe sur un banc de l'Elm Park, où j'ai fui la chaleur. L'ombre des seuls grands arbres du pays, la rivière tournant entre des rives feuillues donnent à ce site un vrai charme et presque du pittoresque. Pourtant les petits flots froissés par le vent sont limoneux; et, si l'on quitte les chemins de planches, bien qu'il n'ait pas plu ce matin, on glisse sur cette boue acharnée à la persécution des piétons.

Je ne peux nier l'avenir de Winnipeg. Dans vingt-cinq ans — peut-être moins — la capitale du Manitoba aura ses cinq cent mille habitants; et elle demeurera la cité commerciale par excellence, quand même il se

créerait ailleurs des centres industriels. Mais, pour un Français artiste et lettré — si peu artiste et lettré que ce fût — la vie serait impossible ici. Elle le serait autant, je crois, pour un bourgeois sans ambition, aimable et liant, habitué à l'existence monotonement douce, à la sociabilité un peu flâneuse de nos provinces. Enfin ces enragés qui ne se meuvent que pour « faire de l'argent », qui ne sont pas capables de s'intéresser à autre chose, qui considèrent si volontiers le prochain comme une proie, qui n'ont ni art, ni idéal, ni pensée, qui ne lisent que des journaux à faits divers, sembleraient aussi étrangers, aussi hostiles à un citadin cultivé de chez nous que des Bédouins ou des Touaregs. Qu'importe, après cela, que l'électricité soit plus employée, que le téléphone coûte moins cher et fonctionne beaucoup mieux qu'à Paris? Outre que, même au point de vue matériel, on peut estimer qu'il y a bien des lacunes, il faut à une grande ville des musées, des monuments, des arts, une littérature. Citoyens de Winnipeg, vous êtes civilisés sans doute... Je l'admets, quoique sans

enthousiasme. Mais votre civilisation commence seulement à pousser... Pour la goûter, j'attendrai qu'elle soit en fleur. C'est à la fleur que les botanistes reconnaissent la plante... A la fleur aussi, nous autres, Européens trop délicats, nous jugeons les nations.

CHEZ LES COLONS FRANÇAIS

I

FANNYSTELLE

A un peu plus d'une heure de Winnipeg (1), au milieu de la plaine nue, absolument plate, sans arbres et toute en cultures, je descends sur un quai de planches qui fait songer aux estrades des baraques de foire. En planches aussi sont les trottoirs des deux vagues rues de Fannystelle. La principale, parallèle à la voie, n'est d'ailleurs qu'une demi-rue, pour ainsi parler, car elle n'a qu'une seule rangée de maisonnettes en bois peint. Quelques-unes sont presque élégantes, exhibent un balcon ou une véranda, prennent

(1) Sur la ligne de Souris (Pacifique Canadien).

des airs de villas exotiques. Les autres, modestes, paraissent habitables du moins : ce ne sont pas les cabanes de cantonniers ou les clapiers branlants des colonies nouvelles fondées par de pauvres diables. L'hôtel, où l'on mange bien, a même un salon; et l'on trouve dans le bureau de poste, grand comme une huche, le téléphone avec le télégraphe.

Au centre d'un pré, l'église se dresse, peu altière — une église en planches, naturellement, puisque tout est en planches ici. Et vers la lisière de ce pré, à gauche de l'église, voici qu'on découvre un buste sur une colonne! Dans cet Ouest si dénué d'œuvres d'art, comment est-il venu s'en nicher une en ce minuscule village?

Si l'on approche, la surprise croît. Le buste est joli, d'abord : un buste de femme, jeune encore, aux traits fins et à l'air triste. Puis l'inscription lue sur le socle achève de stupéfier le voyageur non prévenu :

Lilium inter spinas.

FANNY RIVES

28 février 1840 — 28 juillet 1883

S'est servie d'une amitié fidèle pour répandre la gloire

de Dieu et soulager les âmes du Purgatoire. A fondé cette colonie en 1889.

Par quel miracle cette Fanny Rives, morte en 1883, a-t-elle fondé une colonie en 1889?...

Alors, pourvu que le voyageur ait un compagnon renseigné, celui-ci explique d'un mot le mystère en nommant l'enchanteur du lieu : « Nous sommes, dit-il, dans la paroisse du chanoine Rosenberg (1). »



Fanny Rives était la demoiselle de compagnie de la marquise d'A... Après la mort de Fanny, la vénérable dame, raconte-t-on, crut la voir en songe, qui lui enjoignait de fonder une colonie française dans l'Ouest canadien. Il se trouva que le chanoine Rosenberg, inspirateur ordinaire de la marquise, avait la même idée... Grâce aux millions de la donatrice, le passage du rêve à la réalité

(1) Je n'ai pas besoin de rappeler les escroqueries à la suite desquelles fut condamné par coutumace, il y a quelques années, le trop célèbre chanoine, ni l'odyssée drolatique de son sosie, arrêté dans un port du Levant.

devenait facile : le chanoine fut donc chargé de créer dans le Manitoba une paroisse appelée Fannystelle, de *Fanny* et de *stella*, étoile. L'église construite, Rosenberg attira des colons; et il mania l'or de la marquise avec une dextérité d'escamoteur, sous prétexte de bonnes œuvres successives qui s'enflaient et se dégonflaient tour à tour, comme des vagues.

Fannystelle fut d'abord une Thélème de joyeux rentiers, noceurs épris soudain de robinsonnerie, jeunes gens décavés, mais aux conseils de famille généreux. Il y eut d'endiablées parties de chasse, des chevauchées au clair de lune, des pêches miraculeuses après boire où c'étaient les yeux des pêcheurs qui multipliaient les poissons. L'on sablait le champagne au bord des rivières et l'on disposait gaiement les assiettes des pique-niques sur la Prairie, cette immense table.

Un foyer de contagion semblait s'attiser là : tous ceux qui en approchaient déliraient aussitôt. Ne vit-on pas un aristocratique adolescent, expédié à Fannystelle avec un précepteur à demi-fou, qui le rossait, s'enfuir à

New-York, s'y improviser cocher, puis y contracter un féerique mariage?

Cependant l'ère de la raison commença, Rosenberg régnant encore. Et, après la catastrophe que l'on sait, il ne revint plus : le clergé canadien, qui l'avait toujours tenu en suspicion, fut grandement soulagé; il occupa aussitôt la paroisse. Un à un, les prodigues avaient disparu, n'ayant rien fait ou ayant fait des sottises. Quelques vrais colons étaient restés; mais surtout les Canadiens-Français, ouvriers de la deuxième heure, s'étaient établis et prospéraient sur le sol fertile. La plupart connaissaient à peine les origines de Fannystelle : c'était pour ces gens du Grand-Ouest un passé très lointain... Certains « habitants (1) » des environs prennent le buste de Fanny Rives pour une image *modern-style* de la Sainte Vierge.

Bientôt, sans doute, personne ne se souviendra plus de la marquise ni du chanoine, son fâcheux représentant.

Pourtant on m'a affirmé que le disparu

(1) *Habitant* signifie *paysan* dans le dialecte canadien.

possédait personnellement des terres valant environ trente mille piastres. Depuis sa mystérieuse hégire, son gérant, resté à Fannystelle, vend peu à peu les domaines. Remploie-t-il l'argent? Ou l'envoie-t-il au propriétaire?...



Le recensement des Français demeurés ici serait vite terminé. On cite d'abord une famille corrézienne, fixée maintenant en dehors de la paroisse, qui, arrivée avec 1,400 piastres, il y a douze ans, vient d'acheter ce mois-ci une terre de 13,000 piastres. Une autre famille, savoyarde celle-là, possède une ferme fort belle et dont elle accroît le domaine presque chaque année. Or, à sa venue, elle avait moins que zéro — c'est-à-dire qu'elle devait cinq cents francs à la marquise. Je vais voir ces compatriotes, qui me reçoivent cordialement et qui bavardent volontiers. Les hommes sont contents de leur sort, les fils surtout; mais la maman, quoique constatant le succès, reste gémissante. Elle trouve que

ce qu'ils ont, ils l'ont trop gagné, qu'ils en ont vu de dures, de si dures qu'elle n'en peut plus ! Et elle n'a pas pris son parti de l'hiver.

Un des fils me reconduit au village. Tout autre note ! Il se déclare entièrement satisfait. Il n'était qu'un petit garçonnet quand il est arrivé; aussi est-il habitué à tout, à la vie, même au climat; — si habitué qu'il n'en voudrait plus changer. Il ferait volontiers un voyage en Savoie. Il causerait avec les « pays », dont il parle sans dissimuler un sentiment de supériorité bienveillante; ça lui semblerait plaisant de revoir des montagnes; mais il ne pourrait pas vivre là-bas. Les terres sont trop petites; on a trop de peine à gagner son pain...

Ce sont des réflexions analogues que me communique le jeune boucher de l'endroit. Fils d'un Lyonnais, qui avait pourtant débuté assez mal, il a su très bien se débrouiller. Il a vingt-six ans : à vingt, il a épousé une Canadienne qui lui a donné déjà quatre enfants. Riche en bonnes piastres, il achète de petits lots un peu partout, à Win-

nipeg même. Plus absolu que mon Savoyard de tout à l'heure, il ne rêve même pas d'un voyage en France. A quoi bon? Rien ne vaut le Manitoba; il y marche, sûr de lui, dans le chemin de la fortune. Robuste de carrure, l'air à la fois orgueilleux et malin, il s'estime à son prix en y ajoutant la plus-value sur laquelle on a toujours le droit de compter dans le Grand-Ouest. Sa maisonnette de bois est convenablement meublée. Il y a un piano pour sa femme; pour lui, un graphophone; et il écoute avec une fierté de propriétaire cet instrument modernement barbare qui nasille des chansons nègres.

Parmi les Canadiens-Français, on a le choix, si l'on veut de beaux exemples de succès, car ils ont tous réussi. Je rencontre chez l'un d'eux — qui élève des poulets — le luxe le plus inattendu en un logis rustique. Il possède un piano, comme le boucher; mais ni sa femme ni lui n'en jouent : c'est pour les visiteurs!...

Les voici tous réunis à la grand'messe, ces Canadiens-Français, graves dans leurs habits du dimanche, avec des ribambelles d'en-

fants (1) qui encombrent les bancs et s'y tiennent étonnamment tranquilles. C'est la Saint-Jean-Baptiste, leur fête nationale. De petits drapeaux tricolores, alternant avec de petits drapeaux de Carillon-Sacré-Cœur (2), décorent les murs de l'église. Dans un vigoureux sermon, âpre et convaincu, mystique et positif à la fois, le vicaire de Fannystelle expose la conception canadienne de l'union indissoluble de la race et de la religion, du Christ et du Canada-Français.

(1) Si quelques citadins de Montréal « parisianisés » dans le mauvais sens commencent à juger ridicule qu'on parle toujours de l'exceptionnelle fécondité de leur race, je ne suis pas de leur avis. Elle me paraît, au contraire, cette fécondité des Canadiens-Français, la plus belle manifestation de leur optimisme chrétien, de leur franche et forte confiance dans la vie. Quand je lis dans *la Presse* de Montréal, par exemple, que Mme Urgèle Perrault, de Saint-Théodore de Chertsey, comté de Montcalm, vient de mourir à quatre-vingt-sept ans, en laissant deux cent onze descendants actuellement vivants, je trouve ce fait-divers plus intéressant qu'une course d'automobiles ou même que le compte rendu du procès Thaw.

(2) Ce serait la reproduction exacte de la bannière de Carillon. L'on y a ajouté l'image du Sacré-Cœur. Un parti, dont les principaux organes sont *la Vérité* de Québec et *la Croix* de Montréal, voudrait substituer ce drapeau au tricolore, qui est celui des Canadiens-Français.

***

En reprenant le train pour Winnipeg, je ne puis m'empêcher de songer que cette paroisse doit son existence au chanoine Rosenberg... Quelle conscience à tiroirs ne devait-il pas avoir, ce personnage qui faisait le mal et le bien en même temps, qui volait d'une main et ensemençait de l'autre!... Malgré la vilenie de ses intrigues, il gardait une certaine grandeur de conceptions, un paradoxal souci d'utilité générale, qui le distinguaient nettement des escrocs vulgaires. Qu'il lui soit un peu pardonné à cause de Fannystelle!...

II

SAINT-CLAUDE

A Saint-Claude, qui est un peu plus loin de Winnipeg, sur la même ligne que Fannystelle, je retrouve ce qu'on pourrait appeler le *schéma* des petites localités manitobaines où le chemin de fer passe : un trottoir de

planches et une rangée de maisons parallèle à la voie. Aux alentours et souvent à une grande distance — jusqu'à deux lieues parfois, — les demeures de colons s'éparpillent à tel point qu'ils n'y en a presque jamais deux de vraiment voisines. Le rassemblement de la population ne s'opère que le dimanche, pour la messe. C'est après la cérémonie qu'on peut se voir, causer, participer enfin à la vie collective, le terme de *paroisse* semble donc plus exact ici que celui de *village*, l'église, et aussi le presbytère où le curé a la même influence que dans l'ancienne France, constituant réellement le centre social.

A Saint-Claude, cependant, nous ne sommes pas chez des Canadiens, mais chez des Français. Ils n'oublient rien de leurs origines : une affiche récente, placardée encore dans l'hôtel, m'en donne une preuve inattendue. J'y lis en effet :

SAINT-CLAUDE.

FÊTE NATIONALE DU 14 JUILLET

Samedi, 14 juillet 1906.

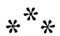
Dix heures du matin ; grand'messe chantée pour les défunts morts au champ d'honneur.

Et ce mirifique programme se termine ainsi :

Banquet et feu d'artifice.

La fanfare de Saint-Claude se fera entendre pendant la durée de la fête.

Je souris maintenant en transcrivant ces lignes; mais je n'ai pas souri en les lisant. Si vous voulez éprouver le sentiment patriotique dans toute sa force et même avec je ne sais quelle candeur épanouie, passez l'océan, traversez la moitié du continent américain, subissez le contact quotidien des *business men* de toutes classes au rauque anglais, aux manières brusques, puis quittez Winnipeg pour une de ces trop rares oasis où notre race s'est implantée, où l'on n'entend que notre langue, où l'on est accueilli avec la bonhomie française!...



Ayant posé ma valise, je traverse la voie pour aller voir le curé qui appartient à l'ordre des chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception. Je ne trouve que les sœurs de l'école,

de bonnes Françaises, qui ont eu à choisir comme tant d'autres entre leur vocation et l'exil. L'une d'elles vient de cueillir du muguet et elle en met pieusement les tiges dans un verre d'eau, car il lui rappelle son pays. Illusion d'ailleurs, mais que je me garde de dissiper ! C'est en réalité le muguet boréal, bien différent du nôtre.

Je pourrai rencontrer le P. More, curé de Saint-Claude, demain matin après sa messe.

Messe qui eût ému Huysmans ! Dans cette pauvre église de planches du lointain Manitoba, le père, un frère servant et les deux religieuses, gardiens perdus des antiques liturgies, chantent avec une scrupuleuse dévotion l'office grégorien (1).

Le curé, un robuste Jurassien, m'accueille cordialement : il se plaît à faire les honneurs de sa paroisse. Nous partons dans sa voiture dont le cheval trotte sans s'inquiéter de l'état des routes.

Nous nous arrêtons chez deux Picards, les frères B..., établis depuis trois ans. Ils réa-

(1) Toutefois, c'est le plain-chant de Reims et non celui de Solesmes.

lisent un excellent type de modernes cultivateurs français : instruits (l'un d'eux, je crois, est même bachelier), ils aiment énergiquement leur profession et, pour l'exercer, ils joignent l'intelligence à l'expérience. Celle-ci, grâce à celle-là, ne dégénérera jamais en routine, mais les préservera des imprudences que commettent ceux dont le bagage ne consiste qu'en théories.

Je n'ai jamais vu de gens plus raisonnablement satisfaits. Les frères B... ont bien employé les capitaux qu'ils avaient apportés; ils sont contents de leurs terres; ils supportent fort bien le climat, qu'ils estiment très salubre; ils vantent le pays, la vie, leurs sains labeurs. Ils ont fait venir quatre jeunes compatriotes, qui travaillent avec eux. Ils forment le hardi projet de se marier l'année suivante. Ils échangeront leur maison trop modeste contre une plus vaste et plus confortable dont ils vont commencer la construction. Ce sera alors une vraie colonie picarde qu'ils fonderont dans ce coin du Manitoba (1)!

(1) J'ai reçu récemment de leurs nouvelles Ils auront

Bel exemple d'heureuse vaillance! La contre-partie n'est pas loin. Ce vaste et fécond domaine appartient à un très riche propriétaire qui l'abandonne aux soins d'un gérant — et le vaste, le fécond domaine ne rapporte presque rien. Souvenons-nous que la main-d'œuvre est chère : le capital n'a de véritable valeur qu'uni au travail. S'il ne fait que le rétribuer pour tirer profit de ses résultats, il n'y gagne guère. Oui, n'être que capitaliste, sans compétence et sans activité personnelle, devient vite la pire des situations dans le Grand-Ouest. Le pur rentier y est extrêmement rare. L'espèce ne pourrait maintenant s'y multiplier : on la mangerait...

Nous croisons les fils et l'un des frères de deux familles de gentilshommes : les de B... et les de M... Ceux-là cultivent eux-mêmes leurs terres. Mais, tandis que je partage son déjeuner, le curé me dit que ces paroissiens qu'il regrettera vont bientôt quitter Saint-

environ 400 acres en culture l'année prochaine et ils espèrent réaliser 20 à 25,000 francs de bénéfices.

Claude pour s'établir dans la région de Battleford, sur des homesteads.

Le simple repas, tout conventuel, est pourtant agrémenté d'une friandise : du miel, qui, bien que rappelant peu celui du Gâtinais, n'en a pas moins une aimable saveur. O fécondité des abeilles ! La ruche qui l'a produit et toutes celles de l'Ouest proviennent d'une seule ruche apportée de la province de Québec il y a une quinzaine d'années.

L'après-midi nous repartons, au trot vraiment infatigable du cheval du P. More : pour visiter une paroisse de la Prairie, ce sont des lieues qu'il faut faire. Le temps est frais, nuageux, comme en mars chez nous (il était brûlant hier) ; et nous courons, la figure claquée par le vent, à travers les champs et les bouquets de bois. Car ce n'est plus la plaine nue de Fannystelle ; il y a des arbres et parfois même de beaux arbres : des trembles, des ormes, quelques chênes ; de petits saules au bord des fossés humides. Le paysage se *démonotonise*, si l'on me permet ce néologisme médiocrement euphonique, mais si exact. Il devient presque français.

Et là-bas, tout à l'horizon, vers le sud, on entrevoit les collines de Pembina, derrière lesquelles se cache Lourdes, une autre colonie fondée par les chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception.

Les belles fermes succèdent aux belles fermes. Celle-ci, qu'on estime sept à huit mille piastres, appartient à B..., un Ardéchois venu pauvre; celle-là est à C..., un Dauphinois arrivé en 1893 avec quarante piastres et qui en *vaut* aujourd'hui une dizaine de mille.

Puis voilà des Bretons, des Savoyards... Ils tendaient, dans les débuts, à se grouper par provinces, et même une région de Saint-Claude s'appelle la Bretagne. Maintenant on se case où l'on peut.



Ce matin j'enquête seul, au hasard d'une flânerie dans l'unique demi-rue du village.

J'ai la chance de rencontrer un des premiers colons de Saint-Claude, qui m'apprend que la petite paroisse eut son âge héroïque.

C'était d'abord un vrai marécage, qu'il fallut drainer. On surnommait les rares habitants : « les grenouilles de Saint-Claude ! » On devait tout créer, dans ce désert aquatique. Pénible apprentissage dont on sent encore la lassitude, après une quinzaine d'années ! Un des pionniers d'alors, gros propriétaire aujourd'hui, répète volontiers : « Nous ne pouvons pas dire que nous aimons ce pays. Il est trop dur pour nous ; l'hiver est trop froid. Mais nous ne pouvons pas dire non plus que nous ne l'aimons pas. En France nous serions restés ouvriers ; ici nous avons de l'argent et nous sommes chez nous. »

Je cause ensuite avec un des jeunes de B... (ils sont sept : cinq garçons et deux filles). Ils vont partir prochainement pour s'établir à cinquante et un milles au sud de Battleford, dans la Saskatchewan, sur des homesteads qu'ils se sont hâtés de retenir afin de n'être pas devancés. La nouvelle ligne du C.-P.-R., de Wetaskivin à Saskatoon, ne passera qu'à six milles de la future résidence des deux familles qu'une prochaine alliance va plus étroitement associer.

Le jeune de M... m'apprend qu'un de ses amis a rencontré mon étudiant toulousain du *Pomeranian*. Celui-ci s'était engagé comme terrassier au C. P. R. ! Brisé, fiévreux, à bout de forces, il avait dû partir avant d'avoir même fini sa première semaine. Il est maintenant à Bagot, employé à des travaux agricoles, moins rudes.

Je continue à bavarder de-ci de-là. Un bon cancanier me dit que les de M... et les de B... quittent la paroisse tout simplement parce que la familiarité démocratique et les opinions avancées de leurs voisins leur déplaisent... Il y a en effet des partis à Saint-Claude !... (1). — Ces gentilshommes vont donc fonder une colonie aristocratique. Si c'est vrai, quel curieux cas de persévérance dans les préjugés européens !...

(1) Même au point de vue religieux, certaines difficultés surgissent. Le clergé canadien perçoit la dîme (le vingt-sixième de la récolte) : c'est légal dans la province de Québec et habituel dans l'Ouest. Mais les paysans français, qui ne connaissent pas cette coutume dans leur pays (la Séparation les y formera peut-être), ne s'y soumettent pas toujours avec empressement. « Mon vingt-sixième minot ? Les étourneaux l'ont mangé », déclare au curé l'Ardéchois enrichi dont je parlais tout à l'heure.

Quand je rentre à l'hôtel, j'y trouve trois Américains qui étudient le plan de Haywood, une station toute proche qu'ils se préparent à lancer. Autour de la gare, où il n'y a encore que des buissons, ils ont déjà tracé sur le papier une *Main street*, une *King street*, une *Augustine street*.

Mais ce n'est pas sur une impression d'Amérique que je reste en partant de Saint-Claude : descendu un moment de son wagon, je rencontre sur le quai de planches un Parisien établi à Oxbow. Ce compatriote parle le pur langage du boulevard, et même du boulevard extérieur. Il me confesse joyeusement qu'il ramasse de la « galette » autant qu'il en veut avec le commerce de bestiaux et qu'après la Villette, il n'y a rien de mieux que le Grand-Ouest.

III

DU LAC-AUX-CANARDS A DONRÉMY

Warman, cent vingt-neuf habitants, à quelques milles au nord de Saskatoon, au

croisement de la ligne du C. N. R., qui va de Winnipeg à Edmonton, et de la ligne du C. P. R., qui relie Prince-Albert à Regina... Oui, cent vingt-neuf habitants au recensement de 1906! (Warman n'existait pas quand on a procédé à celui de 1901.) Quelle importance attribuerait-on chez nous à un village de cent vingt-neuf habitants qui n'aurait même pas de rues complètes? Cependant, au petit hôtel, où j'ai déjeuné, on admire le plan de Warman, sur lequel sont tracées et nommées une dizaine au moins de voies futures; et les citoyens de Warman considèrent Warman comme un centre de premier ordre. Aujourd'hui même, il y a une exposition de machines agricoles à Warman! il y a des courses à Warman! la foule se presse devant Warman! Jusque sur l'estrade qui sert de quai au C. P. R., des clameurs m'assourdissent.

Parti hier d'Edmonton, je me sens encore un peu étourdi du voyage, de cette course trop rapide à travers une contrée singulière. Cette Saskatchewan du nord m'a laissé une impression sans analogue que je savoure dans ma mémoire.

J'évoque la rivière large et tranquille, les longues pentes douces des rives, les petits bois dans les creux, des ensembles naïfs comme un vieux plan en relief et en couleurs ou comme un tableau préraphaélite. Les bois grandissent, des îles basses ont l'air de flotter sur l'eau, dans les prés fleurissent au ras du sol des églantiers nains, aux corolles d'un rose aigu. On traverse la Saskatchewan qui tourne, avant Battleford. Le panorama élargi, multiplié pour ainsi dire, s'épanouit en grandes ondulations rythmées où le vert des bois et le vert des prairies alternent sans cesse comme des courants qui ne se mélangeraient pas. Où est l'horizon? Je crois le voir; puis j'en discerne, plus loin, un autre et un autre encore. La brume des lointains amollit les contours, le ciel pâle descend, se mêle aux choses. Tout se mouille de rosée, s'allège et se vaporise. Et voici que le paysage réel devient de lui-même délicieusement vague, comme un paysage dont on se souvient ou qu'on imaginerait.

Mais le train de Regina arrive. Le P. Vachon, venu de Saskatoon pour m'accompa-

gner à Duck-Lake (Lac-aux-Canards), me fait signe, et je monte auprès de lui.

***

Le lendemain, à l'Ecole indienne, où nous sommes descendus, une pluie ininterrompue nous force à rester prisonniers et il fait si froid qu'on allume le poêle dans la salle où nous causons. J'ai tout loisir de visiter le curieux établissement dirigé par les Oblats.

Les enfants sauvages ou métis, les yeux vifs et souriants, bien tenus, bien sages, que je vois dans leurs classes, me paraissent étonnamment civilisés. Même ceux — et ce sont les plus nombreux ici — qui n'ont pas le sang mêlé, ne se distinguent point par cette couleur d'un brun rouge très foncé qui a valu son nom à leur race. On dirait qu'au collège ils déteignent!... Et cela ne signifie pas, cependant, qu'ils y dépérissent : leur air de santé et de satisfaction, leur appétit surtout, au réfectoire, me rassurent pleinement à ce sujet.

L'enseignement est donné par des reli-

gieuses. Les filles apprennent le ménage et la couture. Il y a une ferme expérimentale pour les garçons. Filles et garçons étudient en commun la lecture, l'écriture, le calcul, la comptabilité, la musique même et le dessin (1).

Mais tous ces élèves, une fois grands et retournés sur les réserves, ne redeviendront-ils pas de purs sauvages, abrutis et simiesques? Là est le danger, sans aucun doute. Néanmoins, me dit le P. Charlebois, l'excellent directeur de l'établissement du Lac-aux-Canards, on compte beaucoup sur la seconde génération, sur les enfants d'élèves, élevés à leur tour ici. A l'école de Qu'appelle, plus ancienne, on commence à constater les résultats encourageants de cette éducation facilitée par l'hérédité.

(1) Ils sont très doués pour la musique. Pourtant il serait imprudent de prétendre que c'est par atavisme. M. Ernest Gagnon semble bien avoir prouvé que les sauvages de l'Amérique n'ont jamais eu d'art musical qui leur fût propre. *(Les sauvages de l'Amérique et l'art musical. — Petite étude présentée aux membres du quinzième Congrès des Américanistes, à Québec, le 12 septembre 1906.)*

Le nombre des Indiens a d'abord décru après leur relégation dans les réserves et la disparition du bison. Des conserves de mauvaise qualité aggravaient un état morbide causé par le changement relatif de l'existence. Mais maintenant la population indienne (1) reste stationnaire et l'on pense qu'elle pourra bientôt augmenter. Une loi très sage interdit de vendre de l'alcool aux sauvages : elle les préserve ainsi du fléau qui détruit à peu près partout les peuples non civilisés. Si l'on parvenait à en faire des agriculteurs, on les sauverait définitivement. Le chroniqueur canadien Arthur Buies écrivait naguère : « Les Montagnais n'ont pas encore acquis le goût de la culture, malgré que le gouvernement ait envoyé chez eux un agent des terres chargé de leur distribuer des lots et de leur apprendre à les faire produire. Fils de l'espace, libre comme le renne sauvage qui parcourt des centaines de lieues sur la neige, l'Indien, à quelque tribu qu'il ap-

(1) On comptait, au recensement de 1901, 93,460 Indiens et 34.481 métis.

partienne, ne peut se renfermer dans les limites d'un champ ni s'assujétir aux soins méthodiques, calculés, de la vie agricole. La prévoyance et l'attachement à un lieu précis lui sont étrangers (1). »

(1) *Chroniques canadiennes. — Humeurs et caprices*, 1873.

Dans l'Est, les pauvres sauvages, serrés de plus en plus près par les civilisés, sont bien obligés maintenant de se plier à leurs mœurs Il en résulte parfois des contrastes bien bizarres! Lisez plutôt cette information, envoyée d'Oka cette année même à un journal de Montréal : « Les chefs Corenthe et Peter Oak, *qui avaient entonné le chant de guerre* au commencement de la semaine dernière et avaient averti le conseil municipal qu'il y aurait du sang versé si l'on persistait à clôturer la commune, ont quelque peu changé de ton . *Corenthe est allé à Montréal, hier matin, consulter ses avocats, Mes Smith et Martin.* » Que dirait Arthur Buies, en voyant son Indien, « pareil au renne sauvage, » consulter des avocats sur l'opportunité qu'il y aurait à entonner le chant de guerre!...

Et je ne parle pas des Iroquois apprivoisés de Caughnawaga, ni des Hurons tous métissés de Lorette, qui ne servent plus guère qu'à ébahir les touristes « Il y a quelques années, conte M Ernest Gagnon dans la brochure que j'ai citée plus haut, un Huron des bords du lac Érié vint faire visite aux descendants des familles décimées de la tribu qui furent conduites, vers 1650, par le père Paul Ragueneau, dans le voisinage de Québec. C'était un beau jeune homme au regard d'aigle, aux cheveux très noirs, qui parlait exclusivement l'anglais. A

Ce que l' « agent des terres » dont parle Arthur Buies n'avait pu faire pour les Montagnais, qui dit que les écoles indiennes ne parviendront pas à le faire pour les sauvages de l'Ouest ?

Ces pauvres gens, qui furent les premiers possesseurs du sol, sauraient enfin en vivre !...



Le Lac-aux-Canards fut d'abord une colonie française, créée par un agent d'émigration de Paris, le très actif M. Bodard. Au recensement de 1901, on y comptait deux cent vingt-trois Français et Canadiens-Français contre soixante-huit Ecossais, cinquante et un Anglais et dix Irlandais.

Comment nos compatriotes y ont-ils réussi ?

Lorette, il fut l'hôte du « guerrier » Paul Picard — Tsawenhohi — qui, lui, parlait le français et l'anglais, mais savait à peine quelques mots de la langue huronne. Après les premiers épanchements, le Huron de la province d'Ontario finit par dire qu'il était avocat.

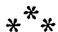
— Et moi, répliqua « Tsawenhohi », je suis notaire. »

Ainsi que dans presque tout le Grand-Ouest, cela s'est passé selon la formule du *Magnificat : « Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes. »* Parmi les pauvres, le plus grand nombre s'est tiré d'affaire; tandis que tous les riches ou bourgeois incapables de travail manuel ont échoué plus ou moins misérablement.

On peut citer de curieux cas de ce dernier genre. Un médecin nantais, pourvu de très nombreux enfants, était venu s'établir à Duck-Lake. Après une courte période d'enthousiasme, les difficultés vinrent, aiguës : on ne s'improvise pas cultivateur, même en ce pays de culture simple. Des contestations, des chicanes aggravèrent ces ennuis naturels. D'autre part, le climat semblait dur à l'immigré, qui n'avait plus l'âge où l'on s'y habitue aisément. Découragé et maudissant la Saskatchewan, il finit par se réfugier aux Etats-Unis. Après quelques tribulations, il a eu la chance, paraît-il, de s'y créer une situation satisfaisante en exerçant tout simplement sa profession médicale. Il lui avait fallu deux ou trois ans de cuisantes expé-

riences pour comprendre que le mieux était de faire ce qu'il savait faire!

Je vois un autre docteur, arrivé ici dans les mêmes conditions, qui se livra aussi à d'infructueux essais agricoles et qui est maintenant médecin des réserves indiennes. Aigri encore par des mésaventures personnelles, il ne cesse de geindre. Il trouve l'hiver intolérable. Il affirme en outre que le Français ne peut vivre sans vin. Il vante chaleureusement l'Algérie, que d'ailleurs il ne connaît pas. Deux familles françaises, me dit-il, ne pouvant supporter le froid, sont récemment parties pour notre colonie africaine : toutes devraient les imiter. Quant à lui, il reste, toujours grognant.



Le lendemain matin, lorsque nous partons dans la voiture de l'école, que conduit le P. Charlebois, le temps est clair, mais singulièrement frais pour un 14 juillet (1), car

(1) Dans le récit de ces excursions, j'ai préféré l'ordre

il a gelé blanc à l'aube. Bientôt le soleil qui monte nous réchauffe : en quelques quarts d'heure, nous passons de l'hiver à l'été.

Les bois et les prés alternent. Souvent nous voyons s'arrêter sur leur séant comme des écureuils ou courir comme des rats ces espèces de petites gerboises qu'on appelle ici *gophers* et que les cultivateurs redoutent. Elles ont en effet la rage de récolter le blé pour leur compte — en choisissant toujours le meilleur — afin de s'en faire des réserves qu'elles enterrent soigneusement.

Nous franchissons la Saskatchewan sur un bac et nous arrivons pour déjeuner à Batoche, paroisse de métis.

Le curé octogénaire remplit les fonctions de préposé des postes : il nous reçoit en timbrant des lettres.

Ce minuscule Batoche fut célèbre au Canada, parce que c'est là que les troupes de la Confédération, en 1885, vainquirent et dis-

géographique — de l'Est à l'Ouest — à l'ordre chronologique. Je suis allé en réalité au Lac-aux-Canards et à Donrémy après avoir vu Fannystelle, mais avant de visiter Saint-Claude.

persèrent les bandes de Louis Riel. Le vieux curé y était déjà : il reçut une balle, dans son presbytère qu'il n'avait pas voulu quitter. Traversant à petits pas lents les hautes herbes fleuries, il nous conduit au tout modeste cimetière. Il nous y montre un très simple monument où sont inscrits les noms des dix-neuf métis et des quatre sauvages rebelles sans doute, mais défenseurs de droits légitimes, qui furent tués dans cette suprême rencontre. Les syllabes barbares qui désignent les Indiens s'effacent dans la pierre trop tendre. Elles disparaîtront vite. Les vestiges du passé ne durent guère, en ce pays d'incessante création, de jeunesse insouciante et dédaigneuse ! Qu'importera la révolte des métis aux nouveaux colons, venus des quatre coins de l'Europe ou des Etats-Unis et qui ne sauront rien du Canada ?...

Nous déjeunons au presbytère, en buvant du vin de rhubarbe qui — est-ce le grand air et la soif ? — me paraît singulièrement agréable. Faute de raisin, les Canadiens ont une merveilleuse ingéniosité pour fabriquer du vin avec toutes sortes de choses !

Après le repas, nous courons de nouveau dans la campagne, sur les routes au sol inégal.

Nous traversons une petite réserve indienne, celle d'One-Arrow; mais elle est absolument désertée : en cette saison, les sauvages campent et déplacent souvent leurs tentes, heureux sans doute de se donner l'illusion de la vie nomade de leurs ancêtres.

Leurs huttes de bois, de pierres et de terre, vraies niches à chiens, semblent toutes croulantes. Les enfants sortis de la confortable école de Duck-Lake pourront-ils s'accommoder de pareilles demeures? N'imposeront-ils pas un progrès relatif, qui exigera plus de travail, plus de stabilité, qui engendrera une vie sociale d'un degré supérieur? On est naturellement amené à l'espérer.

Nous nous arrêtons chez un métis, qui exerce les fonctions très difficiles ou très simples, selon qu'on y met du zèle ou non, de fermier instructeur des sauvages. Une de ses filles nous accueille, très jolie, très gracieuse ; elle ressemble étonnamment, avec un charme rustique en plus, aux beautés his-

pano-américaines que j'ai vues à Caracas! La sœur aînée, actrice aux Etats-Unis, y a épousé un directeur de théâtre. Elle mêlera dans sa descendance — que je lui souhaite nombreuse — le sang des Cris, ses aïeux, au sang des Yankees.

Nous repartons encore et, quelques heures après, nous arrivons à Bellevue, paroisse canadienne-française. Le presbytère domine la campagne environnante. Des collines et des vallons forment un paysage immense, sans une ligne brisée. Les bois d'un vert épais, les prés d'un vert léger, vêtent tour à tour les croupes sinueuses et les pentes au bas desquelles brillent de petits lacs. Le bleu du ciel, l'émeraude à deux nuances des feuillages et des herbes, l'argent de l'eau : rien de plus. Les maisons, rares, disparaissent dans cette contrée qu'on croirait vierge et où souffle un grand vent frais.

Le curé de Bellevue, fils de cultivateurs sans doute, jeune, petit et robuste, la peau grillée par le soleil de la Prairie, l'air décidé, le verbe bref, parle avec une passion concentrée de terres, de bestiaux, d'agricul-

ture. Il semble être le plus avisé des colons de sa paroisse. Il ne valait que 500 piastres, nous dit-il, quand il est arrivé, il y a quatre ans, et il en vaut bien aujourd'hui, ajoute-t-il avec la fierté du devoir accompli, 5 ou 6,000. Nous parcourons ses prés où nous voyons ses vaches, qu'il regarde paternellement, comme des ouailles.

Nous entrons chez un Canadien-Français : six enfants s'ébattent dans sa maisonnette, blonds, ébouriffés, bien portants. Il vient des Etats-Unis, ainsi que plusieurs autres habitants de la paroisse, et se réjouit fort du changement. Le P. Vachon, qui a ramené ainsi au Canada un bon nombre de ses compatriotes, écoute avec satisfaction ce témoignage.

Après dîner, j'attends en vain le métis d'One-Arrow, qui devait me prendre dans sa voiture pour me conduire à Donrémy. Enfin, vers neuf heures, survient un Canadien-Français qui y va et qui veut bien se charger de moi. Je fais mes adieux au P. Vachon, au P. Charlebois, au curé-colon; puis, en avant, dans le froid crépuscule! La journée fut d'été, mais elle se rapproche de l'hiver, en

même temps que s'épaississent les ténèbres d'une nuit sans lune. Heureusement mon conducteur connaît le chemin à merveille : il en sait par cœur toutes les fondrières. Nous ne les évitons pas, ce qui serait impossible; mais nous n'y versons point, ce qui est méritoire. Assez souvent, l'homme de la Prairie s'arrête ou ralentit pour avaler une gorgée de genièvre, précaution que la fraîcheur nocturne lui paraît rendre indispensable. Agé de vingt-trois ans, venu de la province de Québec, marié depuis moins de quatre ans et déjà père de trois enfants, il rayonne d'optimisme, satisfait de sa famille, satisfait du pays, satisfait de lui-même. Il ne retournera pas dans l'Est. « Quand on a bu de l'eau de la Saskatchewan, me dit-il, on ne peut plus se passer d'en boire. » Puis, dans l'Ouest, tous les hommes sont égaux.

— *Icite*, celui qui vaut 5 piastres est aussi *monsieur* que celui qui en vaut 50,000.

Et, en effet, grâce à la spéculation, leurs rôles peuvent être aisément intervertis, ce qui est bien fait pour rappeler l'égalité première...

Mon conducteur me parle ensuite de Donrémy, paroisse d'avenir, et des mésaventures de deux employés parisiens qui s'y essayent à la culture. En voilà encore que devra rapatrier notre consul de Montréal ou l'Union française, et qui, à leur retour, crieront bien haut que l'Ouest canadien est un pays épouvantable !...

Dans les ténèbres glacées, une lueur blanchâtre persiste, vers l'occident. Notre course aveugle continue, coupée de grands bonds. Les horizons onduleux, les collines, les lacs, tout a disparu. Seuls, parfois, des arbres tout proches se découpent en noir, brusquement, sur le ciel très sombre, mais piqué d'étoiles. Le reste est confus. Soudain, d'une demeure cachée, des abois de chiens nous menacent, furieux... Ils se taisent vite. Plus aucune trace de vie et rien de distinct. La terre semble revenue au chaos. Il n'y a de vraiment visible que, dans ce firmament boréal, ces astres durs.

Il est minuit quand nous atteignons Donrémy. Pas de village. Des maisons isolées dans la campagne, sans doute, maisons qu'à

cette heure je ne puis même deviner. Nous frappons au presbytère. Personne ne répond. Mais une lumière brille dans l'église. Nous y trouvons le curé, qui prie : un prêtre maigre à barbe grisonnante, l'air ascétique, très doux et rêveur. Mon arrivée imprévue l'effare. Il ne veut pas me laisser dehors. Et où me mettre? Tout dort sur le plateau comme dans les vallées.

Sa chambre est très petite, très encombrée, quoique meublée à peine : jamais on ne tiendrait deux dans ce placard... Quant à mon conducteur, il demeure à un mille et n'a d'ailleurs pas de place. Enfin le curé prend une résolution bizarre, mais nécessaire : celle de me caser dans la sacristie. Il y apporte un « capot » en chat sauvage, des couvertures, un oreiller même; il dispose tout cela sur le plancher. Merci et bonsoir! Déchaussé seulement, je m'allonge et je m'endors aussitôt.

Réveillé de bonne heure, j'entre dans l'église pour y prier devant l'autel de bois blanc. Un passereau volète autour de moi. Au dehors, je savoure la plus fraîche, la plus réconfortante pureté matinale. Le paysage

ressemble à celui de Bellevue : mêmes coteaux, mêmes prés, mêmes petits bois, mêmes petits lacs, pareils à des flaques qu'aurait laissées dans tous les creux la pluie d'un déluge. Sur l'herbe très verte, partout l'étincellement de la rosée argentine. Et encore cette sensation de pays vierge! Il faut de l'attention pour découvrir, çà et là, un logis, au bout d'une terre en culture. Et ces terres cultivées, si vastes, aux limites souvent imprécises, ne rappellent guère nos champs rectangulaires. De loin, on les prendrait pour des prairies naturelles.

Il n'est pas six heures : je trouve le curé levé! J'espère qu'il n'en fait pas autant tous les jours, après s'être couché vers une heure. Il semble d'ailleurs étranger aux choses de ce monde, ce saint prêtre français. Ce n'est pas lui qui saurait acheter des terres ou du bétail et les revendre à propos!...

Donrémy fut fondé en 1894. Bodard sans doute, l'agent d'émigration dont j'ai parlé déjà, — je ne puis avoir que des renseignements vagues sur un passé si lointain — baptisa ainsi la nouvelle paroisse, qui compte

aujourd'hui vingt-trois familles françaises.

Cependant le soleil se lève et nous chauffe. Le curé, tirant lui-même la corde, sonne sa cloche suspendue à une potence, devant l'église. Alors, de ce pays qui paraissait désert, surgissent, aux multiples horizons, venant vers nous et grandissant très vite, des hommes, des femmes, des enfants par tas ou par chapelets, beaucoup à pied, quelques-uns à cheval, les riches en carriole. Sur le mamelon où nous sommes, ils se rassemblent tous, et je me mêle à leur groupe. Je rencontre là les deux plus vieilles familles de Donrémy : des Bretons de l'Ille-et-Vilaine, arrivés en 1894. La moins pauvre avait sept cents francs. Toutes deux possèdent maintenant de belles fermes, de beau bétail. Les enfants ne conçoivent pas qu'on puisse vivre ailleurs. Les parents sont heureux d'être venus, orgueilleux d'avoir réussi. Ils ont souvent écrit à des amis, à des cousins, de les rejoindre; mais ceux-ci ne veulent rien entendre, estimant que ce qu'on leur raconte est trop beau et que c'est trop loin pour y aller voir.

J'assiste à la grand'messe très simple, très touchante par les souvenirs de France qu'elle évoque, avec son harmonium et ses cantiques d'enfants de Marie pareils à ceux de nos villages. A la sortie, j'étends mon enquête.

Ces gens ne sont plus des paysans de chez nous. Tous propriétaires, même les plus pauvres, ils ont pris cette aisance, cette fierté naturelle qui caractérisent l'homme indépendant du Grand-Ouest. Bourgeois égaré dans un pays où il n'y en a pas, je ne me sens respecté par personne, bien qu'accueilli cordialement. Sans la moindre affectation, sans y penser, on me traite en égal. Et cela me plaît fort.

Je me renseigne sur les ouvriers agricoles, qui sont rares et souvent nomades. (Pour la moisson, il en vient chaque année de l'Est vingt-cinq à trente mille, qui s'en retournent ensuite.) Leurs salaires ont beaucoup augmenté depuis dix ans. Ils gagnaient ici 5 à 10 piastres par mois. Ils en gagnent maintenant 30 à 35, et plus encore dans les moments de presse.

Quant aux colons, toutes leurs histoires se

ressemblent. Un cas curieux, pourtant, est celui de Jurassiens venus avec un joli capital. Le père, incapable, l'a perdu entièrement; mais les fils, élevés à Donrémy, ont si bien travaillé que leur famille est redevenue l'une des plus prospères de l'endroit.

Mais je ne songe pas qu'à bavarder, ni même à m'instruire : je cherche, ne désirant pas laïciser plus longtemps la sacristie, une voiture pour gagner Prince-Albert. J'en trouve une, moyennant 5 dollars; et, en outre, on m'invite à déjeuner.

Je suis chez des Bretons encore : le père, la mère et trois enfants. Ils n'ont que deux ans de séjour; mais, en ces deux ans, ils ont subi toutes les épreuves, tous les tracas possible : maladies, pertes de bétail, accidents, etc. Néanmoins, ils ne se découragent pas. Ils croient au contraire qu'il y a beaucoup à faire — et qu'ils le feront.

Le repas fini, je pars avec le fils aîné, qui conduit, d'une main experte, dans les chemins en montagnes russes. Il a dix-neuf ans; il a pris pour lui un homestead où il y a beaucoup d'arbres; et il ne s'en plaint pas,

car il suppose que le bois, de plus en plus rare, acquerra de la valeur. Dans trois ans, il aura rempli les formalités nécessaires pour transformer en propriété définitive son droit de possession. Il sera donc alors souverain absolu d'un domaine de soixante-quatre hectares tout en bonnes terres et à douze milles seulement de la station la plus voisine du C. N. R. Il se moque bien de l'hiver, d'ailleurs sec et salubre, et de l'eau chargée de sels (d'autant mieux qu'il se vante d'avoir un puits meilleur que ceux du voisinage). Ses ancêtres furent des vilains : il sera un petit seigneur. Vive la liberté dans le Saskatchewan !

Et tandis que la voiture sautille, il contemple en souriant les collines basses, les champs immenses, les maigres bois et les étangs saumâtres où nagent, par troupes, aussi peu farouches que s'ils étaient domestiques, d'innocents canards sauvages.

LES VILLES QUI NAISSENT

REGINA

Entre Winnipeg et Regina, on change encore d'heure : à Broadview, on passe du *Central Time* au *Mountain Time*, comme on a déjà passé de l'*Atlantic Time* à l'*Eastern Time*, de l'*Eastern Time* au *Central Time*, et comme on passera encore, si l'on continue jusqu'à Vancouver, du *Mountain Time* au *Pacific Time*. Et certains immigrants naïfs ont quelque peine, quand ils doivent ainsi avancer leur montre, à concevoir qu'ils ne se retranchent pas réellement une heure de vie... Le retour leur serait plus agréable : si l'on vieillit en allant de l'est à l'ouest, on rajeunit, au contraire, dans l'autre sens!

Avant et après Regina, c'est la Sas-

katchewan du Sud, plate d'abord, onduleuse ensuite, mais toujours désolée.

Un souvenir m'en reste particulièrement net. C'était là même où commencent à se soulever, comme de timides vagues, les premières collines. Elle s'étendait, arrosée sans bruit par une pluie douce, la prairie verte du Grand-Ouest, avec ses petites rivières et ses petits étangs morts. Où avais-je vu ce gazon court et uni en apparence et de semblables petits étangs, ternes sous le ciel gris? Sur l'étroit plateau du Prarion, dans la région nue des Alpes où la forêt ne monte pas. En ce désert aussi sauvage que celui de Platée, on découvrait parfois — si rarement! — quelque chétive maison de planches, seule, absolument seule. Et la tristesse de cette demeure perdue, battue par l'averse soudain violente, par le vent qui soufflait en bourrasque, rendait ce pays lugubre comme une prison, comme la prison perpétuelle du téméraire qui s'y était aventuré.

Pourtant il est, ce pays, un des plus riches du monde : peut-être bâtira-t-on une ville autour de cette masure!...

Mais, en regardant la minuscule lumière qui vient de s'y allumer et qui, très vite, disparaît dans le crépuscule, je songe aux sinistres histoires, qu'on m'a contées, de gens égarés dans la prairie toujours pareille, de colons devenus fous par excès de solitude.

Français — nous vous le disons et le redisons à *la Canadienne* — craignez cet isolement! Ne vous établissez jamais trop loin d'un petit centre où vous puissiez rencontrer, le dimanche au moins, des hommes qui parlent votre langue. L'exil absolu de la Prairie encore déserte n'est pas fait pour les enfants d'un peuple sociable, qu'un incoercible atavisme prédestine à voisiner, à potiner, à se chamailler entre compatriotes.

Regina ne serait pas une ville à leur recommander, car on aurait grand'peine à y trouver une douzaine de personnes sachant le français. Après avoir déposé ma valise sur un tas, dans le premier hôtel venu, j'arpente les trottoirs de planches. Les maisons en pierre me semblent très rares. Préjugé européen que la pierre! Avec le bois, même sans

briques, on construit plus vite des demeures aussi confortables.

Comme dans toutes les cités du Canada, de l'est à l'ouest, les églises sont nombreuses. Je visite celle des catholiques, neuve, trop neuve même à mon goût et qui a l'air d'un jouet verni. Un jeune oblat allemand (on m'a dit que les Allemands fournissent ici le plus gros contingent catholique) m'indique le chemin de la résidence du lieutenant-gouverneur. Il peut même, en cherchant ses mots, m'informer qu'un quart d'heure suffit pour y arriver — ce qui est d'ailleurs inexact. Je le remercie et je pars dans la direction voulue. Me voilà bientôt dans la campagne sans arbres et plate comme un billard. J'aperçois la résidence, mais il me faut tourner des bourbiers pour l'atteindre, en une demi-heure, sous un soleil fort chaud. Je suis suant, poussiéreux, sale : je dois avoir l'allure d'un chemineau suspect. Le lieutenant-gouverneur Forget ne m'en accueille pas moins avec une toute cordiale bienveillance, et, très simplement, il m'invite à prendre sa demeure pour hôtel. Je résiste,

confus; mais je vois qu'il a la bonté d'y tenir. J'accepte alors volontiers cette franche hospitalité dont plusieurs de mes compatriotes — M. André Chéradame, M. Augustin Léger, M. André Siegfried, entre autres — ont joui avant moi, et qui semble si reposante quand on a tant soit peu vagabondé auparavant à travers ce rude Ouest.

Après déjeuner, accompagné du jeune et très aimable secrétaire de M. Forget, qui porte le même nom que l'auteur de *l'Etape*, je vais à l'hôtel où j'avais laissé ma valise. Je la retrouve sur son tas et le gérant me réclame cinquante cents, sous prétexte qu'une chambre que je n'ai pas occupée, que je n'ai même pas vue, a été retenue pour moi, et que, pendant mon absence, les autres voyageurs ont pris un repas... Rien à objecter. « C'est correct », comme on dit ici.

Je retourne ensuite à la résidence du lieutenant-gouverneur. Je ne me sens pas la moindre envie de la quitter. Elle est paradoxalement tranquille, à l'écart de Regina, au milieu d'un semblant de parc aux arbres courts — merveilleux pourtant en cette

plaine où le vent, comme celui de la mer sur certaines côtes, ne paraît pas tolérer qu'il pousse des végétaux de plus de deux mètres... Le dégel et la pluie doivent transformer cette oasis en île. Mais il reste toujours un moyen de gagner le continent — je veux dire Regina. Un trottoir de planches, un trottoir tout seul, sans maisons qui le bordent, s'en va joindre à angle droit un autre trottoir d'une rue lointaine. Il domine la prairie, prêt, si l'on peut ansi parler, à devenir un pont. Au-dessous de lui, des fleurs nombreuses surgissent dans l'herbe drue : un grand lin bleu cendré, le modeste, mais international millefeuille, cher au curé Kneipp. Je reconnais des amies de France parmi elles; mais d'autres sont bien canadiennes, comme ces belles anémones d'un blanc plus laiteux que notre sylvie. Très canadien encore, cet églantier si bas qu'il est parfois presque sans tige, cet églantier aux corolles d'un rose aussi vif que du rouge!

Le solitaire qui occupe cette résidence, comparable à un moderne et luxueux ermitage, gouverne de là, tel qu'un président très

constitutionnel, la nouvelle province de la Saskatchewan, comme il gouvernait auparavant tous les territoires du Nord-Ouest. Il est un de ces Canadiens-Français qui se sont imposés aux Anglais par leur connaissance des affaires et par leur sagesse. Habitant l'Ouest depuis trente-cinq ans bientôt, il remplit les plus hautes fonctions dans une province où les hommes de sa race ne constituent qu'une petite minorité.

Il a été longtemps « commissaire des sauvages », chargé de la surveillance des Indiens qui ne furent pas toujours aussi apprivoisés que maintenant. La grande famine de 1878 lui a laissé des souvenirs tout particuliers : il en sourit aujourd'hui; mais, si énergique et si calme fût-il, la situation devait lui sembler critique alors qu'à Battleford, entouré des tribus campées là, il ne pouvait manger de la viande qu'en cachette. Chaque soir, en guise de couvre-feu, retentissaient des chants de mort, c'est-à-dire d'horribles hurlements. Parfois des balles passaient au-dessus de la maison ou même ricochaient sur les murs. Tentatives de meurtre

ou imprudences de cette foule enragée de bruit? On n'aurait pu se prononcer; mais, si les intentions restaient douteuses, le péril était certain.

M. Forget s'efforçait obstinément d'apaiser ces dangereux affamés. Grand amateur de champignons, il eut un jour l'idée de leur enseigner l'usage de ce mets naturel qui abondait dans la prairie. Il se mit à cuisiner lui-même, devant eux. Il discourait, persuasif; et, plus persuasive encore que lui, une attrayante odeur montait de la casserole. Mais il en vint à dire qu'il y avait de mauvais champignons, qu'il fallait les éviter pour ne pas s'empoisonner... Et, un à un, toujours muets, les auditeurs disparurent. M. Forget demeura seul pour déguster son plat.

Cependant, le tragique charivari des chants de mort et le sifflement des balles continuaient... M. et Mme Forget devaient raisonnablement s'attendre à être massacrés. La délivrance arriva, sous forme de vivres envoyés par le gouvernement.

***

Quel plaisir de se réveiller dans une claire et vaste pièce, en cette demeure autour de laquelle souffle un grand vent sain, comme sur un navire!

Le jeune secrétaire de M. Forget m'emmène vister, ce matin, les « baraques » — ou, si vous préférez, la caserne — de la police montée du Nord-Ouest.

Cette police montée, qui ne compte guère que six cents hommes dans les deux nouvelles provinces et deux cents dans le Yukon, suffit à y assurer l'ordre de manière à exciter la jalousie parfois avouée des Américains. Troupe d'élite, supérieure à nos gendarmes, aussi dévoués, aussi forts, mais plus lourds et moins sagaces! Vrais coureurs de prairie, aimant leur métier d'ailleurs bien payé, ces policiers à cheval pratiquent avec une telle maëstria la chasse aux criminels que, pour ceux-ci, la vie n'est vraiment plus tenable...

Je me rappelle un de ces Sherlock Holmes militaires qui conduisait de Prince-Albert à

Regina un prisonnier sans menottes ni liens d'aucune sorte. Assis à côté de lui dans le wagon, il feuilletait un magazine. Voulant déjeuner, il prévint simplement un contrôleur qui prit la suite de la garde et de la lecture. Une autre fois, pour causer avec un voyageur, il s'éloigna de plusieurs banquettes; mais il avait laissé son sabre à sa place et ne le quittait pas du regard!...

Cette insouciance, qui semblait folle, était toute naturelle. Le prisonnier ne songeait pas à s'enfuir : il savait trop bien qu'il aurait été rattrapé. La police montée profite largement du respect quasi superstitieux qu'elle inspire; et il arrive souvent qu'elle envoie, pour une arrestation, un seul homme.

Rien ne m'intéresse particulièrement dans l'installation de ces détectives de plein air, si ce n'est qu'on me montre, dans la petite prison, la cellule où fut enfermé le métis Louis Riel, et l'endroit où il fut pendu. Malgré ses défaillances intellectuelles et morales, ce détraqué, qui représenta assez mal une juste cause, mourut bravement et chrétiennement.

Pour terminer notre visite, nous montons à une tour de bois qui domine les casernements. Bien que peu élevée, elle prend, dans cette plaine, l'importance du monument d'Eiffel. Quasi suffoqué par la violence du vent, je vois, à tous les horizons pareils, la Prairie nue, plate, sans un arbre, sans un monticule, sans même une ondulation : mer jamais houleuse et que nulle tempête n'émeut. Elle semble atrocement triste à ceux qui ont toujours vécu dans des pays de collines et de forêts. Elle ne répond qu'au soc. Sa laideur féconde pourrait fournir de pain des millions d'hommes, mais elle ne saurait donner à un seul un instant de rêve. Dans l'Est et plus loin dans l'Ouest, vers les Rocheuses, la nature redevient une amante : ici, elle n'est qu'une disgracieuse nourrice.

Et cependant on s'attache parfois à cette contrée si peu attrayante au premier abord... M. Forget me résume l'histoire typique d'une famille bretonne, rentrée maintenant en France, qui fut quelque temps à son service, et qui s'établit ensuite dans la Prairie. La femme l'eut toujours en horreur et, quoique

vaillante, ne pouvait s'empêcher de gémir. Le mari, qui avait failli pourtant périr un hiver, égaré par une tempête de neige, s'était acclimaté et serait resté volontiers. Quant au fils, élevé ici, il regrette le Grand-Ouest, il en garde la nostalgie, il étouffe en Bretagne.

***

Quand je quitte M. et Mme Forget en les remerciant de leur hospitalité avec une sincérité que vous comprenez, je songe qu'en ce pays qui change si vite, il me faudrait revenir bientôt pour trouver leur résidence pareille.

Hâtivement, impatiemment, Regina s'agrandit (1). M. Forget a refusé cette année 5,000 piastres d'un terrain acheté 167 il y a quinze ans! L'unique trottoir qui relie à la ville sa demeure aura sûrement un pendant; les maisons s'approcheront, entoureront l'ermitage devenu centre...

Regina aura pris son gouverneur.

(1) Deux mille deux cent quarante-neuf habitants au recensement de 1901; 6,169 à celui de 1906.

CALGARY

A Banff, montent dans mon wagon trois voyageurs qui parlent français. Une heure au moins, je garde une discrétion héroïque; puis je n'y tiens plus : je m'approche, j'engage la conversation, je me fais connaître. Ces Français sont des Belges — d'aimables Bruxellois qui causent comme des Parisiens. Ou plutôt, deux d'entre eux seulement... Le troisième, peu loquace, l'air sérieux, énergique, presque dur, vient de passer deux ans à Wetaskivin; il compte bien y revenir après un court voyage en Belgique; il est déjà un « homme de l'Ouest »; tandis que ses compagnons (son frère et un ami), qui sont restés quelques semaines avec lui dans l'Alberta et s'en retournent sans le moindre regret, ont une verve toute boulevardière... Ils ne savent pas à quel point ils me charment ! Entendre plaisanter à la française, quand on a subi tant de conversations mornes ou de silences glacés, c'est une vraie friandise intellectuelle. Ils blaguent à plaisir les « sauvages de

Wetaskivin », tandis que leur frère et ami les écoute d'une oreille distraite, avec quelques sourires, comme des enfants.

Ah! les mœurs américaines! Le *barman* qui leur donnait de grands coups de poing dans le dos, en manière de plaisanterie! Et l'immense corporation des cracheurs! Oui, l'on circule au milieu d'une mitraille de salive!... Un jour, me dit un de mes Belges, indigné, comme il était assis dans un fumoir, un *rancher* s'arrêta devant lui, et, très grave, lui cracha entre les jambes... Il y avait là un crachoir que le Belge n'avait pas remarqué. On doit reconnaître que ces gaillards visent très juste. Cependant il n'est pas agréable de se trouver toujours, en face de ces projectiles spéciaux, dans une situation analogue à celle du fils de Guillaume Tell...



A Calgary (1), nous nous casons tous les quatre dans le même hôtel, le plus cher où

(1) Quatre mille quatre-vingt-onze habitants au recensement de 1901 ; 11,967 à celui de 1906.

j'aie encore logé et qui ne coûte pourtant que deux piastres et demie par jour. Il est très plein. Ma chambre, perchée au plus haut étage, ressemble à une cabine de paquebot. Enfin, je dois me féliciter de n'avoir point à partager mon lit avec quelque *cow-boy*, comme cela arrive parfois, aux grandes fêtes!...

Le lendemain, je vais voir un des rares Français de Calgary, le P. L..., des Oblats. Il est curé de la paroisse catholique, et, comme tous les prêtres d'ici, très occupé d'organisation. Il vient de bâtir, il bâtira encore. Il me montre son église, puis une belle salle où il tient des réunions variées. Nous causons de nos compatriotes si souvent imprudents, « illusionnistes », dans leurs tentatives d'émigration. Il me cite le cas d'un bibliothécaire qui, s'étant découvert soudain une vocation de colon, était venu dans l'Alberta avec sa femme et ses enfants. Il acheta, trop cher et dans les pires conditions, bien entendu, sa voiture, son cheval et une vache. Il ne savait pas atteler : sa mâchoire faillit être irréparablement endommagée par une

ruade. Sa femme ignorait l'art de traire. Elle sollicita les leçons d'un métis, leur voisin; quand elle le vit empoigner vigoureusement le pis, elle s'écria, très émue :

— La pauvre bête! Vous allez lui faire mal...

Or, le biliothécaire cultivait selon Virgile.

— Tout est là, déclarait-il au P. L... en brandissant un exemplaire des *Géorgiques*.

Cependant, peu à peu, et de mécomptes en mécomptes, sa foi faiblit. Un jour, il vint trouver le curé qui l'avait en vain chapitré jusqu'alors; il lui dit, consterné :

— Je ne sais pas ce que ça signifie... Je dépense tout mon argent et je ne vois pas comment en gagner...

— Vous en reste-t-il assez pour rentrer en France? demanda simplement le P. L...

— Oui.

— Eh bien, partez demain!

***

Calgary célèbre, ce 4 juillet, la fête de l'Indépendance comme une ville des Etats-

Unis. Spectacles, jeux variés, cavalcade, musique. Chaque table de notre hôtel est ornée de deux petits drapeaux, l'un canadien, l'autre américain. Les «ex-Américains», dit un journal local, s'apprêtent à se réjouir, etc. « Ex-Américains » me semble joli; mais, pour témoigner tant d'amour à leur patrie d'hier, ils ne doivent pas être si « ex » que cela...

A Calgary, particulièrement envahi, on sent mieux le danger : les Américains forment aujourd'hui le plus gros contingent des immigrants. Ne finiront-ils pas par constituer la majorité et par trouver alors que la frontière n'a plus de raison d'être?

Les Canadiens répondent que ces nouveaux venus apprécient trop les institutions excellentes et la sécurité si parfaite des provinces du Nord-Ouest pour vouloir changer de régime. C'est vrai pour le moment. Cela ne pourrait cesser de l'être — et encore n'oserais-je rien affirmer — que si un très grave conflit d'intérêt éclatait entre l'Ouest et l'Est.

Je contemple avec un médiocre plaisir l'animation sans grâce de cette capitale des

ranchmen. L'hôtel est plein de longs individus guêtrés, aux faces boucanées ou rutilantes. Pipe à la bouche, ils fument et crachent formidablement. Ils ont l'air d'expectorer aussi leurs phrases rauques. Ils sont effrayants de force rude; le grand air, contre-poison de l'alcool, les maintient en santé; mais lequel triomphera définitivement? Il faut beaucoup de chevauchées dans la prairie pour compenser une sérieuse séance au bar! En attendant l'issue du conflit, ils triomphent, bruyants, tout à fait chez eux dans la ville. Ne sont-ils pas les principaux agents de la prospérité de Calgary? Bien que le C. P. R. ait fertilisé, par l'irrigation, de vastes terres, cette région reste essentiellement celle de l'élevage; et c'est ici que réside le « roi des troupeaux », l'Irlandais Burns, *cow-boy* il y a vingt ans.

Le soir, avec mes compagnons belges, j'essaye de gagner la campagne. Les dernières maisons dépassées, nous foulons un sol qui ne rappelle guère l'humus gras et noir des environs de Winnipeg; sableux et stérile comme nos dunes marines, il ne peut nourrir

que des graminées et de chétives immortelles blanches.

Ainsi que Regina, Calgary est plat comme une assiette — mais l'assiette, creuse ici, a des bords bien marqués. Après avoir traversé une rivière, nous gravissons un escarpement naturel qui ressemble un peu au talus des « fortifs... ». Soudain, par delà les rues rectilignes et les « blocks » cubiques, par delà les plaines nues, voici que surgissent, festonnant l'horizon rouge du couchant, des cimes bleues, des crêtes fantaisistes, des pointes paradoxales de montagnes comme on en voit dans les peintures japonaises... Les Rocheuses, toutes proches!

Si l'on était forcé d'habiter Calgary, avec quel entrain, au premier jour libre, on fuirait vers elles!

EDMONTON

Huit heures de chemin de fer à peine, pendant lesquelles le train file droit vers le nord, et l'on arrive à Edmonton, capitale de l'Alberta. Ce qui frappe le plus, au sortir de

Calgary, c'est que des étables de vente remplacent les tours rouge brique ou grises des élévateurs à blé. Rapidement, le pays devient moins morose. De petits bois, des rivières, des lacs, des collines, des troupeaux, parfois quelque campement d'Indiens, où les piquets intérieurs, émergeant ensemble au sommet des tentes, y forment des espèces d'aigrettes : cela suffit à distraire le regard durant un parcours qui semble assez bref après les grands trajets effectués.

Le C. P. R. s'arrête à Strathcona, c'est-à-dire une lieue environ avant Edmonton; on traverse un bout de plaine boueux et la Saskatchewan dans de vulgaires pataches. Malheur à qui abandonne la sienne avant de s'être assuré un gîte! Il y a fête à Edmonton ces jours-ci. Plus de place! Sous une chaleur de 35 degrés centigrades à l'ombre et chargé d'une lourde valise, j'erre piteusement pendant près d'une heure. Par charité pour le patron, rude buveur, mais brave homme, je ne vous dirai pas le nom de l'hôtel de métis dans lequel je finis par entrer — avec des protections. On me donne une chambre où

tout, jusqu'aux draps et aux serviettes de toilette, paraît saupoudré d'un sel noir. La salle de bains me réserve d'ailleurs une plus gracieuse surprise : au moment de tourner le robinet pour emplir la baignoire d'eau froide, et tout rasséréné déjà à la pensée de m'y plonger, je recule en voyant au fond une longue traînée de crasse...

Brève épreuve ! Le lendemain, un aimable Français m'emmène à l'hôtel où il prend pension, et j'y trouve, pour deux piastres et demie par jour, toute la propreté et tout le confort habituels des installations canadiennes.



Journées occupées, et de la façon la plus intéressante ! Venu ici pour quarante-huit heures, j'y passe près d'une semaine. Chaque moment m'apporte son fait curieux, son renseignement nouveau ou, plutôt, son homme. Car, en voyage, il faut, avant tout, voir des hommes. Regardant passionnément et précisant mes observations dans mes notes, j'en

reviens toujours à esquisser des portraits. En voici quelques-uns. De peur qu'ils ne perdent quelque chose de leur exactitude, je ne retouche point le style familier...

— D... : un colon, arrivé de Nantes il y a treize ou quatorze ans avec 5,000 francs. Son domaine en vaut aujourd'hui 100,000. Il est très animé, cet excellent compatriote, chaque fois qu'il vient à Edmonton. Mais cette animation, due au grand nombre de bars où le savoir-vivre exige qu'on entre, laisse son esprit parfaitement lucide. Il m'explique qu'il ne quittera jamais l'Ouest. Un petit voyage en France lui plairait; mais il ne voudrait point y rester. Le paysan, là-bas, passe son temps à faire des courbettes : on le dédaigne. Ici, au contraire, l'*habitant* est un monsieur que tout le monde respecte.

Mme D... : femme du précédent, aussi large que haute. Satisfaite autant que son époux. Le pays est le meilleur des pays. Même contre l'hiver, elle n'a rien à dire. Plus épanouie encore moralement que physiquement, elle m'écrase de son optimisme, de son chauvinisme local. Je suis vraiment gêné de

ne pas me sentir la moindre envie de vivre dans l'Alberta du Nord.

— L... : un petit commerçant, qui fut Parisien avant d'être Edmontonien. Il semble n'avoir une boutique que pour la forme, car on n'y voit point d'acheteurs, mais seulement quelques compatriotes qui y viennent bavarder. En réalité, toute son activité s'emploie à spéculer sur les terres, avec ses propres capitaux et avec d'autres capitaux empruntés en France. Il voit déjà 100,000 habitants à Edmonton (1). Si on lui disait que ce sera l'année prochaine, il ne répondrait pas non. Il m'engage à me pourvoir de quelques lots...

— J'attendrai le krach.

Il clame d'indignation.

— D... : un Parisien encore, licencié en droit, qui s'est complètement transformé ici. D'abord au service de la maison Révillon, il a vécu surtout, pendant trois ans, dans le

(1) Il y en avait 2,626 au recensement de 1901 et 11,167 à celui de 1906. Plus d'hommes que de femmes, comme en toutes ces villes neuves : 6,652 contre 4,515. Si l'on a des filles à marier...

nord de la Saskatchewan. Puis, ayant repris son indépendance, il a fait de ses économies deux parts : avec la première, il a acheté des terrains; avec la seconde, il s'est payé un long voyage d'agrément en Californie. « En revenant, se disait-il, j'aurai gagné ou j'aurai perdu. Si j'ai gagné, très bien : je continuerai. Si j'ai perdu, j'ôterai ma veste, et je serai toujours bon pour *faire* deux dollars par jour. »

Et il les aurait *faits* sans peine, ce grand gaillard vigoureux, qui sait se servir de ses bras et que ne gêne plus aucun préjugé bête, dans ce pays où il n'y a pas de castes, où nulle besogne manuelle n'est méprisée.

Mais il a gagné. Et il travaille maintenant chez deux avocats canadiens-français, deux frères, qui ont une solide situation à Edmonton. Il passera les examens du pays et deviendra leur associé.

Affairé, mais affairé sans hâte, sans surmenage, comme on sait l'être ici, il ne se « bile » jamais, suivant sa propre expression. Il a tout le flegme de l'Ouest.

Il garde néanmoins l'amabilité et la ser-

viabilité du Français. Admirateur convaincu d'Edmonton, d'ailleurs — au point d'en aimer jusqu'au climat et d'anathématiser l'hiver parisien, l'hiver humide qui l'a vilainement enrhumé, la seule fois qu'il soit revenu en essayer depuis quatre ans.

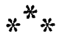
— Théodore R... : directeur à vingt-six ans de la maison R... d'Edmonton.

Les grands fourreurs français ont créé dans l'Ouest canadien toute une organisation analogue à celle de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et en concurrence avec elle. Mais Théodore R... a monté, en outre, un énorme bazar, un Bon Marché d'Edmonton, tenant le gros comme le détail, car il approvisionne tous les *stores* (1) de la région. Chaque année, que dis-je? chaque mois, il invente une amélioration, une réclame nouvelles! Il a achevé son éducation commerciale à New-York. Passionnément actif et travailleur, enthousiaste, bluffeur par principe et avec un rien d'ironie, il ne croit qu'aux procédés et qu'aux méthodes des

(1) Magasins où l'on vend un peu de tout.

Américains; il est plus américain même, sans doute, qu'ils ne le sont. Mais, par son aptitude à tirer de leurs actes une théorie et à y conformer logiquement les siens, il se révèle Français toujours, c'est-à-dire généralisateur et systématiseur...

Souvent honni de ses compatriotes, parce qu'il n'a jamais voulu admettre que ses bureaux fussent un asile pour tous les ratés venus de France, il déclare que son devoir de Français n'est point de mettre le gâchis dans ses affaires en embauchant des incapables par charité mal entendue, mais au contraire, et avant tout, de faire prospérer la maison française qu'il représente. Il a raison. Pour moi, j'aime à constater qu'un des nôtres a pu se mettre ainsi, tout jeune, à la hauteur de ses plus actifs concurrents et dans leur propre pays.



On trouve à Edmonton l'activité américaine, mais cette activité y est heureusement tempérée. A part Théodore R..., qui besogne

à la fois comme un Français et comme un Yankee, ces gens ne se fatiguent pas. Les ouvriers font moins d'heures de travail qu'en France. En revanche, ils travaillent plus vite. Mais cela ne signifie pas qu'ils travaillent mieux.

La rapidité suffit bien : quand on a qualifié l'Européen de *slow* (lent), on a tout dit. Néanmoins, la rapidité a ses inconvénients. Voici, par exemple, dans Jasper avenue, — la rue principale, — un trottoir fait avec une incomparable promptitude, il y a quelques mois : il se défonce déjà et il faut le refaire. Voici encore une ligne de chemin de fer terminée en toute hâte : lorsqu'un rail monte, l'autre descend. Ce sont des mouvements de flots. Et, au sortir d'Edmonton, les trains peuvent se risquer tout juste à la vitesse de deux lieues à l'heure... C'est un peu *slow*.

On a aussi, à Edmonton, l'habitude de se servir des maisons avant qu'elles soient achevées. Mon nouvel hôtel, si confortable, n'a pas encore de trottoir : on l'aborde au moyen d'une planche, passerelle improvisée qui, les

jours de pluie, oscille sur un bourbier. Une autre planche, clouée, sert de balcon à l'une des fenêtres. Et un habitué m'affirme qu'on a ouvert l'établissement alors que toutes les briques des murs n'étaient pas posées!

J'ai occasion d'entrer dans les bureaux d'une compagnie de chemin de fer : on y prend son billet sous un échafaudage.

Tout est mouvement. La notion de stabilité n'existe pas — même pour les immeubles qui ne méritent plus leur nom. Ils se meuvent, en effet, à l'occasion. Je rencontre une maison qui se promène dans la rue, sur des rouleaux de bois : son propriétaire la change de quartier.

Mais la pire frénésie est celle de la spéculation. L'on trouverait difficilement un citoyen d'Edmonton qui n'achetât pas des lots, partie seulement au comptant, pour les revendre avec bénéfices. Les fonctions publiques, de député ou sénateur à échevin, sont désirées surtout parce qu'elles permet tent de se procurer des renseignements qui valent de l'argent. Même les fonctions privées d'avocat-notaire (on cumule en ce pays)

deviennent particulièrement précieuses pour la même raison. L'on joue autant qu'à Monaco. On table sur l'avenir à tel point qu'à deux milles d'Edmonton, en rase campagne, on vend des terrains comme lots de ville! Certes, le passage du nouveau Transcontinental et le prolongement forcé de la ligne du C. P. R. jusqu'à la capitale de l'Alberta, où le C. N. R. a déjà une gare terminus, apparaissent comme la garantie d'une future prospérité. Mais ne l'escompte-t-on pas trop à l'avance? A la moindre crise, et même au plus naturel arrêt, n'y aura-t-il pas un krach analogue à celui de Winnipeg en 82? Tous les observateurs de sang-froid le craignent.

En attendant, les spéculateurs s'enrichissent. Et les usuriers plus encore! Dans ce pays neuf où l'argent est rare, où il n'existe pas de taux légal, si l'on a quelques capitaux, on peut rapidement les accroître, pourvu que l'on connaisse bien la procédure, les usages, les roueries coutumières, et qu'on pratique au besoin la saisie, sans scrupules. L'honnête et sérieux Crédit foncier franco-canadien prête à 8 pour 100 sur première

hypothèque. Mais les prêteurs à court terme, qui prennent pour gages le bétail ou les récoltes, arrivent sans en avoir l'air à décupler cet intérêt-là...



A Edmonton, l'élément américain ne domine plus comme à Calgary. On y trouve beaucoup de Canadiens-Ecossais, Irlandais, Anglais, une forte minorité de Canadiens-Français et même un groupe de Français de France. Quelques-uns de ces derniers réussissent (une des plus belles fortunes de la ville a été faite par l'un d'eux). D'autres vivotent, paresseux, hâbleurs, mais se tirant d'affaire, grâce à l'abondance du travail et à la hausse actuelle des terres.

Les gens de l'Ouest ne s'intéressent pas à l'étranger comme ceux de l'Est : on est accueilli avec indifférence, sauf par quelques compatriotes. Chacun s'occupe de lui-même, insouciant et sans-gêne. Dans les usages, s'étale un beau laisser-aller démocratique. N'ai-je pas vu un avocat recevoir ses clients

en bras de chemise, la pipe à la bouche?

La campagne d'Edmonton a cette grâce de la nôtre, qui manque si complètement aux environs de Regina et de Calgary. Dans les prés et parmi les frais bouquets d'arbres, jusque sur les bords de la Saskatchewan voltant au fond d'une combe, on voit en ce moment des tentes, — tentes d'immigrants qui n'ont pu encore se loger ou de citadins que divertit le *camping*. Jamais nomades plus joyeux, jamais conquérants plus riches d'espoir n'ont dormi plus paisiblement sous des toiles humides de rosée.



Dans un haut et solide véhicule où les heurts se sentent fortement sans qu'ils compromettent l'équilibre, nous roulons à travers la plaine aux petits bois et aux prés herbus. Théodore R... conduit. Tous les dimanches, il excursionne ainsi en voiture ou à cheval et doit sans doute à cette habitude de si bien supporter son labeur forcené de la semaine.

L'air est vif, ragaillardissant; ce simple

paysage rayonne la jeunesse. Au grand soleil, sur les bords de la large route labourée d'ornières, nous voyons par milliers des fleurs de France, que dominent royalement les lis orangés du pays.

Nous roulons, et nous roulons encore, pendant cinq ou six lieues, jusqu'à ce que nous arrivions à la ferme de C..., près de Fort-Saskatchewan.

C..., un Champenois qui fut antérieurement boucher, est arrivé, il y a treize ans, avec 400 piastres, après des tentatives infructueuses à Montréal. Il possède maintenant 320 acres en culture, 34 chevaux, 46 bêtes à cornes. Il a eu, entre temps, des enfants en masse. Il en garde encore cinq avec lui.

Théodore R... a attelé son cheval; et ce jeune millionnaire, la veste bas, les manches de chemise relevées jusqu'aux coudes sur ses bras musclés, bouchonne la bête avec autant d'entrain que s'il concluait une grosse affaire. Il est de ceux pour qui se reposer, c'est changer d'exercice. Capable également de reviser une comptabilité pendant des heures ou de chevaucher des journées entières, il ne

s'embarrasse de rien; il passe allègrement d'une besogne à l'autre, d'un travail âpre à une distraction violente. Tout cela, c'est vivre. Il n'y a pas d'Américain qui connaisse mieux que lui la fameuse « vie intense »!

Cependant la mère C..., le père C..., les enfants C... s'empressent autour de nous. Ils sont toujours ravis de voir des compatriotes. Le père C..., ancien hussard, professe le plus exubérant chauvinisme. La grande salle à manger où il nous offre un déjeuner copieux, — chef-d'œuvre de la mère C..., — est littéralement pavoisée avec des oriflammes tricolores. Sa dernière enfant, une fillette de six ans, s'appelle France. C'est chez lui qu'on fête le 14 Juillet : l'année dernière, il a eu quatre-vingts convives français.

Détail cocasse, il n'a jamais daigné apprendre l'anglais. Pour acheter et pour vendre, il suffit, prétend-il, de savoir : *one, two, three.*

Le repas fini, le graphophone commence son aigre concert et l'on danse. La fille aînée, une blonde de quinze ans, souple et robuste, valse comme on ne valse plus dans nos sa-

lons où l'on sautèle ainsi que des dindons blessés, sous prétexte de boston.

Puis nous nous promenons dans les champs; nous traversons la voie du C. N. R. qui passe tout près de la ferme. En marchant, le père C... me parle de ses durs débuts de sa prospérité actuelle. Il conclut :

— Vous devriez dire aux gaillards qui n'ont pas un poil dans la main de venir ici !

Nous arrivons brusquement au sommet d'une sorte de falaise, dominant la Saskatchewan qui tourne. L'autre rive est basse. Un immense pays vert s'étend en pleine lumière. Dans les sables d'alluvion, l'on a cherché de l'or sans beaucoup de succès. On s'était mépris, comme les fils du laboureur de La Fontaine, qui voulaient découvrir un trésor. C'est dans la plaine même qu'il y a de l'or à trouver. On le récoltera bientôt, avec ces blés qui poussent. La spéculation peut bien s'enfler, puis s'abattre, comme une vague. La vraie richesse du Nord-Ouest, la richesse qui durera, elle est en ces moissons présentes et futures.

UNE EXCURSION A VANCOUVER

J'ai voulu voir Vancouver, aller jusqu'au Pacifique; et, malgré la perspective peu tentante d'un trajet de cinquante heures, je suis parti hier de Regina (1). Je m'éveille dans ma couchette du sleeping-car; je lève le petit rideau bleu qui me cachait le paysage, tandis que le grand rideau vert, de l'autre côté, continue à m'isoler du reste du wagon. L'impression est aussi agréable que bizarre. Béatement étendu, je regarde, comme d'une nacelle, passer le pays. Nous sommes dans l'Alberta. Voici des collines très vertes, des *ranches*, des troupeaux de bœufs et de chevaux. Des cow-boys galopent, et je souris, tellement ils ressemblent à ceux des images. Quelques arbres surgissent le long des rivières : ils paraissent étonnamment grands

(1) Capitale de la Saskatchewan.

au voyageur venu de Regina et des plaines chauves de la Saskatchewan du sud.

Et enfin apparaissent les premières montagnes Rocheuses !

Elles méritent bien leur nom, ces cimes triangulaires de roc nu qui me font penser à la chaîne des Pyrénées vue du Pic du Midi de Barèges. Mais il n'y a pas ici de chaîne proprement dite : c'est un inextricable enchevêtrement; ce sont aussi d'incessantes variations d'aspect. Nulle part pourtant on ne retrouve les croupes rondes et les gaies prairies des Alpes. La cordillère reste sévère, abrupte, sans une seule ligne molle, sans une seule nuance fraîche. Ses bois mutilés par les incendies ont presque toujours un air pauvre, décharné. Les vallées tantôt s'élargissent magnifiquement comme à Banff, tantôt se rétrécissent jusqu'à n'être plus que des couloirs. Des eaux les creusent. Un torrent analogue aux « nants » de la Savoie se borde de falaises, argileuses sans doute, grisâtres, avec des morceaux détachés semblables à la Cheminée des Fées de Saint-Gervais.

Après Laggan, la pluie commence. Elle supprime les montagnes. Plus rien que le torrent, presque à sec parmi ses galets blancs comme des os, et des sapins ébréchés ou morts, des pans de rocs que coupe très bas la masse opaque de la nuée.

La pluie se mêle de neige; puis la neige subsiste seule. Le 29 juin! Il est vrai que notre train n'a cessé de monter. Il doit être maintenant à 1,700 mètres d'altitude environ.

Nous arrêtons à Fields pendant une accalmie. Devant l'hôtel des touristes, un petit ours noir, attaché à un poteau par une corde assez longue, nous contemple sans intérêt. Une miss s'approche pour le photographier. Il se rue sur elle. La miss fuit. Il retourne nonchalamment à son poteau. La miss revient, l'ours s'élance encore... Et le manège continue sans que la miss ou l'ours perdent rien de leur flegme ni de leur obstination.

Les giboulées ont cessé. Bientôt nous entrons dans des gorges de plus en plus resserrées. Le train semble courir au flanc d'un mur, dans une sorte de cage de bois à claire-voie dont le toit l'abrite contre les éboule-

ments. On ne voit plus les cimes; le ciel a disparu; nous n'avons que des parois verticales devant nous et, sous nous, un abîme où des cascades, le plus souvent invisibles, grondent.

On a remplacé le *dinning-car* (wagon-restaurant), par un *observation-car*, wagon vitré où l'on se promène, où l'on s'assied, en admirant le paysage. Mais le pittoresque ne nourrit point. Je le maudis cyniquement : j'ai faim et en retard sur l'horaire, nous n'arrivons qu'à près de trois heures à Glacier pour y déjeuner.

Les glaciers qui ont fait baptiser ainsi la station nous entourent, dominant des bois sombres de conifères. Ils descendent en coulées immobiles sous le ciel gris troué de bleu. Parfois un trait de soleil donne brusquement à quelque sérac l'éclat d'une pierrerie.

Un jeune Japonais, fin, gai, toujours en mouvement, — le seul voyageur qui parle un peu français — se livre à des essais photographiques plus faciles que ceux de la miss de Fields : les glaciers, eux, se laissent faire. Ce doit être un personnage d'une cer-

taine importance. Il achève le tour du monde, avec trois compagnons plus âgés qui lui obéissent comme des inférieurs. Ses valises portent encore l'étiquette de Venise.

Nous repartons. Des gorges, des glaciers, des torrents, des cimes, en si grand nombre et si divers qu'étourdi, écrasé, on ne peut plus, on ne veut plus regarder...

Complaisamment le train s'arrête pour que nous descendions et contemplions une gorge plus profonde peut-être que les autres : Albert Canyon, je crois. Passif, j'y vais tout de même, parce qu'on y va... Si l'on était dans ce gouffre, on perdrait tout espoir de revoir le soleil...

J'éprouve un soulagement quand les Rocheuses s'abaissent un peu. Vers la fin du jour, halte à Sicamous. Je fais quelques pas au bord d'un lac rosissant, entouré de crêtes arrondies, harmonieuses, qui n'oppressent point : un lac qui semble le jumeau resté sauvage de celui, trop civilisé, du Bourget. Mais qu'on se sent loin!... Je goûte à la fois la mélancolie du crépuscule et celle du dépaysement.

Une fois encore, je m'éveille dans ma couchette du sleeping-car et je lève mon petit rideau. Des montagnes! Des montagnes toujours! Ce Canada déconcerte. Il m'avait offert des centaines de kilomètres de plaines. Et maintenant qu'il passe aux montagnes, il en allonge des séries si interminables qu'on ne sait plus concevoir autre chose, qu'on devient incapable de se représenter les pays plats. Il est vrai qu'avant ces pays plats, c'étaient des lacs — et quels lacs! — qui semblaient aussi ne pas pouvoir finir. Décidément le Canada est trop grand (1).

Et pourtant cette Colombie Anglaise (2) me prend tout à fait. Oui, ce sont toujours

(1) Il est encore plus grand que je ne le pensais, puisque j'ai découvert au retour une région nouvelle encore que j'avais traversée la nuit en allant, une région qui évoquait pour moi tous les paysages désolés que j'avais vu jadis, depuis les hautes collines aux buissons grisâtres de Savanille jusqu'aux rocs concassés du désert de Juda et aux falaises de terre en tuyaux d'orgue de la plaine de la mer Morte

(2) Au lieu de Colombie Britannique, les Canadiens disent Colombie Anglaise, qui sonne beaucoup mieux — qui pourrait même entrer dans un vers — et je fais comme eux sans hésiter. Je suis toujours du parti de l'euphonie.

des montagnes, mais ce ne sont plus les mêmes montagnes. Les cimes neigeuses deviennent rares et isolées. Des hauteurs boisées s'échelonnent. Les gorges de la Rivière Fraser, sœurs de nos *causses*, encadrent de superbes bouillonnements d'écume entre des falaises brunes. Puis nous traversons des forêts; de beaux arbres élancés se dressent. Les plantes de sous-bois s'assaillent, luttent, montent les unes sur les autres, comme dans les jungles tropicales. Parfois des pâturages normands s'étalent, où paissent de gras troupeaux paisibles. Plusieurs mondes, tous heureux, semblent unir ici leurs beautés. Les élargissements de l'horizon, surtout, me ravissent. Pourquoi, dans ces pays mouvementés, le voit-on plus lointain, plus vaste, plus suavement mystérieux que dans les pays plats? L'air qui me vient au visage a passé sur des eaux abondantes, sur des feuillages, sur des fleurs : il est frais et il sent bon. Dans les fossés, je crois voir mes fougères de Fontainebleau.

Vancouver approche. Une plaine boisée et de hautes collines boisées aussi nous mon-

trent les plaies que les bûcherons leur font : quelles souches colossales! quels énormes moignons de troncs coupés à quelques pieds de leur base!

Je cause avec mon jeune Japonais. Il sourit en regardant le paysage, qui change encore. Il me dit : « On croirait le Japon. » Il s'échauffe; il précise les ressemblances dans son mauvais français; il me parle de ses compatriotes établis à Vancouver; et son ton devient inquiétant : il a l'air de se figurer qu'il est vraiment chez lui et que la Colombie Anglaise ne doit être qu'une dépendance économique de l'Empire du Soleil Levant.



Arrivé hier, je repartirai demain matin : il s'agit de visiter Vancouver au pas de course. Je commence par voir le consul français, un homme aimable et verbeux. Il gémit sur l'ennui de la vie en cette ville, sans compatriotes, sans distractions. Et tout est abominablement cher! On ne peut avoir des

ouvriers à moins de 25 francs par jour.

Bien que résidant au Canada depuis dix ou quinze ans, il n'en connaît guère la géographie : quand nous causons de mon voyage, je ne parviens pas à lui faire distinguer Saint-Albert (1) de Prince-Albert (2). Il me déclare qu'il décourage toujours les Français de venir en Amérique, puisque nous avons des colonies. C'est son devoir.

Il finit par me confier à son secrétaire, avec qui je prends rendez-vous pour l'après-midi.

Le secrétaire du consul n'appartient point à la « carrière ». Grisonnant, entre quarante et cinquante ans, il a vécu dans l'Ouest et changé de métier maintes fois, suivant la mode du pays. Pour le moment, il reste à Vancouver en attendant d'aller ailleurs. Il m'a l'air d'être de ces pierres qui n'amassent pas de mousse en roulant; mais, sympathique, sérieux à sa façon, je trouve en lui un parfait compagnon de promenade. Il marche bien et juge naturel que je préfère me passer des tramways.

(1) Ville de l'Alberta du nord, voisine d'Edmonton.
(2) Ville de la Saskatchewan du nord.

Vancouver est situé sur un golfe ou plutôt sur une lagune du Pacifique aux contours tellement compliqués que l'étranger n'y comprend rien. Il voit toujours au bout des rues de l'eau avec des montagnes de l'autre côté. Quand la vue s'élargit (près de la gare du C. P. R. par exemple), on dirait un peu la rade de Villefranche, mais le cap Ferrat est remplacé par une chaîne assez haute pour qu'en été, et sous un climat relativement doux, il y ait à ses cimes quelques points brillants de neige.

Nous marchons vers le Stanley Park, le Bois de Boulogne d'ici. Certaines avenues ressemblent à celle d'Ottawa : mêmes cottages anglais sur des gâteaux de gazon vert. Mais ce qui me rappelle de nouveau les environs de Nice, c'est la profusion des fleurs, c'est, sur les murs et dans les jardins, les cascatelles odorantes des roses. Je pense au jardinier d'Angoulême, avec qui j'ai voyagé sur le *Pomeranian* (1) et qui allait rejoindre

(1) On m'a signalé aussi une petite colonie de maraîchers et d'horticulteurs, venus surtout de l'Isère, et

— engagé par lui à 300 francs par mois — son cousin établi à Vancouver. J'en parle à mon compagnon : les deux Charentais, me dit-il, gagnent de l'argent autant qu'ils veulent en exerçant simplement leur métier avec l'application et la conscience minutieuses qui caractérisent nos compatriotes dans cette ville américaine où tout se bâcle et se gâche.

Au Stanley Park, nous visitons d'abord une petite ménagerie peu intéressante : j'y contemple sans émoi des loups, un puma piteux, un lynx et un aigle à tête blanche. Nous entrons ensuite dans la forêt, que j'ai eu tort de comparer au Bois de Boulogne, où nous n'avons pas, malheureusement, de tels arbres.

Botaniste obstiné — mais, hélas! sans flore! — je reconnais notre grande fougère *(Pteris aqualina)*, des prêles (1), des plantains, des épervières, de petits géraniums et, bien entendu, le mondial millefeuille.

avantageusement établis à Agassiz entre Vancouver et les Rocheuses.

(1) La présence de ces prêles indique que le sol du Stanley Park est humide.

Nous parvenons à un cap qui domine une sorte de rétrécissement de la lagune, de rapide, appelé le Narrow. Une île basse et boisée de sapins, en face; puis la majestueuse chaîne qu'on voit de partout, la lagune bleue qui s'étend entre elle et nous, pareille à un vaste fleuve, à un Saint-Laurent occidental, et là-bas, à droite, très loin, tel le Grand Hermon au fond de la baie de Saint-Jean-d'Acre, très haut, tout blanc et léger comme un flocon, un mont couvert de neige. Cela, sous un ciel et avec un soleil de Provence.

Nous repartons à travers la forêt; et bientôt nous prenons un sentier qui me remémore ceux des bois de la banlieue parisienne. C'est le sentier des *big trees*, des gros arbres. En effet des conifères colossaux nous entourent. L'un d'eux — isolé comme le Jupiter à Fontainebleau — est entièrement creux et une voiture peut y entrer à reculons.

Ma passion sylvestre s'assouvit. Moi, qui étais si malheureux à Regina de ne plus voir d'arbres, je goûte voluptueusement, après la diète, cette surabondance!

On croirait une forêt française, plus haute,

plus vigoureuse, plus exubérante. Les arbustes du sous-bois s'enchevêtrent, les fougères déferlent. Ce n'est point le sol sans herbe, mou et noir, de la sylve tropicale, toujours inhospitalière et même hostile, avec ses palmiers épineux, ses fourmis géantes, ses venimeux scolopendres, ses serpents qui tuent. Ici rien n'est ennemi. On peut s'asseoir au pied d'un tronc, jouir du soleil sur la côte, de la fraîcheur à l'ombre, sans craindre l'insolation ni la fièvre — en paix comme chez nous .Et je formule mentalement ce souhait bourgeois : « Je voudrais bien passer mes vacances en famille à Vancouver. »

Cependant nous débouchons sur une plage demi-circulaire où un flot doux vient mourir sous de grands pins. Et, au sortir du bois, je suis tout surpris par les cris des baigneurs, par le mouvement et le bruit, sinon d'un Trouville, du moins d'un Pornichet ou d'un Villers.



Ce soir, j'erre seul et au hasard, dans la ville. Le centre en est bien américain : on y

sent partout l'activité et l'utilitarisme aussi, que la laideur pratique des « blocks » symbolise. Je rencontre un train qui traverse la rue sans qu'aucune barrière l'isole.

Vancouver n'a guère que cinquante mille habitants : le grand port nouveau des Etats-Unis, Seattle, le San Francisco du nord, s'est développé plus vite et dans son voisinage immédiat. La concurrence de Prince-Rupert (1), tête de ligne du futur transcontinental du Grand Tronc, peut s'escompter déjà. N'importe! Vancouver, station terminus du Pacifique Canadien et en même temps ville de plaisance — Marseille et Nice à la fois — n'aura pas de peine à garder son rang.

La population y est surtout américaine et anglaise. Mais la toute petite minorité canadienne-française s'y montre très unie, très patriote — et, me disait le secrétaire du consul, attachée à la vieille France. Lors du récent procès d'un entremetteur français, les journaux locaux ne l'appelaient jamais que

(1) A 150 kilomètres environ au nord.

the Frenchman. Le président de l'association canadienne-française protesta vigoureusement.

Tout en flânant, j'arrive dans des rues où je ne vois plus que des êtres jaunes comme des bilieux, imberbes, de sexe indéterminable, avec des tuniques noires, des pantoufles à bout carré, une natte souvent relevée en chignon derrière la tête. Les Chinois! Les Chinois comme à Panama dans ce quartier de Chiriqui bien autrement pittoresque, mais identiquement peuplé.

En effet Vancouver est envahi par eux. On les voit bien dans le reste du Canada : à Ottawa, à Montréal même, ils sont blanchisseurs, ils ont des enseignes chinoises pour leur satisfaction personnelle sans doute, puisqu'eux seuls peuvent les lire, et souvent ils écrivent verticalement, à leur façon, jusqu'au mot anglais *Laundry.* Mais ils restent isolés. Ici l'on constate le groupement, on perçoit la menace. Bien entendu, ils n'arrivent pas arrogants, supérieurs, comme des Anglais chez des nègres. Silencieux, lents, sournois, obstinés, ils se glissent à pas de chats.

Puis avec eux, dans cet Extrême-Orient canadien, le Japonais arrive, orgueilleux, combatif...

Vancouver est la porte que le Canada laisse ouverte sur le monde jaune.

Ne faudra-t-il pas qu'il la ferme (1)?

(1) Il vient de la fermer, en fait. A la suite de conflits moins graves que ceux de San-Francisco, mais analogues, et qui ont éclaté à Vancouver, le gouvernement d'Ottawa a envoyé au Japon M. Lemieux, ministre des Postes : un Canadien-Français. Il a négocié un compromis ingénieux qui préservera la Colombie Anglaise sans froisser l'orgueil japonais. Le Japon, d'ailleurs, semble désirer aujourd'hui que ses émigrants se concentrent sur la Corée au lieu d'éparpiller leurs forces sur l'autre rive du Pacifique.

Des mesures avaient été prises antérieurement à l'égard des Chinois.

FIN

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. 11430.